

Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d'histoire spécialiste de la question nazie,  
directeur de la collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui", chez L'Harmattan, Éditeur

(2001)

**LE NAZISME :**  
**UNE CULTURE ?**

ESSAI ÉTIOLOGIQUE

Collection  
"Civilisations et politique"

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**  
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

**UQAC**

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Thierry FERAL

### **Le nazisme : une culture ? Essai étiologique.**

Paris : L'Harmattan, 2001, 206 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".



Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)

Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection "Civilisations et politique" pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d'obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 1<sup>er</sup> novembre 2019 à Chicoutimi, Québec.

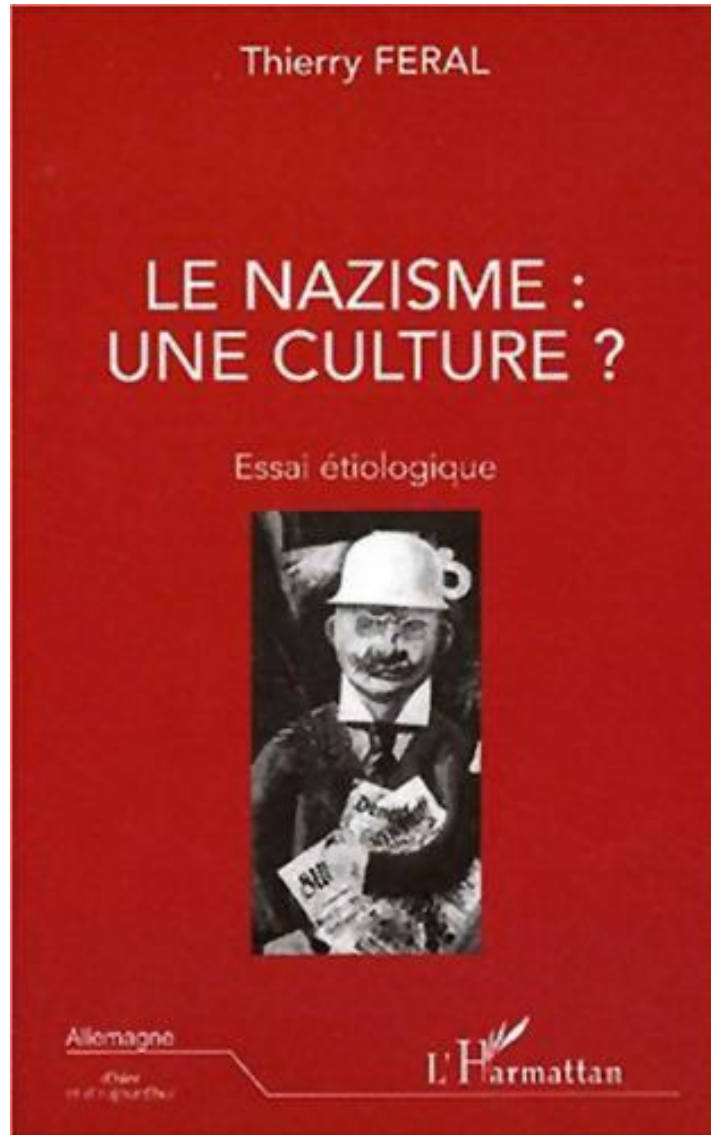


## Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d'histoire spécialiste de la question nazie,  
directeur de la collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui", chez L'Harmattan, Éditeur

### Le nazisme : une culture ?

Essai étiologique



Paris : L'Harmattan, 2001, 206 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".

Toute notre reconnaissance à **Michel Bergès**, historien des idées politiques, professeur retraité de l'Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection "Civilisation et politique" pour l'immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

### **Michel Bergès**



Travail bénévole :

[http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles\\_equipe/liste\\_berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html)

Publications de Michel Bergès :

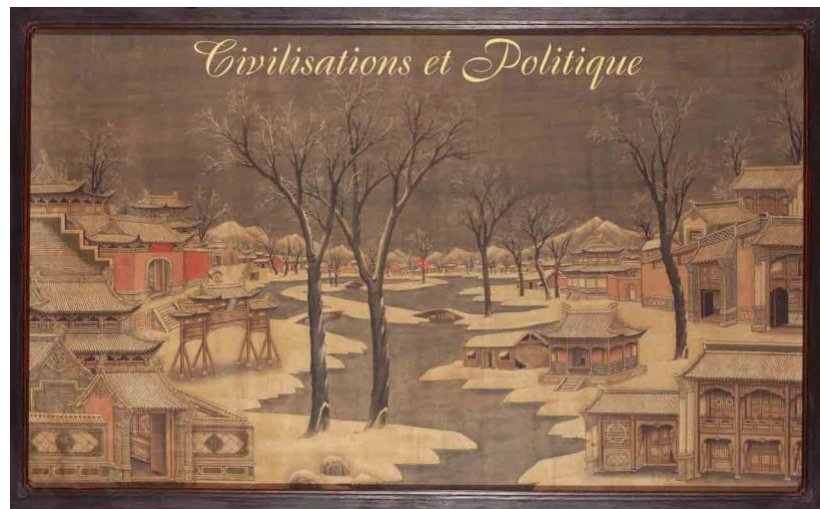
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges\\_michel/berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html)

Collection "*Civilisations et politiques*" dirigée par Michel Bergès :

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations\\_et\\_politique/index.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html)

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès  
Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



## Le nazisme : une culture ?

# Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Pour provocateur que ce titre puisse a priori paraître, il faut pourtant se rendre à l'évidence : le nazisme a été à la base un phénomène culturel. Montrer comment des courants de pensée subalternes bien antérieurs à 1933 se sont progressivement érigés en « culture populaire », définir cette subculture en tentant de préciser comment elle a pu se faire dominante à la faveur d'un contexte particulier (peur de la modernité, mutations liées à la défaite de 1918, mystique nationaliste), tel est l'objet de ce petit essai qui n'a d'autre ambition que d'attirer l'attention sur ce qui se passe peut-être aujourd'hui encore insidieusement dans nos sociétés où l'individu, frustré par un pouvoir inhumain, est fréquemment la proie de rêves redoutables que des manipulateurs sans scrupules sont toujours à l'affût d'exploiter.

*« Feral nous apprend - avec obstination et une infinie patience depuis sa première publication - que l'histoire est tout sauf un art de surface. »* La Montagne.

*« Les origines qui ont conduit à une évolution des mentalités et ont mené à la perversion. »* Le Quotidien du Médecin.

*Thierry FERAL 55 ans, est historien du national-socialisme. Auteur de nombreux ouvrages, d'articles dans des revues spécialisées, de contributions à des ouvrages collectifs, de préfaces à plusieurs livres sur la déportation, ainsi que plus généralement sur l'histoire allemande, on lui doit d'avoir fait connaître en France roman d'exil de 1933 de Walter Kolbenhoff. Parallèlement à ses fonctions d'enseignement, il est directeur de collection à l'Harmattan.*

Illustration de couverture : *L'éruption de la subculture* vue par G. Grosz.



**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[2]

Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui  
dirigée par Thierry Feral

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette nouvelle collection est d'en rendre compte.

Constituée de volumes réduits et facilement abordables pour un large public, elle est néanmoins le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

**Dernières parutions**

Heinke WUNDERLICH, *Marseille vue par les écrivains de langue allemande*, 2000.

Erwin J. BOWIEN, *Heures perdues du matin*, 2000.

Georges CONNES, *L'autre épreuve*, 2001.

Bruno GAUDIOT, *Adolf Hitler, le fou « guéri »*, 2001.

Caroline TUDYKA, *L'exil d'Else Lasker-Schüler (1869-1945)*, 2001.

Sabine MÖLLENKAMP, *La coopération franco-allemande pour la protection du Rhin*, 2001.

Baron Paul DE KRÜDENER (notice biographique et notes de Francis LEY), *Impressions d'Allemagne pendant la Révolution de 1848*, 2001.

Thierry Feral

LE NAZISME :  
UNE CULTURE ?

Essai étiologique

L'Harmattan  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris  
France

[206]

**Le nazisme : une culture ?**

## Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[PRÉLIMINAIRE](#) [9]

[AVANT-PROPOS](#) [11]

SECTION I. [CULTURE ET MODERNITÉ](#) [21]

- A. [Une entreprise de subversion ?](#) [21]
- B. [L'art n'est pas neutre](#) [26]
- C. [Autour de l'expressionnisme](#) [30]
- D. [Et sur le plan politique ?](#) [34]

SECTION II. [APRÈS 1918](#) [41]

- A. [L'esthétisation de la politique](#) [41]
- B. [Au nom de la lutte des classes](#) [45]
- C. [Cacophonie conceptuelle](#) [53]
- D. [Une affaire de fous ?](#) [65]

SECTION III. [LA PENSÉE ANTIDÉMOCRATIQUE](#) [77]

- A. [Genèse](#) [77]
- B. [Une eschatologie nationale](#) [95]
- C. [Transports extatiques](#) [106]
- D. [Weimar](#) [118]

[CONCLUSION](#) [141]

[NOTES ET RÉFÉRENCES](#) [147]

[BIBLIOGRAPHIE](#) [185]

[INDEX](#) [188]

[4]

[5]

1

À la mémoire d'Isolde Kolbenhoff,  
disparue le 14 juin 2001 à l'âge de 79 ans.

À tous mes élèves et étudiants  
depuis maintenant 30 ans  
et encore à venir.

À Kerstin et Paul,  
pour la mise en page.

[6]

[7]

"La dé-raison produit des monstres."

Francisco de Goya, *Les Caprices*,  
gravure n° 43, 1799.

"C'est tout le problème de cette civilisation :  
son manque d'alternative à Auschwitz."

Heiner Müller, Drucksache 16, Berlin,  
*Berliner Ensemble*, 1995, p. 612.

"La conduite des Anciens doit servir de leçon à leurs descendants.  
Que l'on considère ce qui leur est advenu pour s'en instruire."

*Les Mille et Une Nuits*.  
Paris, Folio/Gallimard, 1991, p. 31.

[8]

[9]

**Le nazisme : une culture ?**  
**PRÉLIMINAIRE**

[Retour à la table des matières](#)

Qu'on le veuille ou non, on est toujours l'enfant de son siècle. Un jour ou l'autre, il faut accepter de le prendre à bras le corps, de le faire sien intégralement, seule façon de retrouver la mémoire perdue, le passé enfoui, le souvenir refoulé, qui sont nôtres et qui sont en nous. Pourrons-nous un jour, parvenir à accepter notre filiation consanguine au siècle, faire nôtre intimement, émotionnellement, ce siècle dont nous sommes la chair de la chair et que, pour l'heure, nous avons tendance à considérer à tort comme une sorte de météore étranger tombé sur la terre et sur nos têtes. Saurons-nous, un jour, accepter de tout voir du siècle pour mieux le comprendre [...]. Non, bien sûr, pour justifier ou légitimer sa cyclopéenne inhumanité, mais pour considérer sans en rien excepter cette inhumanité, seule manière d'appréhender, sous l'étourdissante multiplicité des événements, les forces obscures qui ont conduit le siècle, et nous avec, et qui nous ont menés "par le bout du nez". Qui sait alors si, forts de cette compréhension, nous ne pourrions pas aller de nouveau de l'avant ...

G. MENDEL, *On est toujours l'enfant de son siècle*, Paris, Laffont, 1986, pp. 17-18.

[10]



[11]

**Le nazisme : une culture ?**

## **AVANT-PROPOS**

[Retour à la table des matières](#)

Pour tout observateur de la vie artistique et littéraire en Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle, la chronologie offre une césure évidente : l'arrivée des nazis au pouvoir.

Toutefois, il serait erroné d'envisager la date du 30 janvier 1933 comme une rupture. Loin de constituer un phénomène épisodique et accidentel, la politique culturelle hitlérienne se présente comme l'aboutissement d'une trajectoire amorcée au XIX<sup>e</sup> siècle et qui, sous l'effet de la défaite et de la révolution de 1918, puis des crises consécutives de la République de Weimar, a directement débouché sur le troisième Reich.

En fait, cette évolution catastrophique, qui a transformé une nation de haute culture en symbole de barbarie absolue et en objet de mépris, a été le produit d'un sentiment ambiant de "malaise dans la civilisation".

Wilhelm Alff, collaborateur de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich et professeur à Brunswick, l'avait relevé dès 1963 : c'est l'angoisse de la décadence qui a conduit la grande majorité du peuple allemand à cautionner une idéologie qui lui donnait l'illusion qu'elle lui épargnerait le naufrage déjà connu par les [12] empires égyptien, grec et romain (in *Der Begriff Faschismus*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, pp. 124-141).

D'où le motif essentiel qui a régi la vie intellectuelle allemande de 1933 à 1945 : la traque du moindre symptôme de dégénérescence dans la multiplicité de ses formes d'expression. Une stratégie absurde, inspirée par des fantasmes paranoïaques, et qui plus est contraire à ses perspectives mêmes.

Ainsi que je m'étais efforcé de l'analyser avec un groupe de réflexion dans *Culture et Dégénérescence en Allemagne* (Paris, L'Harmattan, 1999), jamais le "pays des penseurs et des poètes", selon le mot fameux de Madame de Staël en 1810, n'aura été autant en danger de perdre définitivement son identité culturelle que lorsqu'il fut sous la tutelle des nazis.

Vouloir à toute force préserver la "pureté de l'essence et de l'âme" d'une nation mène fatalement à leur total effacement, ne serait-ce qu'en raison du fait que ces soi-disant "valeurs sacrées" n'ont jamais été depuis l'origine des temps - et ne seront jamais - que le fruit d'une dialectique constante entre les diverses cultures et le mouvement ascendant dont résultent sans cesse leurs rencontres.

W. Spiewok et D. Buschinger ont admirablement montré dans *Littérature allemande du Moyen Age* (Paris, Nathan, 1992) que les légendes et mythes germaniques, réactivés par le wagnérisme tant adulé des nazis, [13] n'auraient en vérité jamais vu le jour sans les multiples échanges qui existèrent alors sur le territoire de ce qu'est aujourd'hui l'Europe, et même au-delà.

Paul-Henri Bideau, dans sa magistrale synthèse sur Goethe (Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 1984) - Goethe, une des rares références intellectuelles évoquées avec Schiller (ami de la Révolution française !) et Richard Wagner par Hitler dans *Mein Kampf* -, avait lui aussi fait ressortir l'importance de la dette culturelle contractée par le "sage de Weimar" au cours de ses séjours à l'étranger, ce qui au demeurant a fondé son universalité.

Ainsi en fut-il également de Nietzsche pour Gênes et Èze (cf. J.E. Spenlé, *La Pensée allemande de Luther à Nietzsche*, Paris, Colin, 1964, p. 185 et 199 sq.), nonobstant les outrageantes manipulations ultratudesques de sa pensée par sa sœur Elisabeth (cf. D. Chauvelot, *Elisabeth Nietzsche*, Paris, L'Harmattan, 1998).

Quant à Schopenhauer, annexé par le Führer notamment au chapitre "Le peuple et la race" de *Mein Kampf* (Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, pp. 283- 329), comment nier l'influence primordiale exercée sur lui par la mystique orientale (cf. A. Roger, Introduction à A. Schopenhauer, *Le Fondement de la Morale*, Paris, L.G.F., 1991) ?

Autre exemple : existe-t-il en Allemagne une chanson folklorique plus célèbre que la Lorelei du "Juif" Heinrich Heine qui, à défaut de pouvoir être interdite, [14] fut attribuée sous les années brunes à un "auteur inconnu" pour ne pas avoir à mentionner ce "Musset allemand", brillant disciple de Hegel, et créateur d'une légende ainsi que d'un lieu touristique sur le Rhin, comme le souligne à juste titre J.L. Bandet (*Histoire de la Littérature allemande*, Paris, PUF, 1997, p. 194) ?

Enfin, last but not least, comment imaginer Martin Heidegger sans ses deux maîtres répudiés à l'heure du rectorat de Fribourg parce que "sémites" : le mathématicien Alfred Loewy, et Edmund Husserl, le père de la phénoménologie ? Grâce soit rendue à Hugo Ott de nous avoir éclairés à ce sujet par sa splendide Fête des Tabernacles (Laubhüttenfest, Fribourg/Brisgau, Herder, 1994).

Ainsi, pour parodier une heureuse formule de René Char ("Rémanence", in *Dans la Pluie giboyeuse*, Paris, Gallimard, 1968), l'Allemagne a souffert dans les années trente/quarante d'un "irréel intact dans le réel dévasté", c'est-à-dire d'une complète falsification de sa grande tradition culturelle par un nauséabond et mortifère délire ethnocentrique.

Comme le rappelle la sociologue Doris Bensimon dans son beau livre sur *Adolph Donath* (Paris, L'Harmattan, 2000, p. 9) : "L'art est un pont entre les cultures et les peuples." Cela ne saurait se concevoir sans explorations, sans courants, sans écoles diverses et sans confrontation entre elles, mais aussi sans une législation intransigeante dès lors qu'on en vient à

[15]

l'utiliser pour entonner des chants de haine au nom de quelque prétendue cause. L'art et la littérature jouent un rôle irremplaçable dans la reconnaissance et l'acceptation de l'autre. Ils ne connaissent, affirme encore fort pertinemment D. Bensimon (*op. cit.*, p. 8), "pas de frontière, ni dans le temps, ni dans l'espace", et l'on ne peut tolérer que cette fonction primordiale de lien universel qui leur est dévolue soit aliénée, quel que puisse être le prétexte. Dans cet engagement de chaque instant qui est un enjeu essentiel pour la démocratie et pour l'avenir de l'humanité, il est indispensable que les États prennent leurs responsabilités pédagogiques et politiques.

De fait, comme le soulignait J.P. Sartre (*Qu'est-ce que la Littérature ?*, Paris, Idées/NRF, 1964, p. 356), "l'art [...] n'est pas protégé par les décrets immuables de la Providence ; il est ce que les hommes le font."

Certes il est parfaitement loisible de considérer dans le sillage du Méphistophélès de Hermann Hesse qu'un jour "la Terre [puisse former] une province de l'enfer" et que "c'est une chose charmante et remarquable de penser qu'il y aura même en enfer de la musique et de la poésie" (H. Hesse, "Une soirée chez le Docteur Faust", in *Romans et Nouvelles*, Paris, Laffont, 1993, p. 1140). Mais il convient alors parallèlement de prendre conscience que si le monde peut se passer de la culture telle qu'entendue ici, il est fort probable qu'il se passera aussi un jour de l'humain. Dans *Almansor*, cent ans [16] avant la naissance du Parti national-socialiste, Heinrich Heine avait lancé sa sombre prophétie : "Là où l'on brûle les livres, on finira par brûler les hommes". Entendons par-là que, contrairement à ce que prétend Hitler lorsqu'il affirme que sans l'Aryen, "la civilisation humaine s'évanouirait et tout le monde deviendrait un désert" (*Mein Kampf*, op. cit., p. 289), l'hybris consistant à vouloir soustraire artificiellement une société donnée à l'évolution historique ne peut aboutir à terme qu'au néant.

Il s'en est fallu d'un cheveu que les nazis n'y parviennent, et c'est en ce sens que l'aventure nationale-socialiste reste jusqu'à présent unique.

Il n'est rien de plus dangereusement ridicule que de vouloir à tous crins refuser la modernité. Il est pour sûr indispensable qu'elle soit pas à pas accompagnée par une éducation éthique et un corpus législatif appropriés afin que soit donnée à tout être la possibilité d'échapper aux "aliénations multiples liées [à ses] virtualités déshumanisantes" (H. Arvon, *La Philosophie du Travail*, Paris, PUF, 1973, p. 94), de s'épanouir librement, de vivre sa vie dans la dignité ; ce qui implique, comme le réclamait le philosophe Nicolas Berdiaev, "un nouveau mouvement spirituel" (ibid., p. 95), à savoir la redécouverte de valeurs inscrivant son existence dans une perspective riche d'espoirs.

Mais n'est-ce pas là justement, comme l'a à maintes reprises explicité le sociopsychanalyste Gérard Mendel, [17] la mission la plus élémentaire de la culture (cf. *De Faust à Ubu*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1996) ? Dès lors, "attenter à la croyance en soi d'un être humain, à sa capacité de créer, c'est là le péché absolu" (G. Mendel, Le

Vouloir de Création, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1999, p. 48). "L'illusion vitale d'un individu devrait être aussi sacrée que sa peau", écrivait en 1934 John Cowper Powys dans son Autobiographie.

Le crime contre l'humanité des nazis ne se cantonne donc pas à la Shoah et au *Samudaripen* (le génocide des Tsiganes, étudié par Claire Auzias, Paris, L'Esprit frappeur, 2000), ni aux autres exactions - telles l'extermination des "vies indignes d'être vécues" ou les pseudo expériences médicales en milieu concentrationnaire - qui ont ponctué le troisième Reich (cf. T. Feral, *Le National-socialisme. Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998). Il réside avant tout - car c'est de là qu'allait découler tout le drame - dans l'instrumentalisation de la "destruction de la raison" (cf. G. Lukacs, *La Destruction de la Raison*, Paris, L'Arche, 1954), et plus odieusement encore dans la pétrification des consciences. Or (voir Horst Krüger, *Un bon Allemand*, Arles, Actes Sud, 1993), il apparaît comme indéniable que le grand nombre a "accepté et préconisé" (W. Reich, *La Psychologie de Masse du Fascisme*, Paris, Payot, 1972, p. 11) cette mutation sociétale. Ce qui signifie que la contexture culturelle intime de la société allemande était déjà porteuse d'une [18] géniture qui ne demandait qu'à être conduite sur les fonts baptismaux de l'histoire (cf. "le ventre fécond" de Brecht).

Tenter - bien modestement - de reconstituer l'engendrement de cet avatar d'une pensée souterraine, longtemps occultée par le rayonnement d'une tradition intellectuelle dépassant infiniment les frontières nationales puis propulsée à l'avant-scène par une transvaluation rampante, tout en amenant à réfléchir sur ce qui pourrait advenir encore à la faveur de la crise actuelle de la culture, tel est le propos de ce petit essai.

En réaction à notre société normative qui ne considère l'individu que sous l'angle de l'objectif et du quantifiable, des idéologies communautaristes, sectaires ou intégristes "commencent à faire retour, et le feront sans doute sous des formes aberrantes, si l'on n'y prend pas garde" (F. Duparc, in *Psychiatrie Française*, sept. 98, p. 59). Tant qu'il ne s'attachera pas à replacer l'homme au centre de ses préoccupations, "le nouveau millénaire [...], malgré ses odes et son emphase, [restera] toujours menacé du forfait humanicide" (D. Cohen, *Lettre à une Amie allemande*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 275).

"Sauvegarder contre les technocraties et contre les bureaucraties ce qu'il y a d'humain dans l'homme, livrer le monde dans sa dimension humaine, c'est-à-dire en tant qu'il se dévoile à des individus à la fois liés entre eux et séparés", telle était la tâche primordiale de la [19] culture pour cette grande dame - aujourd'hui trop oubliée - que fut Simone de Beauvoir (in *Que peut la Littérature ?*, Paris, UGE, 1965, p. 92).

Et de poursuivre en une belle leçon d'humanisme : "Elle doit nous rendre transparents les uns aux autres dans ce que nous avons de plus opaque", car "chaque homme est fait de tous les hommes et ne se comprend qu'à travers eux".

Il serait grand temps que le message soit mûrement médité.

Bouxwiller, été 2001

[20]

[21]

**Le nazisme : une culture ?**

## Section 1

---

# CULTURE ET MODERNITÉ

## A. UNE ENTREPRISE DE SUBVERSION ?

[Retour à la table des matières](#)

Loin de pouvoir être réduite aux lubies novatrices de quelques illuminés, la naissance de l'art moderne s'explique par la nécessité historique d'une transformation culturelle décisive émanant du progrès intellectuel et scientifique, ainsi que des luttes sociales, qui marquent la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Face à cette reconnaissance de réalités nouvelles imposée par l'évolution de la réflexion sur l'existence et le monde, le code social en vigueur ne tarde pas à apparaître comme antagonique à la réalité. La relativisation des conceptions jusqu'alors codifiées par l'aristocratie et la bourgeoisie aboutit à l'éclatement de l'esthétique classique et à une recherche de formes et de contenus nouveaux, avec notamment une ouverture marquée pour les arts africains, orientaux, ou encore de groupes humains traditionnellement considérés comme "primitifs".

En Allemagne, la recherche d'avant-garde va revêtir [22] un caractère d'autant plus systématique qu'elle se heurte d'emblée à une répression féroce. Comme le soulignera Thomas Mann, l'apparition de l'art moderne a donc été immédiatement perçue par les Allemands comme une affaire "politique" <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. Mann, *Das Thomas Mann-Buch*, Francfort/Main, Fischer, 1965, p. 78.

Momifié à l'exaltation d'un faux éclat de culture classique, le Reich de Guillaume II excluait toute imagination créatrice. Le seul critère de valeur reconnu était l'opinion personnelle de l'Empereur qui était particulièrement friand d'art de distraction et de consommation. Les épigones de la cour régnaient en maîtres, imposant un univers culturel qui s'épuisait dans l'art pour l'art et le kitsch. Toute transgression de leur loi becmessérienne, toute attaque contre ce que B. Brecht dénoncera sous le concept de "culinarisme" ou "lucullisme" revenait donc à s'en prendre à l'autorité suprême et était interprétée comme une négation de l'omnipotence impériale.

C'est avec l'apparition autour de 1890 du mouvement naturaliste (Arno Holz, Richard Dehmel, Gerhardt Hauptmann) sous l'influence de Zola, Ibsen, L. Tolstoï et Dostoïevski, que se manifestent les premiers assauts à l'égard de l'ordre bismarcko-wilhelminien et de son esthétique surannée. Reposant sur l'observation objective, le naturalisme vise à dévoiler le vrai. La langue de la vie remplace celle de l'univers artificiel de l'œuvre conventionnelle. Animés de préoccupations sociales, ses représentants adoptent une attitude résolument critique [23] et peignent en couleurs crues la détresse morale et économique du prolétariat. Avec *Les Tisserands*, la fécondité dramatique de Gerhard Hauptmann (1862-1946) et la sensibilité graphique de Käthe Kollwitz (1867-1945) se conjuguent pour exprimer la misère du peuple.

Juge intransigeant de la société capitaliste, Heinrich Mann (1871-1950) se pose en défenseur de la classe laborieuse. Ses romans, en particulier la trilogie *Le Sujet*, *Les Pauvres* et *La Tête*, constituent un réquisitoire corrosif à l'encontre de l'État.

Au plan des techniques plastiques et picturales, la rupture avec l'héritage classique séculaire s'opère avec l'impressionnisme, lequel n'est, d'après Paul Klee, "qu'un style de naturalisme élargi" <sup>2</sup>.

Avec les progrès du marxisme et de la psychanalyse, l'avènement de la phénoménologie (Edmund Husserl) et de l'existentialisme (Arnold Metzger), une lucidité nouvelle se fait jour.

Défiant les préceptes édictés par un pouvoir intellectuellement borné, nombre d'artistes et d'écrivains contestent désormais les acquis d'une "civilisation" présentée comme immuable et se lancent dans

<sup>2</sup> P. Klee, *Théorie de l'Art moderne*, Genève, Gonthier, 1964, p. 10.



l'aventure du remodelage de l'environnement humain. Tous partent de la simple constatation que les contenus de la tradition gréco-latine, inculquée avec ferveur et si besoin à coups de verges dans les lycées du Reich<sup>3</sup>, ne répondent plus aux exigences de l'époque moderne. [24] Coupée de son contexte historique, la "culture classique" est devenue l'apanage d'une élite répressive qui l'utilise pour imposer sa conception de l'ordre et de la morale en se revendiquant d'une tradition chrétienne et nationale basée sur les "grands exemples du passé"<sup>4</sup>.

Éduqués dans le même creuset que les cadres et les fonctionnaires de l'État, les intellectuels soucieux de notoriété et de confort matériel ne peuvent échapper au cycle utilitaire. Renonçant à toute originalité, respectueux des schémas intronisés, ils travaillent pour un public qui ne tolère pas les trouble-fête et dont il s'agit de justifier les privilèges. Défenseurs d'un système "unidimensionnel" (H. Marcuse), ils se cantonnent dans la glorification des vertus de l'idéologie dominante.

Rien d'étonnant dès lors à ce que leurs productions soient habitées par, selon la formule sartrienne, "un monde glacé, vernis [...], un monde pour villégiatures, qui nous retourne tout juste une gaîté décente ou une mélancolie distinguée"<sup>5</sup>.

En se refusant à l'évocation des mythes et des légendes de "l'héroïque passé germanique"<sup>6</sup>, l'avant-garde manifeste clairement sa volonté de lutter contre cette esthétique héritée d'une antiquité édulcorée et asservie aux exigences du pouvoir. Elle répudie l'idéalisme falsificateur et sécurisant de l'art patriotique et de l'art du terroir, fondés sur un classicisme de pacotille, tel que favorisé par les Wittelsbach de Bavière, et le romantisme le plus vulgaire, celui remis à la mode par [25] Richard Wagner (1813-1883), le plus haut sommet du tape-à-l'oeil

<sup>3</sup> Voir notamment à ce propos : A. Andersch, *Der Vater eines Mörders*, Zurich, Diogenes, 1980, ainsi que W. Kolbenhoff, "Drei Rohrstöcke", in *Bilder aus einem Panoptikum*, Francfort/Main, Fischer, 1988.

<sup>4</sup> Le leitmotiv en vogue, emprunté à R. Wagner, était que seule une totale dévotion aux anciens permettrait de se forger un esprit sain. Cf. T. Feral et Gänzle, "Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem", in *Kultur-Mosaik*, Paris, Ellipses, 1997, p. 188.

<sup>5</sup> J.P. Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ?*, Paris, Idées/NRF, 1964, p. 285.

<sup>6</sup> Cf. à ce propos l'article de J. Ridé, "La fortune singulière du mythe germanique en Allemagne", in *Études Germaniques*, 4/1966, pp. 489-505.

selon Hermann Broch (1886-1951)<sup>7</sup>. Elle s'en prend à leurs thuriféraires : les forces nationalistes déclarées certes, mais aussi les philistins confinés dans la mythologie réactionnaire par médiocrité prétentieuse et arrogance.

"Crève petit bourgeois, ton heure a sonné !", clame Paul Klee en 1912, tandis que de son côté Carl Sternheim, grand pourfendeur de l'hypocrisie wilhelminienne<sup>8</sup>, exhorte : "Par la parole et par la plume, mets en garde les masses qui te sont confiées contre les appâts que leur tend la société capitaliste. Cherche à les préserver de la perte de leur énergie combative élémentaire à laquelle les mène l'acceptation d'un demi-savoir qui les entretient dans la convoitise et l'indécision. Incite-les à se méfier des écoles primaires en grès et bois d'acajou où l'on falsifie les contenus de l'enseignement conformément à l'esprit de la grande bourgeoisie, des casernes équipées de matelas à ressort et de chasses d'eau, des séjours dans les salles de marbre où l'on prend une tasse de thé dans de la porcelaine de Meissen sur un fond musical wagnérien joué par un orchestre symphonique amplifié"<sup>9</sup>.

Ainsi, si l'art au commencement du XX<sup>e</sup> siècle s'intellectualise, il affirme également une volonté puissamment subversive.

<sup>7</sup> Cit. in L. Richard, *Nazisme et Littérature*, Paris, Maspero, 1971, p. 30. De H. Broch (1886-1951), outre "Quelques remarques à propos du tape-à-l'oeil", in *Création littéraire et Connaissance* (Gallimard), on lira sans faute la trilogie, *Les Somnambules* (1931-1932).

<sup>8</sup> Voir notamment de C. Sternheim (1878-1942) le recueil de comédies satiriques, *Scènes de la Vie héroïque de la Bourgeoisie* (1913), ainsi que la nouvelle, *Busekow* (1914).

<sup>9</sup> Cit. in O. Mann, *Deutsche Literaturgeschichte*, Gütersloh, Bertelsmann, 1966, p. 539.

[27]

## B. L'ART N'EST PAS NEUTRE

[Retour à la table des matières](#)

Quiconque affirme que l'art serait neutre se berce d'illusions ou profère un mensonge. Un lien étroit existe entre éthique et esthétique. À la distinction opérée par l'éthique entre le bien et le mal se superpose celle que fait l'esthétique entre le beau et le laid, et pour Platon déjà, le bien ne pouvait que coïncider avec le beau.

Il est vrai toutefois que le contenu de ces notions dépend étroitement de la nature des dogmes régissant la société.

Dans son célèbre essai de 1836. Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne. Heinrich Heine (1797-1856) a superbement montré de quelle façon le christianisme provoqua un total renversement des valeurs esthétiques en faisant des anciens dieux des manifestations diaboliques ; à tel titre que "si un poète du Moyen Âge chantait encore avec ferveur l'histoire des divinités grecques, le pieux chrétien n'y voyait plus quant à lui que récit satanique" <sup>10</sup>.

En effet, en se ralliant à un moment donné dans sa majorité à un système idéologique et en le portant au pouvoir, le groupe social attend de lui qu'il édicte des lois et mette en place un appareil de coercition pour faire respecter les valeurs qui, de son point de vue, incarnent la conception absolue du bien. Somme toute, le bien, c'est ce qui convient à la classe dominante, et le mal, ce qui la contrarie. Et il en est de même pour le [27] beau, censure et justice se chargeant des hérétiques.

Bien sûr, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, avec la profonde évolution que connaissaient les idées et aussi l'essor fulgurant de la photographie à laquelle échoyait désormais la fonction dévolue à l'art figuratif pur, on aurait pu s'attendre à une transformation décisive des conceptions esthétiques.

<sup>10</sup> H. Heine, *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*, Leipzig, Reclam, 1961, p. 60.

Mais cela aurait supposé que la classe dominante, confortablement installée dans son académisme sectaire, renonce définitivement à des vérités éternelles protégeant ses prérogatives, et accepte de se priver de son meilleur agent de publicité. Bien plus, un art libéré de sa dépendance vis-à-vis des normes communautaires et mettant à jour des valeurs nouvelles, voire révolutionnaires, aurait constitué une négation des notions de bien et de beau, donc du classicisme garant d'une paisible existence. Dans *Qu'est-ce que la Littérature ?*, Jean-Paul Sartre relève : "Il y a classicisme [...] lorsqu'une société a pris une forme relativement stable et qu'elle est pénétrée du mythe de sa pérennité, c'est-à-dire lorsqu'elle confond le présent avec l'éternel et l'historique avec le traditionalisme, lorsque la hiérarchie des classes est telle que le public virtuel ne déborde jamais le public réel et que chaque lecteur est, pour l'écrivain, un critique qualifié et un censeur, lorsque la puissance de l'idéologie religieuse et politique est si forte et les interdits si rigoureux, qu'il ne s'agit en aucun cas de découvrir des terres nouvelles à la [28] pensée, mais seulement de mettre en forme les lieux communs adoptés par l'élite, de façon que la lecture [...] soit une cérémonie de reconnaissance analogue au salut, c'est-à-dire l'affirmation cérémonieuse qu'auteur et lecteur sont du même monde et ont sur toute chose les mêmes opinions" <sup>11</sup>.

Dans ce contexte, l'exemple de la politique culturelle pratiquée à partir de 1870 dans une Allemagne pleinement acquise au prussianisme est éloquent. La notion de beau est soumise à des visées utilitaristes et moralisantes. Que ce soit sous Bismarck, Guillaume II, et aussi sous la République de Weimar où elle restera largement conditionnée par le très réactionnaire magnat de l'édition, Alfred Hugenberg, la vie intellectuelle officielle se résume à une valorisation propagandiste des vertus germaniques.

Rien d'étonnant dès lors à ce que l'œuvre apparaisse, quand bien même sa facture serait des plus parfaites, comme un prospectus illustré exaltant la sublimité d'un personnage fameux et des idéaux communautaires. Ce sont, sous le règne de l'Empereur, les exhortations des écrivains du terroir Gustav Frenssen (1863-1945), Hermann Stehr (1864-1940), Hermann Löns (1866-1914), Ludwig Ganghofer (1855- 1920) - ridiculisé tant par Karl Kraus (1874-1936)

<sup>11</sup> J.P. Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ?*, op. cit., p. 116 sq.

dans *Les Derniers Jours de l'Humanité* (1922), que par Lion Feuchtwanger (1884-1958) dans *Succès* (1930)<sup>12</sup> -, ou encore de Josef Lauff (né en 1855, spécialisé dans le [29] roman historique dédié aux Hohenzollern), de Rudolf Stratz (né en 1864, auteur de romans guerriers et d'idylles), du peintre de marines Bohrt<sup>13</sup>.

Opposants militants au naturalisme, Stefan George (1868-1933) et ses disciples brandissent l'étendard de l'art pour l'art. Leur rejet absolu de toute compromission avec le réel politique ou social les conduit cependant à cautionner la politique impériale et à prôner la formation d'une nation d'élite, régénératrice du monde corrompu<sup>14</sup>.

Protestant d'origine juive, Rudolf Borchardt (1877- 1945) appelle, contre toute modernité, à une "restauration de la tradition ancestrale germanique" qui le portera en 1931 à cautionner publiquement le projet hitlérien<sup>15</sup>.

Admirateur de Gabriele D'Annunzio, Rudolf Binding (1867-1938) connaît la réussite à partir de 1912 avec sa nouvelle, *Sacrifice*. Adulé par la bourgeoisie pour son conservatisme et son romantisme de dandy où s'exerce la fascination de la mort acceptée dans l'ivresse, les nazis le méprisent pour son lyrisme larmoyant et sa suffisance incompatible avec leur programme populiste. En outre, il a de nombreux amis juifs et même une compagne juive. Pourtant il finit par les rejoindre, bien que s'étant toujours soigneusement tenu à l'écart de la politique, comme

<sup>12</sup> Cf. T. Feral, "Plaidoyer pour la relecture du roman *Succès* de Lion Feuchtwanger", *Allemagne d'aujourd'hui*, 147/1999, pp. 132-141.

<sup>13</sup> Un des fantasmes majeurs de Guillaume II était de dominer toutes les mers du globe et de conquérir un maximum de colonies sur leurs côtes afin que "le soleil ne se couche jamais sur le Reich" ; un slogan proclamait : "Notre avenir est sur les eaux !" Au musée de l'horlogerie de Furtwangen, on peut voir des pendules baptisées *Deutsche Reichskolonialuhren* qui indiquaient simultanément l'heure sur tous les territoires où vivaient des Allemands.

<sup>14</sup> Voir J.L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande*, Paris, PUF, 1997, p. 275.

<sup>15</sup> Cf. H. Studniczka, "Borchardt", in *Kleines Lexikon der Weltliteratur im 20. Jahrhundert*, Fribourg/Brisgau, Herder, 1964, p. 52. Établi de longue date en Toscane et interdit de séjour sur le territoire du Reich à partir de 1933, R. Borchardt fut, durant l'été 1944, ramené par un commando SS à Innsbruck où un adjudant lui évita d'être déporté à Auschwitz. Réfugié à Trins, près du Brenner, il y mourut d'une crise cardiaque le 10 janvier 1945.

le soulignera Albert Soergel en 1935 dans son Anthologie des poètes de la *Communauté raciale populaire allemande* <sup>16</sup>.

[30]

## C. AUTOUR DE L'EXPRESSIONNISME

[Retour à la table des matières](#)

Critiquant la déification de l'organisation sociale bourgeoise où la bureaucratie et la vie sont inextricablement imbriquées, l'écrivain pragois Franz Kafka (1883-1924) a posé avec une remarquable lucidité le problème du destin de la culture occidentale. Dans cette bulle close, où "le mensonge est érigé en loi universelle" <sup>17</sup> et où tous ses actes lui sont dictés, l'individu est voué au quiétisme. Condamné à errer dans le labyrinthe de l'inaction, situation absurde par excellence, il finit par "rejeter toute participation et toute responsabilité dans l'édification du monde" <sup>18</sup>.

Cependant, si Kafka a parfaitement perçu et dévoilé les profondes aliénations affligeant son temps, il s'est obstinément refusé à tout engagement pour y remédier : "J'ai organisé mon terrier [...], écrira-t-il dans le récit du même nom, je vis en paix au plus secret de ma maison" <sup>19</sup>.

C'est la raison pour laquelle il apparaît aux yeux du philosophe marxiste Georg Lukács (1885-1971) comme "le classique de cet arrêt devant la peur aveugle et panique de la réalité" <sup>20</sup>.

Ce reproche, il est courant qu'on l'adresse aussi à Sigmund Freud (1856-1939), dont l'essai de 1930, *Le Malaise dans la Civilisation*,

<sup>16</sup> Cit. in J. Wulf, *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, S. Mohn, 1963, p. 89.

<sup>17</sup> Cit. in H. Politzer, *Das Kafka-Buch*, Francfort/Main, Fischer, 1965, p. 225.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>19</sup> Cit. in K. Wagenbach, *Kafka par lui-même*, Paris, Seuil, 1968, p. 168.

<sup>20</sup> Cf. H. Arvon, *Lukács*, Paris, Seghers, 1973, p. 86.

manifeste néanmoins une rare perspicacité dans la compréhension de la crise qui déchire la pensée contemporaine <sup>21</sup>. Pour Freud, tout le [31] mal vient de l'assujettissement de la culture au surmoi développé au cours de son histoire par la société germanique. Ce surmoi, "qui a ses idéaux et fait valoir ses exigences" <sup>22</sup>, impose à la communauté la vénération de guides spirituels et de principes irrévocables qui étouffent l'activité créatrice du moi. Paralysée dans son évolution par son code héréditaire, consciente de vivre dans une ambiguïté insoluble, la société, en conflit avec la réalité, est plongée dans un état de prostration névrotique. L'angoisse qui en découle lui rend la vie intolérable.

Ainsi, les efforts de l'écrivain et du psychanalyste pour saisir l'univers humain dans son essence et le délivrer des illusions qui masquent et faussent la réalité, aboutissent à un résultat comparable : l'incohérence du monde où l'individu en perpétuelle errance, assiégé par l'incertitude, l'angoisse, l'humiliation, ne sait plus très bien s'il est vivant <sup>23</sup>.

Atmosphère d'apocalypse, écroulement des décors, découverte de la relativité des valeurs éthiques et esthétiques s'étendant sur la vie réelle, désespoir existentiel, tel est le climat qui, au-delà de ce qui les différencie, caractérise la recherche psychologique, philosophique, littéraire et artistique des temps modernes. C'est donc plus qu'un hasard, note A. Kneib, "si science et art ont, à peu près en même temps, au début du siècle, remis en cause un certain nombre de données fondamentales. Entre la découverte de l'atome, [32] la psychanalyse et les nouvelles théories artistiques [...], il y a une parenté spirituelle certaine, [...] une *inquiétude commune*" <sup>24</sup>.

La prise de conscience de l'absurde, surgie de la "nausée" qu'inspire le caractère contingent et machinal de l'existence, a représenté une

<sup>21</sup> Cf. T. Feral, "Freud et le malaise dans la civilisation", in *Le Défi de la Mémoire*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 71-78.

<sup>22</sup> S. Freud, *Abriss der Psychoanalyse - Das Unbehagen in der Kultur*, Francfort/Main, Fischer, 1953, p. 126.

<sup>23</sup> Cf. E. Pawel, *Franz Kafka ou le Cauchemar de la Raison*, Paris, Seuil, 1988, p. 160.

<sup>24</sup> A. Kneib et A. Germain, *Deutsche Kunst und Künstler im 20. Jahrhundert*, Paris, Masson, 1970, p. 5.

étape décisive de ce mouvement de révolte et de rupture que fut l'expressionnisme <sup>25</sup>.

Dans les productions du groupe pictural *Le Pont* (Die Brücke) qui voit le jour en 1905 à Dresde autour de Karl Schmidt-Rottluff (1884-1976), Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938), Erich Heckel (1883-1970), et que rejoignent transitoirement Max Pechstein (1881-1955) et Emil Nolde (1867-1956) <sup>26</sup>, comme dans les visions poétiques de Georg Heym (1887-1912), Georg Trakl (1887- 1914), Ernst Stadler (1883-1914) et August Stramm (1874-1915), sans oublier Gottfried Benn (1886-1956), qui traduisent avec une effrayante lucidité les affres d'une époque torturée par le déclin et la mort <sup>27</sup>, l'être humain apparaît comme le rouage sans âme d'une gigantesque superstructure standardisée.

Rien de commun donc entre *Le Cri* d'Edvard Munch (1863-1944), qui évoque un quotidien irrespirable, et l'art académique qui distrait pour faire oublier et dissimule les déchirures et le chaos de la société derrière le masque d'un optimisme béat.

L'expérience fondamentale du non-sens de la vie et de l'absurdité du pharisaïsme arrache l'expressionniste à [33] la torpeur ambiante. Dépassant les simples impressions reçues de l'extérieur, il révèle le monde dans sa nudité. Méprisant les conventions, il revendique sa recreation par le moi souverain, et fait de la révolte contre l'autorité un de ses thèmes de prédilection. Dans la foulée de Kafka, du groupe pragois des Arconautes <sup>28</sup> et de Freud, il érige - tels Reinhard Sorge (*Le Mendiant* - 1912) et Walter Hasenclever (*Le Fils* - 1916) - le "meurtre

<sup>25</sup> À ce sujet, on se reportera bien sûr aux travaux du regretté J.M. Palmier : *L'Expressionnisme comme Révolte*, Paris, Payot, 1978, et *L'Expressionnisme et les Arts*, Paris, Payot, 1980.

<sup>26</sup> Voir W.D. Dube, *Die Expressionisten*, Francfort/Main, Ullstein, 1973, pp. 23-95.

<sup>27</sup> Cf. J.L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande*, op. cit., p. 287 sq.

<sup>28</sup> Groupe littéraire qui se réunissait au café Arco à Prague et dont faisaient partie G. Meyrink, E.E. Kisch, P. Leppin, V. Hadwinger, M. Brod, O. Wiener, F. Werfel et R.M. Rilke. Cf. K. Wagenbach, *Kafka ....* op. cit., p. 56 sq., ainsi que E. Pawel, *Franz Kafka ou le Cauchemar de la raison*, Paris, Seuil, 1988, p. 152 sq.



du père" <sup>29</sup> en condition *sine qua non* de toute existence authentique. Partant "au-delà de l'ordre apparent des choses, de la stabilité de l'objet et de l'être achevés, de la réalité sécurisante, [...] à la recherche d'une nouvelle dimension" <sup>30</sup>, il découvre, à la manière de Kasimir Edschmidt (i.e. Eduard Schmid, 1890-1966), "l'humain chez les prostituées, le divin dans les fabriques" <sup>31</sup>.

Ce goût pour le baroque inspire tant la revue *Der Sturm* lancée en 1910 par Herwath Walden <sup>32</sup>, que les écrits de Frank Wedekind (1864-1918), Carl Sternheim (1878-1942) et Alfred Döblin (1878-1957) ; ou encore les compositions des peintres du *Cavalier bleu* (Blauer Reiter), fondé par Franz Marc (1880-1916) en décembre 1911 <sup>33</sup>. Il contient en gestation l'abstraction d'un Wassily Kandinsky (1866-1944), le fantastique d'un Alfred Kubin (1877-1959), l'onirisme d'un Paul Klee (1879-1940).

Avec les *Pathétiques*, dont Ludwig Meidner (1884-1966) est le chef de file, l'œuvre s'historialise. La laideur [34] s'érige jusqu'à la répugnance comme une nouvelle vérité devant laquelle pâlit la beauté. De l'atmosphère étouffante de la grande ville surgissent les exclus, les criminels, les anormaux, les monstres. Ils peupleront quelques années plus tard les films de Robert Wiene, Fritz Lang, Wilhelm Murnau <sup>34</sup>.

Dès lors, comment ne pas donner raison à André Breton lorsqu'il explique dans *Les Vases communicants* : "Le caractère bouleversant de ces diverses productions, joint à la tendance remarquable qu'elles ont depuis une vingtaine d'années, dans tous les pays du monde, à se multiplier [...] en dépit de l'opposition quasi générale qu'elles rencontrent, est bien pour nous faire réfléchir sur la nécessité très particulière à laquelle elles peuvent répondre au XX<sup>e</sup> siècle [...] ; des préoccupations [...] liées dans leur essence à celles de tous les hommes, trouvent ici le moyen de s'exprimer [...] ; si l'on nous permettait de

<sup>29</sup> Pour plus de détails, voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 100 sq.

<sup>30</sup> A. Kneib et A. Germain, *Deutsche Kunst und Künstler ....* op. cit., p. 5.

<sup>31</sup> Cf. O. Mann, *Deutsche Literaturgeschichte*, op. cit., p. 518.

<sup>32</sup> Voir L. Richard, *D'une Apocalypse à l'autre*, Paris, UGE, 1976, p. 40 sq.

<sup>33</sup> Cf. W.D. Dube, *Die Expressionisten*, op. cit., pp. 102-157.

<sup>34</sup> Voir F. Buache, *Le Cinéma allemand 1918-1933*, Renens, 5 Continents/Hatier, 1984.

remonter jusqu'à elles, c'en serait aussitôt fait de la dernière chance qu'[ont ces productions], aux yeux mal exercés, de se faire passer pour métaphysique[s]" <sup>35</sup>.

## D. ET SUR LE PLAN POLITIQUE ?

[Retour à la table des matières](#)

Basé sur un absolu refus "de toucher aux principes de peur qu'ils ne s'effondrent et de sonder trop avant le cœur humain de peur d'y trouver le désordre" <sup>36</sup>, l'art [35] bourgeois reflète un inventaire de valeurs soigneusement sélectionnées. Son but est de démontrer, dans la tradition de l'idéalisme optimiste de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) et Christian Wolff (1679-1754), que "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes." Conçu pour neutraliser, il se réduit à un narcotique.

En opposition, l'art moderne affirme d'emblée une intention didactique : "L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible", commente Paul Klee dans le Credo du Créateur <sup>37</sup>.

En s'appuyant sur la recherche en mathématiques (Riemann, Weierstrass, Hilbert), en biologie (Darwin, Mendel, Haeckel), en psychologie (Freud, Jung, Adler), en physique (Planck, Einstein, Bohr), il devient maintenant possible de dépasser le tangible : "Par notre connaissance de sa réalité interne, poursuit Klee, l'objet devient bien plus que sa simple apparence ; [...] notre connaissance que la chose est plus que son extérieur ne laisserait penser [...], entraîne le moi à conclure de l'extérieur de l'objet sur son intérieur [...] pour accéder peu à peu à une vision philosophique de l'univers" <sup>38</sup>.

<sup>35</sup> A. Breton, *Les Vases communicants*, Paris, Gallimard, 1955, p. 62 sq.

<sup>36</sup> J.P. Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ?*, op. cit., p. 142.

<sup>37</sup> In P. Klee, *Théorie de l'Art moderne*, op. cit., p. 34.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 44 sq.

Ainsi loin de se limiter à la restitution d'une réalité fragmentaire et donc falsifiée, l'art nouveau tend à s'assimiler le réel dans sa totalité. Poussé par une volonté dialectique, il met à jour les éléments contradictoires de la réalité : "La chose se voit disséquée, son intérieur révélé par des coupes" <sup>39</sup>.

[36]

Ce que souhaite l'avant-garde, c'est que le public, mis face aux contradictions de son environnement et de son existence, en vienne à s'émanciper. Provoqué par le pullulement des motifs et des couleurs, contraint de s'interroger, il n'est guère douteux que l'esprit entreverra alors, même fugitivement, de "nouveaux possibles", jusque-là masqués par la dictature des formes idéalisées. Une brèche aura été ouverte dans le statu quo. Or, conclut Sartre : si l'individu "a vécu ce moment de liberté, c'est-à-dire si pendant un moment il a échappé [...] aux forces d'aliénation et d'oppression, soyez sûrs qu'il ne l'oubliera pas" <sup>40</sup>.

La mission de l'art et de la littérature est donc de "soigner" la société. Écoutons ce qu'en dit Brecht <sup>41</sup> :

Un écrivain, interrogé sur les raisons de son acharnement à ne traiter dans ses œuvres que de la misère et de l'influence dévastatrice de la misère sur les hommes, ainsi que sur les motifs de son obstination à ne jamais peindre des tableaux plus réjouissants et plus optimistes de l'existence humaine, raconta l'histoire suivante :

Au chevet d'un homme qui, depuis pas mal de temps déjà se sentait souffrant et était désormais alité avec tous les symptômes d'une grave affection, on fit venir un médecin qui parvint en un instant à rassurer le malade et sa famille affligée, et à leur donner espoir en une prompte guérison. Il appela la maladie par son nom et qualifia le cas de relativement bénin et passager. Il donna des consignes précises, prescrivit divers remèdes et n'hésita pas à venir personnellement en consultation plusieurs fois par

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> J.P. Sartre, in *Que peut la Littérature ?*, Paris, UGE, 1965, p. 127.

<sup>41</sup> B. Brecht, *Über Politik und Kunst*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, p. 13 (trad. T. Feral).

jour, [37] de telle sorte qu'il fut accueilli à bras ouverts dans la maison du malade.

Cependant la maladie de l'homme s'aggrava et bientôt il ne put même plus bouger le petit doigt, tant la fièvre l'avait affaibli. Pourtant le médecin parlait de l'été, de voyages, d'un temps où le malade, remis, mènerait une vie agréable.

C'est à cette époque qu'un vieil ami de la famille, lui-même médecin réputé, vint à passer par la ville où vivait l'homme. À la vue du malade, il prit peur, car il comprit que l'homme dont il était l'ami ne resterait pas en vie. Il examina le malade longuement et avec grand soin, et ne dissimula pas ses craintes à la famille, bien que, dit-il, il ne soit pas encore en mesure de se prononcer sur les causes exactes de la maladie.

Lorsque deux jours plus tard l'homme mourut effectivement, la mère désespérée demanda à l'ami s'il n'aurait pu être sauvé, ayant entendu dire qu'il était fort rare de mourir précisément de cette maladie que le médecin lui avait citée. L'ami réfléchit un instant et dit : "Non, il était condamné !" Cependant, au frère du défunt, le plus jeune fils, il dit une fois sorti : "Si l'on avait immédiatement confié votre frère à un chirurgien, il vivrait toujours. C'est mon opinion et je vous la livre. Votre mère est âgée et n'a plus besoin de la vérité mais de consolation ; vous par contre êtes jeune et vous devez connaître la vérité."

"Mais, demanda le jeune homme, comment se fait-il que le médecin que nous avons alors appelé ne l'ait pas confié à un chirurgien ? Pour quelle raison n'a-t-il parlé que de la guérison et de la santé de mon frère ? À quoi bon les consignes précises et les remèdes coûteux s'ils étaient inutiles ?"

"Mon jeune ami, il n'est pas toujours forcé que les remèdes coûteux et les consignes précises servent à quelque chose ; mais ce que l'on doit exiger d'un médecin, c'est qu'il affirme son diagnostic. Guérir suppose un diagnostic sûr. Et pour établir un diagnostic sûr, on a non seulement besoin [38] d'excellentes connaissances médicales, mais aussi d'un réel intérêt pour la guérison de la maladie. Être médecin ne suffit pas, il faut aussi pouvoir aider. Ce médecin parlait d'amélioration avant même de connaître les causes réelles de l'affection. Moi par contre, je persiste à parler de maladie et exclusivement de maladie tant que je ne connais pas les causes profondes de l'affection, tant que je ne sais pas un traitement efficace et ne vois pas se manifester les premiers signes d'amélioration. Ce n'est qu'après que je me risquerai à parler de guérison."

"Voilà, c'était comme ça ou à peu près", dit l'écrivain au terme de son histoire.

"Mais enfin tu n'es pas médecin ?", lui demanda-t-on étonné après un court silence poli.

"Non, mais écrivain !", répliqua-t-il.

Toutefois, comme l'a montré Lionel Richard <sup>42</sup>, dans la période antérieure à 1914, la rébellion des modernes pour conduire les foules "hors de cet univers de bourgeoisie stupide" et les guider vers "de nouveaux mondes, de nouveaux paradis" reste essentiellement "instinctive et ne débouche politiquement sur rien de précis" <sup>43</sup>.

Certes, ils souhaitent la destruction de cette société dénaturée et fallacieuse qui les écrase, ils s'insurgent contre toutes les instances surmoïques et expriment leur solidarité avec tous les humiliés du système. Mais cette révolte, dont une des manifestations les plus audacieuses et réussies sera la campagne de protestation [39] en faveur d'Otto Gross en 1913 <sup>44</sup>, se limite à une rhétorique confusément agressive et ne relève pas d'une intention concrète de mobilisation révolutionnaire. Par-delà ses indéniables convergences de fond, l'avant-garde se révèle en fait d'une totale incohérence sur le plan idéologique : "La fin du monde, poursuit Lionel Richard, thème dominant que Jakob van Hoddis <sup>45</sup> a rendu célèbre [...], est pressentie à partir de réactions subjectives et non, le plus souvent, d'une prise de conscience politique. Les conditions historiques ne sont pas saisies rationnellement" <sup>46</sup>.

L'ahistoricité interdisant toute ouverture sur le devenir historique ! N'est-ce pas précisément ce que reproche Marx à la doctrine

<sup>42</sup> L. Richard, *D'une Apocalypse* .... op. cit., pp. 88-108.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 107 sq.

<sup>44</sup> Otto Gross (1877-1920), psychiatre et psychanalyste, sorte de gourou de la bohème intellectuelle ; en 1913, son père, un éminent juriste autrichien, le fera interner pour "folie incurable". Voir notamment à son propos J.M. Palmier, in préface à L. Frank, *À Gauche à la Place du Coeur*, Grenoble, PUG, 1992, p. 13 sq. (nombreuses références bibliographiques).

<sup>45</sup> Né en 1887, de son vrai nom Hans Davidsohn ; en asile psychiatrique à partir de 1922, assassiné par les nazis vers 1942.

<sup>46</sup> L. Richard, *D'une Apocalypse*..., op. cit. , p. 106.

anarchiste <sup>47</sup> ? Or si Marx condamne l'anarchisme - tant individualiste (Proudhon, Stirner) que communiste (Bakounine, Kropotkine) -, c'est avant tout parce que ses tenants professent l'illusion que l'homme, en affirmant sa propre conscience absolue et souveraine, aurait le pouvoir d'échapper aux contingences politiques et sociales <sup>48</sup>. Telle fut à coup sûr l'utopie fatale à l'expressionnisme : "On ne se tourne pas vers une classe sociale, mais vers des individus" <sup>49</sup>.

Victime de l'ambiguïté idéologique dans laquelle elle s'est enfermée, l'avant-garde ne résiste pas à l'épreuve de la Première Guerre mondiale. Aspirés par la trombe de la propagande chauviniste qui dilue tout subjectivisme dans une mystique communautaire militaro-impérialiste [40] soutenue tant par l'ordre bourgeois que par la social-démocratie, les intellectuels cèdent à la raison d'État et se rallient au bellicisme wilhelminien.

Ainsi que l'a relevé le politologue Kurt Sontheimer <sup>50</sup> avec force détails, rares seront ceux à s'y opposer.

<sup>47</sup> Cf. H. Arvon, *L'Anarchisme*, Paris, PUF, 1968, 4ème partie.

<sup>48</sup> Ibid. ; voir également l'étude d'ensemble de J. Joli, *The Anarchists*, Londres, Eyre and Spottiswoode Ltd., 1966.

<sup>49</sup> L. Richard, *D'une Apocalypse...*, op. cit. , p. 92.

<sup>50</sup> K. Sontheimer, *Das antidemokratische Denken in der Weimarer Republik*, Munich, Nymphenburger Verlagsbuchhandlung, 1962.

[41]

**Le nazisme : une culture ?**

## Section 2

### APRÈS 1918

#### A. L'ESTHÉTISATION DE LA POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Au lendemain de la proclamation par Guillaume II de la déclaration de la guerre (4 août 1914), les rares résistances sont d'ordre individuel. L'historien Ludwig Quidde (1858-1941), auteur en 1894 de *Caligula*, un violent pamphlet contre l'Empereur, fonde un comité pour la paix. Walter Hasenclever (1890-1940) et Hugo Bail (1886-1927) organisent des réunions pacifistes. Max Brod (1884-1968), Heinrich Mann (1871-1950), Annette Kolb (1870-1967), Else Lasker-Schüler (1869-1945), Robert Musil (1880-1942), Franz Werfel (1890-1945), Gottfried Benn (1886-1956), Johannes R. Becher (1891-1958), Alfred Kerr (i.e. Alfred Kempner, 1867-1948) fournissent des articles pour *Die weissen Blätter*, la revue de René Schickele (1883-1940), imprimée en Suisse. Leonhard Frank (1882-1961), exilé à Zurich, publie *L'homme est bon*, un remarquable manifeste antimilitariste qui, introduit clandestinement en Allemagne [42] et lu en public par la comédienne Tilla Durieux, déclenche une manifestation de cinq cents personnes dans les rues de Berlin <sup>51</sup>.

<sup>51</sup> Cf. L. Frank, *À Gauche à la Place du Coeur*, op. cit., p. 96.

Mais il faut attendre 1916 pour que le mouvement commence à se structurer autour de Karl Liebknecht (1871-1919) et Rosa Luxemburg (1871-1919) qui viennent de lancer le courant spartakiste.

Dès lors une nouvelle époque voit le jour pour l'avant-garde : celle de la politisation, que va bientôt renforcer le succès de l'insurrection bolchevique en Russie. Et c'est là aussi que les choses se gâtent, avec la cruciale alternative : pour ou contre la révolution ? Quelles sont les positions adoptées par les représentants de la modernité suite à la défaite militaire de l'Allemagne, à l'effondrement de l'État monarchique, à l'instauration par la social-démocratie de la république, et ce dans le sang des spartakistes, en collusion avec les forces conservatrices <sup>52</sup> ?

Durement affectée par le conflit qui a provoqué le suicide de Georg Trakl et coûté la vie sur le champ de bataille à Ernst Stadler, Reinhard Sorge, Franz Marc ou encore August Macke, la génération expressionniste se tourne vers de nouveaux horizons.

Certains se réfugient dans une religiosité imprégnée d'humanisme qui les tient éloignés du débat politique. C'est le cas pour Franz Werfel et Max Brod qui, afin de conjurer la menace omniprésente du nihilisme, plaident pour une symbiose entre le christianisme et le judaïsme [43] auquel ils appartiennent par leur origine. Mais d'une manière générale, la tendance confessionnelle sera amenée à se salir les mains. Chez Emil Nolde, l'engluement dans la religion dégénère en une obsession de l'apocalypse judéo-bolchévique qui le conduit dès 1920 à rallier les rangs nazis.

D'autres expressionnistes - Hanns Johst (1890-1978), Arnold Bronnen (1895-1959), Gottfried Benn lui emboîtent le pas. Néanmoins la grande majorité rejoint le socialisme révolutionnaire (Ernst Tôlier, 1893-1939) ou carrément le communisme (J.R. Becher, B. Brecht, Egon Erwin Kisch, 1885-1948).

<sup>52</sup> On trouve une bonne présentation du cours de ces évènements chez W. Ruge, *Novemberrevolution*, Berlin, Dietz, 1978 ; on appréciera la richesse documentaire de cette étude sans toutefois perdre de vue qu'elle a été écrite dans une perspective très RDA, dont Ruge - né en 1917 à Berlin et formé en URSS de 1933 à 1956 - fut un des historiens officiels.



C'est cet éclatement - qui scelle la disparition de l'élan multiforme de sensibilité qu'a été l'expressionnisme, défini à juste titre en 1919 par Kurt Pinthus dans *Aube et Crépuscule de l'Humanité*<sup>53</sup> comme le ferment des courants de pensée appelés à dominer l'ère future - qui va donner le ton à la vie culturelle de la République de Weimar.

Dès lors qu'ils se mettent au service d'une idéologie définie, l'art et la littérature se vouent, selon l'expression célèbre de Walter Benjamin (1892-1940), à "l'esthétisation de la politique".

Bien que s'affirmant résolument anarchiste et ne basant sa "cause sur rien", le dadaïsme n'y échappera pas. Créé en 1916 à Zurich à l'instigation de Hans Arp (1887-1966) et de Hugo Bail (1886-1927), "des gens assez malins pour s'être réfugiés en Suisse"<sup>54</sup>, le groupe [44] s'attache par la provocation systématique à dénoncer la niaiserie du patriotisme et le ridicule de la morale bourgeoise. Lorsque son coordinateur, Tristan Tzara, publie en 1918 le *Manifeste Dada*, des filiales naissent à Berlin (R. Huelsenbeck, J. Baader), Cologne (J.T. Baargeld, M. Ernst) et Hanovre (K. Schwitters). Chaque exposition est un scandale. Mais l'esprit strictement négateur de ce folklore gratuit et "renfermé sur lui-même" (F. Picabia) finit par s'user. Dès 1917, Hugo Bail, devenu chroniqueur au journal démocrate helvétique *Freie Zeitung*, glisse vers une attitude de repli quasi monastique<sup>55</sup>.

<sup>53</sup> K. Pinthus, *Menschheitsdämmerung. Symphonie jüngster Dichtung*, Berlin, Rowohlt, 1919. Dans sa préface, Pinthus fait notamment remarquer que *Dämmerung* a le double sens de début et fin du jour. Pour ma part, je considère qu'il est intéressant de noter que le terme a aussi le sens de "pressentiment" (cf. *es dämmert mir in der Seele*).

<sup>54</sup> M. Ernst, Interview, *L'Express*, avril 1971. À partir de 1922, Max Ernst (1891-1976) travaille à Paris (groupe surréaliste) ; en 1939, il est interné au camp des Milles - une tuilerie alors désaffectée près d'Aix-en-Provence - avec d'autres artistes de renom tels Hans Bellmer et Max Lingner, auteurs dans le réfectoire des gardiens des fresques sauvées par J. Grandjont et A. Fontaine, et classées "monument historique" en 1993 ; il parvient à rejoindre A. Breton à New-York en 1941. Sur le camp des Milles, voir A. Fontaine, *Le Camp d'Étrangers des Milles*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989 ; cf. également la brochure disponible au mémorial du camp. Sur les peintres allemands émigrés en France à l'époque du troisième Reich, voir H. Roussel, in G. Badia et al., *Les Bannis de Hitler*, Paris, EDI/PUV, 1984, pp. 287-326.

<sup>55</sup> Son cheminement a été remarquablement décrit par L. Richard, *D'une Apocalypse...*, op. cit., pp. 248-275.

L'entreprise se termine en queue de poisson début 1922 au congrès de Paris organisé par André Breton : c'est le début du mouvement surréaliste auquel s'associe Max Ernst qui quitte définitivement sa patrie.

En Allemagne, l'idéalisme subversif des anciens dadaïstes a maintenant cédé la place à l'engagement marxiste : Richard Huelsenbeck et Jefim Golyscheff, un peintre russe établi à Berlin, appellent à une "internationale" des intellectuels. Wieland Herzfelde et George Grosz fondent les éditions communistes Malik ; John Heartfield <sup>56</sup>, le grand spécialiste du photo-montage, travaille avec Willi Münzenberg (1889-1940), ami de Lénine, à la mise au point d'une presse prolétarienne illustrée capable de contrebalancer l'influence des magazines bourgeois après plusieurs moutures, l'*Arbeiter-Illustrierte-Zeitung* (A/Z) paraîtra tous les [45] quinze jours, puis toutes les semaines de 1924 à 1933.

## B. AU NOM DE LA LUTTE DES CLASSES

[Retour à la table des matières](#)

Au tournant des années vingt, un incroyable tohu-bohu règne parmi les intellectuels révolutionnaires allemands. Pour en prendre la mesure, il suffit de lire par exemple l'énorme documentation que Hansjörg Viesel a consacrée à ceux qui ont participé à la République bavaroise des conseils (novembre 1918-mai 1919) <sup>57</sup>. On trouve là pêle-mêle : Oskar Maria Graf (1894- 1967), catholique et anarchiste ; Erich Mühsam (1878- 1934), anarchiste, puis proche du parti communiste <sup>58</sup> ; Ernst Tôlier (1893-1939), pacifiste et socialiste indépendant <sup>59</sup> ; Gustav

<sup>56</sup> Pseudonyme de Helmut Herzfeld, le frère aîné de Wieland Herzfeld(e).

<sup>57</sup> H. Viesel, *Literaten an der Wand. Die Münchner Räterepublik und die Schriftsteller*, Francfort/Main, Büchergilde Gutenberg, 1980.

<sup>58</sup> Les "Journaux" d'Erich Mühsam (Tagebücher 1910-1924, Munich, DTV, 1994, excellent appareil de notes) sont un document indispensable pour la connaissance de la bohème munichoise et de la culture sous Weimar.

<sup>59</sup> Le Parti socialiste indépendant (USPD) s'était constitué en avril 1917 au Congrès de Gotha à partir de la scission de l'aile gauche du Parti social-

Landauer (1870-1919), anarcho-socialiste et sioniste, ami de Martin Buber (1878-1965) ; Eugen Leviné (1883-1919), communiste, mais contesté par le comité central de son parti ; Ernst Niekisch (1889-1967), national-bolchéviste ; Erich Wollenberg (1892-1976), communiste de tendance trotskiste ; Alfred Wolfenstein (1888-1945), communiste léniniste mêlé de christianisme ; Alfred Kurella (1895-1975), ancien animateur du mouvement de jeunesse "Oiseau migrateur" et cofondateur de l'Internationale communiste de la jeunesse (KJI) ; Ret Marut, (1890-1969), anarchiste uniciste <sup>60</sup>, rédacteur et éditeur solitaire de la revue *Ziegelbrenner*, qui, en 1920 s'enfuit déguisé en [46] femme de sa prison munichoise pour rejoindre le Mexique, où, sous le pseudonyme de B. Traven, il écrira le magnifique roman, *La Nef des Morts*.

En Allemagne du nord, la situation n'est pas plus rutilante <sup>61</sup>. Là aussi les intellectuels se débattent en "un tas confus" (K. Radek). En vérité, ce n'est qu'après le putsch de Kapp (mars 1920) <sup>62</sup>, lorsque le parti communiste va prendre les dispositions centralisatrices pour devenir parti de masse <sup>63</sup>, que la situation se clarifie.

Dès lors, comme le révèle le *Lexique de la Littérature socialiste allemande* <sup>64</sup>, ou bien les artistes et écrivains révolutionnaires, "avant-garde consciente de la classe ouvrière", se mettent au service de "la

démocrate. O.K. Flechtheim le caractérise en tant que "réformiste ultragauchiste" (in *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972, p. 95).

<sup>60</sup> Voir à ce propos H. Arvon, *L'Anarchisme*, op. cit., p. 34 sq.

<sup>61</sup> Cf. H. Sahl, *Memoiren eines Moralisten*, Munich, DTV, 1995. Critique littéraire à Berlin, contraint à l'exil par les nazis - tout d'abord en France où il connut les camps d'internement, puis aux États-Unis -, Hans Sahl (1902-1993) livre dans cet ouvrage ses réflexions sur les combats idéologiques et esthétiques dans la capitale de la République de Weimar.

<sup>62</sup> Sur cet événement majeur, voir la volumineuse documentation illustrée de H.J. Krusch et E. Konnemarm, *Aktionseinheit contra Kapp-Putsch*, Berlin, Dietz, 1972 (attention à certaines interprétations, l'ouvrage ayant été publié sous l'égide de l'Institut marxiste-léniniste de l'ex-RDA).

<sup>63</sup> Cf. O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste ....* op. cit., chap. 2.

<sup>64</sup> *Lexikon sozialistischer deutscher Literatur*, Halle/Saale, VEB Verlag Sprache und Literatur, 1963.

cause générale du prolétariat" <sup>65</sup> en faisant de leurs productions le miroir des dogmes du parti (Peter Kast, 1894-1959 ; Edwin Hoernle, 1883-1952 ; Hans Marchwitza, 1890-1965 ; Josef Schneider, 1882-1939 ; Otto Gotsche, né en 1904) ; ou bien ils se condamnent à être considérés comme des alliés objectifs de la réaction, quand bien même auraient-ils participé aux luttes ouvrières "par aventurisme ou opportunisme" (Otto Krille, 1878-1954 ; Bruno Schönlank, né en 1891 ; Fritz Rück, 1895-1959). Plutôt qu'un pseudo-révolutionnaire faisant le jeu de la contre-révolution (Paul Ernst <sup>66</sup>, Max Barthel <sup>67</sup>), mieux vaut un ancien des corps francs rallié au PC, tels Ernst Ottwald (1901-1943) et Bodo Uhse (1904-1963), dont les œuvres, en dépit d'une complète inféodation au réalisme socialiste, font néanmoins preuve [47] d'une incontestable valeur documentaire et littéraire <sup>68</sup>.

De fait, "le réalisme peut être une forme d'art profondément critique et progressiste ; affrontant la réalité comme elle est, [il] montre l'idéal de liberté humaine dans sa négation et sa trahison effectives, et sauvegarde ainsi la transcendance sans laquelle l'art lui-même est supprimé" <sup>69</sup>. Avec Theodor Plievier (1882-1955), Willi Bredel (1901-1964), Berta Lask (née en 1878), Kurt Kläber (1897-1959), Friedrich Wolf (1888-1953), Anna Seghers (i.e. Netty Reiling-Radvanyi, 1900-1983), les peintres Georg Scholz et Georg Schrimpf (1889- 1938), ou encore les formations *Agitprop* de Karl Grünberg (né en 1891), Hans Lorbeer (né en 1901) et Helmut Damerius (né en 1912) <sup>70</sup>, le réalisme ne se présente pas comme un courant esthétique, mais comme une

<sup>65</sup> Cf. V.I. Lénine, *Écrits sur l'Art et la Littérature*, Moscou, Éditions du Progrès, 1969, p. 20 sq.

<sup>66</sup> 1866-1933, passera du naturalisme et de la social-démocratie au néoclassicisme et au conservatisme ; voir à son propos l'article de H. Châtellier, in L. Dupeux, *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992, pp. 325-337.

<sup>67</sup> 1893-1975, membre de la Ligue spartakiste, puis du PC ; fréquente Lénine ; passe à la social-démocratie en 1923, puis au nazisme ; a décrit cette évolution dans *Peuple immortel*, paru en 1934.

<sup>68</sup> Pour tous les noms cités ici, on se reportera à S. Barck, *Lexikon sozialistischer Literatur*, Stuttgart, Metzler, 1994 ; en ce qui concerne E. Ottwald et B. Uhse, voir aussi A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich, DTV, 1983.

<sup>69</sup> H. Marcuse, *Le Marxisme soviétique*, Paris, Gallimard, 1963, p. 173.

<sup>70</sup> Pour leur biographie, voir S. Barck et al., *Lexikon sozialistischer Literatur*, Stuttgart, Metzler, 1994.

méthode : l'art, reflet de la réalité, devient moyen de connaissance. Par son activité, le créateur prend part à l'édification de la société nouvelle : "L'art est pour nous [...] un évènement qui révolutionne [...]. L'art est pour nous une création collective, une coopération intellectuelle [pour] exprimer notre volonté de parvenir au communisme et à la société sans classe. [...] Nous vivons aujourd'hui et c'est dans le présent qu'il s'agit de combattre afin de transformer celui-ci par une révolution" <sup>71</sup>.

Mais faut-il pour autant brûler l'héritage culturel bourgeois, ainsi que le stipule A.A. Bogdanov, initiateur [48] du *Proletkult* avec lequel Lénine est en désaccord ? Les propositions formulées dans ce sens par Arthur Holitscher (1869-1939), fondateur d'une Ligue pour la culture prolétarienne, trouvent leur terme lors de la création par Erwin Piscator (1893-1966) du Théâtre prolétarien de Berlin. Élève du metteur en scène russe Vsevolod Meyerhold (1874-1940) et tenté par les thèses de Bogdanov, Piscator se voit discrédité par le parti communiste. Gertrud Alexander (née en 1882), la responsable culturelle de la *Rote Fahne*, l'organe central du PC, ne manque pas une occasion pour le diffamer en tant qu'anarcho-expressionniste et dadaïste. Elle a été formée par Franz Mehring (1846-1919) qui considérait toute avant-garde comme un produit de la décadence bourgeoise. Choqué, Piscator renonce et "se tourne vers un théâtre épique qui étale librement les documents justifiant la lutte des classes, et les matériaux nécessaires à la compréhension du mécanisme social" <sup>72</sup>.

La critique corrosive à laquelle Georg Lukács <sup>73</sup> soumet l'art prolétarien de la République de Weimar s'appuie sur le fait que, à vouloir à toute force faire de l'activisme politique, ses adeptes plongent dans le formalisme. Le romantisme révolutionnaire ne peut que mener à l'impasse car il néglige l'essentiel : la dialectique. Il relève d'une interprétation onirique du monde et non d'une volonté réelle de sa transformation. Jouant alternativement sur des tableaux fatalistes de la société capitaliste qui enferme le prolétaire dans la misère et [49] une utopie mécaniciste érigeant le socialisme en solution magique à tous les problèmes, il oublie la dimension sociologique de la lutte des classes, à savoir comment faire passer l'exploité de son stade de produit de la

<sup>71</sup> Cit. in H. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, Paris, PUF, 1970, p. 72.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>73</sup> Sur cet auteur, je renvoie à H. Arvon, Lukács, Paris, Seghers, 1973.

réalité à celui de producteur de sa réalité. Or c'est justement ce "moment d'explication" devant faire advenir à la conscience la puissance motrice de ce que le capitalisme a réussi à refouler dans la conscience par des impératifs religieux, moraux, ainsi que des stratégies aliénatrices sans cesse renouvelées, qui fait défaut à la *Nouvelle Objectivité* dont se revendiquent la plupart des artistes progressistes.

Pour Walter Benjamin (1892-1942), ce courant qui fleurit très exactement de 1924 à 1929, c'est-à-dire durant la période de stabilisation économique de la république, relève même de l'illusion réformiste. En effet, en mythifiant le prolétariat, il s'épuise dans un voyeurisme qui paralyse tout réflexe révolutionnaire. Rien de plus pernicieux en effet que cette "mélancolie de gauche" qui glorifie la classe laborieuse en tant que telle, sans jamais l'envisager comme détentrice des moyens de production ; pire, qui va jusqu'à prétendre que la taylorisation galopante rendra l'ouvrier à soi-même, et désigne - à la façon de Fritz Tarnow, un dirigeant du syndicat ADGB, affilié au parti social-démocrate - Henry Ford comme "le plus grand révolutionnaire du siècle"<sup>74</sup>.

Bien sûr, il serait parfaitement ridicule d'assimiler à [50] ce "socialisme blanc" les peintres George Grosz (1893- 1959), Otto Dix (1891-1969), Max Beckmann (1884-1950), ou encore les écrivains Alfred Döblin et Ludwig Renn (i.e. Arnold Vieth von Golssenau, 1889-1979) ; mais l'ambiguïté de la Nouvelle Objectivité devient évidente lorsque l'on songe à Erich Kästner (1899-1974), Ernst Glaeser (1902-1963), Hans Fallada (i.e. Rudolf Dietzen, 1893-1947)<sup>75</sup>, et a fortiori aux nationaux-révolutionnaires Ernst von Salomon (1902-1972)<sup>76</sup> ou Ernst Jünger (1895-1998)<sup>77</sup> qui s'en réclament.

<sup>74</sup> Cf. Fl. Lethen, *Neue Sachlichkeit*, Stuttgart, Metzler, 2000.

<sup>75</sup> Sur leur devenir sous le troisième Reich, voir le lexique biographique, *Literatur in Nazi-Deutschland*, de Fl. Sarkowicz et A. Mentzer paru en 2000 aux Éditions Europa.

<sup>76</sup> Cf. T. Feral, *Le National-Socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, p. 64.

<sup>77</sup> Concernant Ernst Jünger, on se reportera à J.M. Palmier, Ernst Jünger, Paris, Hachette, 1995 ; voir aussi : J. Hervier, in L. Dupeux, *La Révolution conservatrice ...* op. cit., pp. 353-359 ; W. Geiger, in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 120/1992, pp. 133-146 ; T. Wimbauer, *Personenregister der Tagebücher Ernst Jüngers*, Fribourg/Brissgau, Rombach, 1999.

C'est à ce titre qu'elle est vilipendée par les théoriciens de la MASCH et du BRPS <sup>78</sup>, Béla Balázs (1884-1949) et Alfred Durus-Keményi (1895-1945), en tant que manipulation "au-dessus des classes" <sup>79</sup> de l'expression artistique par la bourgeoisie weimarienne, afin de donner à l'exploité le sentiment que l'on s'intéresse désormais à ses problèmes : le montage d'évènements, le collage de documents, le reportage à chaud, caractéristiques de la *Nouvelle Objectivité*, s'intègrent en réalité aux techniques de réification. Il convient donc d'en dissiper "les vapeurs brumeuses" <sup>80</sup> et de promouvoir un nouveau genre basé sur l'appréhension dialectique de la réalité sociale et ne reculant devant aucune audace : *l'objectivité révolutionnaire*.

Tentée partiellement par le romancier Franz Carl Weiskopf (1900-1955), qui toutefois retombera très vite dans le giron de la doctrine Rapp <sup>81</sup>, l'expérience connaîtra une réussite pérenne - et ce bien au-delà des [51] frontières de l'Allemagne - dans les domaines de la dramaturgie (B. Brecht), de la sociologie (E. Fromm, T. Adorno, H. Marcuse, E. Bloch, W. Reich), ainsi que de l'architecture et du design (Bauhaus) <sup>82</sup>.

Cependant, à l'époque, l'impertinence de ces aventuristes n'est guère du goût du PC.

<sup>78</sup> La MASCH était l'école centrale des cadres du parti ; le BRPS regroupait les écrivains communistes et publiait la revue mensuelle *Linkskurve* (Tournant à gauche).

<sup>79</sup> Cit. in L. Richard, *D'une Apocalypse ....* op. cit., p. 344.

<sup>80</sup> *Ibid.* ; on aura bien sûr compris que je place cette étude de Lionel Richard - d'une richesse de réflexion inépuisable - au sommet de tout ce qui a pu être proposé sur la question.

<sup>81</sup> Cf. A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, op. cit. ; la doctrine Rapp (Association russe des écrivains prolétariens) exerçait son diktat sur l'activité culturelle de tous les partis communistes européens ; elle sera relayée par la théorie du "réalisme socialiste" proclamée par Jdanov lors du Congrès des écrivains qui se déroula à Moscou du 7 août au 1er septembre 1934 ; voir à ce sujet Fl. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, op. cit., chap. VI.

<sup>82</sup> Pour le détail, voir : Fl. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, op. cit., chap. V et VII ; G. Berg et W. Jeske, *Bertolt Brecht, l'Homme et son oeuvre*, Paris, L'Arche, 1999 ; J. Knopf, *Bertolt Brecht*, Stuttgart, Reclam, 2000 ; H. Arvon, *Le Gauchisme*, Paris, PUF, 1974, première partie, chap. 3, et deuxième partie, chap. 2 ; L. Richard, *Le Bauhaus*, Paris, France-Loisirs, 1985.

Brecht, qui ne cesse d'affirmer le primat de la dialectique <sup>83</sup> et ose proclamer que l'œuvre produite compte plus qu'une carte de militant <sup>84</sup>, connaît de nombreux déboires avec la direction du parti <sup>85</sup>.

Walter Gropius, Lionel Feininger, Erich Mendelsohn ont été membres du "Groupe Novembre" ; Wassily Kandinsky a participé à la Révolution d'octobre aux côtés de Rodtchenko ; Mies van der Rohe érige en 1926, à Berlin, un monument à la mémoire de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg <sup>86</sup>. Mais leur refus d'aligner le Bauhaus sur le dogmatisme stalinien - au profit d'une réflexion vivifiée par la phénoménologie (E. Husserl), le fonctionnalisme anthropologique (B. Malinowski), l'économisme esthétique (J. M. Olbrich, P. Behrens) - les voue aux gémonies : louchant en cachette vers la classe dominante, ils en constituent l'alibi esthétique.

Quant aux membres de l'École de Francfort et aux freudo-marxistes - auxquels L.D. Trotski reconnaissait le droit d'étudier le monde intérieur de l'homme en dehors de toutes contraintes politiques -, ils seront bientôt frappés d'anathème pour décadentisme bourgeois.

En 1933, le "communiste Brecht" devra quitter précipitamment [52] l'Allemagne pour échapper au camp de concentration. Le Bauhaus, "temple du bolchevisme culturel" sera définitivement fermé ; en 1925,

<sup>83</sup> Cf. la conclusion de sa Pièce didactique badoise de l'Accord (1929) : "Lorsque vous aurez amélioré le monde, améliorez le monde amélioré. Abandonnez-le ! Lorsque, en améliorant le monde, vous aurez complété la vérité, complétez la vérité complétée. Abandonnez-la ! Lorsque, en complétant la vérité, vous aurez changé l'humanité, changez l'humanité changée. Abandonnez-la."

<sup>84</sup> B. Brecht, *Über Politik und Kunst*, op. cit. , p. 108.

<sup>85</sup> Cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 108 sq.

<sup>86</sup> Leaders spartakistes, fondateurs début janvier 1919 du Parti communiste d'Allemagne (KPD), assassinés le 15 par les Corps francs sur ordre du ministre social-démocrate Gustav Noske. Cf. G. Badia, *Les Spartakistes*, Paris, Julliard, 1966, et Rosa Luxemburg, Paris, Éditions Sociales, 1975 ; Voir également le beau texte de Stephan Hermlin, *Le Pont Cornélius*, in S. Hermlin, *Dans un Monde de Ténèbres*, Paris, Presses d'Aujourd'hui, 1982, pp. 237-245.



il s'était déjà vu contraint de déménager de Weimar à Dessau, et en 1932 de Dessau à Berlin, sous la pression de l'extrême droite <sup>87</sup>.

Menacés eux-aussi, les membres de l'École de Francfort, ainsi qu'Ernst Bloch (1885-1977) et Wilhelm Reich (1897-1957), partent pour l'exil <sup>88</sup>. Installé dans un premier temps à Copenhague, ce dernier y achève sa *Psychologie de Masse du Fascisme* qui lui vaut d'être exclu du PC <sup>89</sup>, et fonde une maison d'édition, le *Trobris Verlag*, où paraît fin 1933 le roman *Les Sous-Hommes* de Walter Kolbenhoff (i.e. W. Hoffmann, 1908-1993). Cet ouvrage contre Hitler, un des tout premiers à avoir été publié en émigration par un écrivain communiste allemand, n'entre pas dans le cadre de ce que le parti conçoit comme devant être la tâche de la "littérature antifasciste". Lorsque Kolbenhoff refuse de renier son livre et de rompre avec Reich, il est exclu en tant que contre-révolutionnaire. Éreinté par la critique stalinienne, interdit par les nazis, l'ouvrage, pourtant d'une rare lucidité, devra attendre 1979 pour être exhumé, et encore de manière quasi confidentielle <sup>90</sup>. Totalement ignoré - bien qu'ayant été un des cofondateurs du Groupe 47 <sup>91</sup>-, Walter

<sup>87</sup> Une exposition organisée à l'automne 1997 à la Nationalgalerie de Berlin a montré que leur itinéraire après l'arrivée de Hitler au pouvoir a été marqué par bien des dilemmes quant à l'attitude à adopter face au nouveau régime. Gropius par exemple participera à des expositions avant de partir pour l'étranger, et ne prendra jamais position contre le nazisme. Mies van der Rohe fera le projet d'un édifice de propagande pour les nazis. Voir le catalogue de l'exposition, édité par S. Barron et S. Eckmann, *Exil. Flucht und Emigration europäischer Künstler - 1933-1945* -, Munich, New York, 1997.

<sup>88</sup> Ils choisiront pratiquement tous les États-Unis où ils traverseront une période difficile lors de la violente campagne "anti-rouges" orchestrée dans les années cinquante par le sénateur républicain Joseph McCarthy. Le climat qui régnait alors a été restitué par Stanley Kubrick dans son film de 1963 : *Docteur Folamour*. Notons par ailleurs que les intellectuels allemands "déviationnistes" réfugiés en URSS seront envoyés au Goulag. Cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, op. cit., p. 112.

<sup>89</sup> En 1934, il est également renvoyé de l'Association psychanalytique internationale ; cf. T. Feral, "Nazisme et Psychanalyse", in T. Feral, H. Brunswic, A. Henry, *Médecine et Nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 55-67.

<sup>90</sup> Voir W. Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, Paris, L'Harmattan, 2000, adaptation française et présentation de T. Feral.

<sup>91</sup> Cf. son autobiographie, *Schellingstrasse 48*, Francfort/Main, Fischer, 1984, ainsi que T. Richter, *Die Gruppe 47*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1977.

Kolbenhoff peut être aujourd'hui considéré comme l'émouvant symbole paroxysmique des artistes prolétariens de la République de Weimar qui, [53] après 1945, seront marginalisés tant en RFA qu'en RDA <sup>92</sup>.

## C. CACOPHONIE CONCEPTUELLE

[Retour à la table des matières](#)

Un trait saillant de la vie intellectuelle sous la République de Weimar est à coup sûr une extrême cacophonie sur le plan des concepts idéologiques. Contrairement à la vision manichéenne qui voudrait que chacun soit resté confiné dans sa chapelle <sup>93</sup>, des relations bizarres existent entre les tendances les plus diverses. Ernst Jünger fréquente Joseph Roth <sup>94</sup> et correspond avec Erich Mühsam <sup>95</sup>. Brecht est ami avec Arnolt Bronnen et sollicite l'avis de Hanns Johst pour ses pièces <sup>96</sup>. Ernst von Salomon, ultranationaliste issu des corps francs <sup>97</sup>, aide fréquemment son frère Bruno à rédiger ses articles pour la presse communiste. Il explique du reste dans *Le Questionnaire* : "Les division

<sup>92</sup> Voir à ce propos, "Tentative de bilan des problèmes posés de 1945 à 1990 par la réception de l'émigration littéraire allemande à l'époque du nazisme", in T. Feral, *Le Défi de la Mémoire*, Mazet St Voy, Tarmeye, 1991, pp. 113-135.

<sup>93</sup> Cette idée est fortement présente en France ; elle a notamment été accréditée par l'historien britannique W. Laqueur (in *Weimar. Une Histoire culturelle*, Paris, Laffont, 1978).

<sup>94</sup> Joseph Roth (1894-1939), d'origine juive, mort en émigration à Paris, auteur de *La Marche de Radetzky* (1932) et *La Crypte des Capucins* (1938), dénonciateur précoce du nazisme. Cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence* ... op. cit., p. 88.

<sup>95</sup> Cf. J.M. Palmier, *Ernst Jünger*, op. cit.

<sup>96</sup> Voir B. Brecht, *Briefs 1913-1956*, Berlin et Weimar, Aufbau-Verlag, 1983. Bronnen et Johst rejoignirent très tôt les rangs nazis ; cf. H. Sarkowicz et A. Mentzer, *Literatur in Nazi-Deutschland*, op. cit.

<sup>97</sup> Membre de l'organisation d'extrême droite "Consul", il participera le 24 juin 1922, à Berlin, à l'assassinat de Walther Rathenau, ministre des Affaires étrangères, et sera condamné à cinq années de réclusion criminelle. Cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, op. cit., p. 61.

bornées, l'idiotie des camps réservés de droite ou de gauche" s'effaçaient derrière la passion pour le débat d'idées ; "c'était une sorte d'ivresse ; [...] des hommes de toutes les appartenances [...] se rencontraient" <sup>98</sup>. Toutefois, précise-t-il, "il apparut qu'à chaque discussion, il y avait un hôte muet qui [...] ne se montrait même pas et qui, pourtant, [...] imposait les sujets [...]. Cet hôte muet s'appelait Adolf Hitler" <sup>99</sup>.

[54]

Ainsi, au tournant des années trente, les règles du jeu sont déjà passablement figées. Sauf exceptions <sup>100</sup>, l'ensemble du circuit idéologique oscille autour d'Adolf Hitler et de la NSDAP. Comme l'avait pressenti le sociologue de Fribourg Max Weber (1864-1920), "l'éthique de la conviction" se voit désormais ébranlée par celle "de la responsabilité" <sup>101</sup>. Que faire (*Was tun ?*) face au national-socialisme ? Faut-il se résoudre à des compromissions ? Faut-il défier l'impasse ? Le jeu en vaut-il la chandelle dès lors que l'intrus est décidé à imposer ses régies ? D'autant que rien ne s'oppose vraiment à composer avec lui si l'on y trouve des bénéfices ! À tout bien considérer, la *Volksgemeinschaft* (Communauté raciale populaire) prêchée par le Führer n'est-elle pas une version modernisée du traditionnel *Burgfrieden* (union sacrée), à savoir une "mobilisation totale" des énergies, unifiant nationalisme, socialisme et christianisme <sup>102</sup> face au

<sup>98</sup> E. von Salomon, *Le Questionnaire*, Paris, Gallimard, 1953, p. 182.

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> Ernst Toller qui dès 1923 s'est attaqué à Hitler dans sa satire, *Wotan déchaîné* ; Lion Feuchtwanger qui dans *Le Juif Süss* (1925) a dénoncé la montée de l'antisémitisme, et qui dans *Succès* (1930) a donné une version satirique du putsch de la brasserie ; Kurt Tucholsky (*Hitler et Goethe*) ; Carl von Ossietzky, rédacteur en chef de la *Weltbühne* ; et aussi bien sûr la plupart des communistes, encore que certains, influencés par Karl Radek au moment de l'affaire Schlageter (cf. O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste*, op. cit., p. 116 sq.), ou Heinz Neumann entre octobre 1930 et octobre 1932 (cf. J.P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, p. 423 sq.), aient adopté des positions plus que douteuses envers les nazis.

<sup>101</sup> Cf. M. Weber, *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, 1959.

<sup>102</sup> Parmi les précurseurs du triangle chrétien-social-conservateur, on peut citer le théologien protestant berlinois Adolf Stoecker (1835-1909), fondateur en 1878 du Parti ouvrier chrétien-social ; le philosophe catholique et professeur à l'université de Vienne Othmar Spann (1878-1950), auteur en 1921 de *L'État*

"désenchantement du monde" ? Une réserve peut-être : le rejet des "déviant" ; encore qu'il ne soit pas vraiment injustifié de se protéger de ces "judéo-bolcheviques" qui, en 1918, ont "poignardé la patrie dans le dos" pour la livrer aux égarés de l'Entente - notamment la France -, et qui instrumentalisent toujours des projets pour le triomphe de l'Antéchrist <sup>103</sup> !

Tel est à l'époque le labyrinthe de perplexité dans lequel s'agitent grand nombre d'intellectuels <sup>104</sup>. Mais à trop s'enivrer de formules incantatoires, on finit par [55] déchaîner le Golem <sup>105</sup>. Comme le

*véritable*, à l'origine une série de cours magistraux sur "la démolition et la reconstruction de la société" ; le maire de Vienne Karl Lueger (1844-1910), chef du Parti chrétien-social qui contrôlait la presse catholique autrichienne. Tous trois étaient antisémites et admirés de Hitler.

<sup>103</sup> L. Poliakov explique dans sa *Brève Histoire du Génocide nazi*, Paris, Hachette, 1979, p. 4 : "À partir de 1917, les deux révolutions russe et allemandes suscitèrent des haines d'une violence inouïe. En Russie, où plusieurs militants d'origine juive avaient joué un rôle de premier plan dans la révolution d'Octobre, celle-ci fut attribuée par les anti-bolchévistes à un "complot juif, et des massacres de Juifs s'ensuivirent au cours de la guerre civile de 1918-1920. En Allemagne également, [...] la défaite et la révolution furent mis sur le compte des Juifs ; plus exactement il y fut question d'une trahison [...] ayant fait capituler une glorieuse armée invaincue." On sait désormais que c'est un schéma classique en temps de crise. En 1930, H. Hesse écrira à ce propos dans *Narcisse et Goldmund* (Paris, LdP 1583, p. 268) : "Et le pire de tout, c'est que chacun cherchait un bouc émissaire pour son intolérable misère. Chacun prétendait connaître le coupable, cause de l'épidémie, ou ses auteurs criminels. [...] Les riches incriminaient les pauvres et réciproquement ; ou bien ce devait être les juifs (...). Dans une ville, Goldmund vit [...] la rue des juifs en flammes, maison par maison, le peuple se tenait autour, hurlant sa liesse [...] ; le monde semblait ébranlé et empoisonné."

<sup>104</sup> Ce sera également en France le grand problème des intellectuels face à la collaboration ; cf. L. Richard, *Le Nazisme et la Culture*, Paris, Maspero, 1978, p. 286 sq., ainsi que : E. Jäckel, *La France dans l'Europe d'Hitler*, Paris, Fayard, 1968 ; P. Ory, *Les Collaborateurs*, Paris, Seuil, 1976 ; G. Loiseaux, *Littérature de la Défaite et de la Collaboration*, Paris, Pub. Sorbonne, 1984 ; G. et J.R. Ragache, *Des Écrivains et Artistes sous l'Occupation*, Paris, Hachette, 1988.

<sup>105</sup> Voir le roman de 1915 de Gustav Meyrink (1868-1932), *Le Golem* (trad. fr. chez Stock, 1969) ; cf. également, dans le même esprit et de la même époque, le livre prémonitoire de Hanns Heinz Ewers (1871-1943), *L'Apprenti Sorcier*, Paris, Bourgois, 1991.

remarque - à partir de sa propre expérience - Ernst Jünger en 1939 dans *Sur les Falaises de Marbre* <sup>106</sup> : "Engagés dans de paisibles conversations", ils finirent par tomber dans "les filets du Grand Forestier." Cruelle illustration de la célèbre sentence weberienne : "L'identité n'est jamais du point de vue sociologique qu'un état de chose relatif et flottant" <sup>107</sup>.

Un point de vue typiquement français consiste à considérer que toute avant-garde intellectuelle est obligatoirement progressiste. Erreur ! Louis Dupeux et ses collaborateurs l'ont montré : rien ne s'oppose à ce qu'elle soit réactionnaire <sup>108</sup> ! On oublie par exemple qu'Eugen Kogon (1903-1987), aujourd'hui estimé pour son autopsie poignante du système concentrationnaire - dont il fut victime <sup>109</sup> - et en tant que porte-parole du socialisme chrétien, a manifesté jusqu'en 1932 une attitude conciliante vis-à-vis du national-socialisme <sup>110</sup> ; que l'historien Friedrich Meinecke (1862-1954), auteur en 1946 de *La Catastrophe allemande* et premier recteur de l'Université Libre de Berlin, professait en 1919, tout comme Thomas Mann dans ses *Considérations d'un Apolitique* <sup>111</sup>, que "l'esprit allemand a toujours été conservateur et le restera pour peu qu'il reste fidèle à lui-même, c'est-à-dire qu'il ne devienne pas démocratique, ce qui signifierait sa disparition" <sup>112</sup> ; que le brillant psychanalyste Georg Groddeck (1866-1934), auteur en 1921 du *Chercheur d'Âmes*, un roman fortement [56] apparenté à

<sup>106</sup> E. Jünger, *Sur les Falaises de Marbre*, Paris, Gallimard, 1942 (reprint 1995).

<sup>107</sup> M. Weber, *Essai sur la Théorie de la Science*, Paris, Plon, 1965, p. 360.

<sup>108</sup> L. Dupeux et al., *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992 ; cf. également, F. Stern, *Politique et Désespoir. Les Ressentiments contre la Modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, Colin, 1990, ainsi que J.P. Stern, *Hitler. Der Führer und das Volk*, Munich, DTV, 1981, pp. 101-107.

<sup>109</sup> *L'Enfer organisé*, Paris, Jeune Parque, 1947 ; réédition en livre de poche sous le titre *L'État SS*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>110</sup> Cf. J.Y.O. Paraiso, "Eugen Kogon", in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 111/ 1990, pp. 79-91.

<sup>111</sup> Sur l'attitude politique de T. Mann, cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence* .... op. cit., pp. 60-64.

<sup>112</sup> Cf. K. Sontheimer, *Thomas Mann und die Deutschen*, Francfort/Main, Fischer, 1961, p. 34. Voir également M. Mann, *Das Thomas Mann-Buch*, Francfort/Main, Fischer, 1965, p. 79 sq.

l'expressionnisme sur lequel il fit du reste des conférences <sup>113</sup>, fut - vraisemblablement sous l'influence du pasteur Stoecker <sup>114</sup> - parmi les premiers à réclamer que l'on classe d'urgence "au niveau le plus bas de la société humaine tous les éléments vraiment médiocres, mauvais dès leur naissance ou issus du mélange avec d'autres races", qu'on "les prive de leurs droits civiques", de même que tous ceux ayant commis le "crime" de "trahir leur sang par le mariage avec des gens de couleur" <sup>115</sup> ; que le pasteur Martin Niemöller (1892-1984), organisateur de l'Église confessante, interné à Dachau, et symbole après guerre de l'antifascisme, avait longtemps cru à un compromis possible avec Hitler <sup>116</sup>.

Le philosophe Karl Jaspers (1883-1969), apparaît comme un opposant de la première heure au troisième Reich <sup>117</sup>, en quelque sorte une contre-image du collaborateur Martin Heidegger <sup>118</sup> ; pourtant, dans *Situation spirituelle de notre Temps*, paru en 1931, il s'inscrit lui aussi dans une mouvance conservatrice : le péché originel de la société contemporaine, c'est la perte de la *Bindung*, du lien social d'intégration qui caractérisait l'antique communauté <sup>119</sup> ; le vrai malheur, c'est la

- <sup>113</sup> Cf. R. Dabrowski, *Vie et Oeuvre de Georg Groddeck. Panégyrique*, Paris, thèse de médecine, 1974 ; publ. Psyplix, département psychiatrique Theraplax, 1975. Dans *La Montagne magique* (1924), où Thomas Mann confronte le jeune Hans Castorp à de nombreux personnages symbolisant les grands courants de pensée de l'histoire allemande au début du XX<sup>e</sup> siècle, Groddeck apparaît sous les traits du Docteur Krokowski.
- <sup>114</sup> Voir note 102. Jusqu'à sa mort en 1934, Groddeck souhaitera rencontrer Hitler pour le gagner à la cause psychanalytique. Apparemment les nazis ne sont pas servis de lui.
- <sup>115</sup> G. Groddeck, *Die Natur heilt*, Francfort/Main, Fischer, 1984, p. 112 et p. 183.
- <sup>116</sup> Voir G. Sandoz, *Ces Allemands qui ont défié Hitler*, Paris, Pygmalion, 1980, p. 117 sq. ; l'Église confessante (Bekennende Kirche) était la fraction de l'Église protestante opposée au régime nazi.
- <sup>117</sup> Marié à une juive, il désigna dès 1933 à ses étudiants l'arrivée au pouvoir des nazis comme un "cauchemar" ; il fut mis à la retraite anticipée en 1937 et interdit de publication l'année suivante.
- <sup>118</sup> Voir à propos de M. Heidegger (1889-1976) le dossier qui lui a été consacré par J. Le Rider, E. Gruber et G.A. Goldschmidt dans *Allemagne d'Aujourd'hui*, 107/1989, pp. 97-125. Cf. également la synthèse de J. Levrat, in L. Dupeux, *La Révolution .... op. cit.*, pp. 295-302.
- <sup>119</sup> Jaspers s'appuie implicitement sur la distinction opérée par le sociologue Ferdinand Tönnies (1855-1936) entre "communauté" et "société".

démocratie, qui a fait éclater la notion d'État en tant qu'instance spirituelle transcendantale, et de ce fait a complètement désorienté l'individu. Psychiatre de formation, Jaspers interprète le succès de la psychanalyse comme symptomatique du désarroi de l'homme moderne [57] face à la crise. Contrairement à Oswald Spengler (1880-1936) qui y voit un *Déclin de l'Occident* <sup>120</sup>, la crise, chez Jaspers, n'est pas conjoncturelle. Elle est structurelle et transversale : il s'agit de la restructuration technique du monde dans sa globalité. Consubstantielle à la modernité, aucune eschatologie nationaliste, aucune religion séculière, aucune idéologie prométhéenne ne saurait la résoudre. Reste donc la "conversion existentielle", qui renvoie l'individu à sa liberté de conscience <sup>121</sup> : "recette" peu propice à le protéger - on en conviendra sans peine - de la propagande en faveur de la politique du Führer telle que la distillaient - entre autres et avec un rare brio - le très populaire Friedrich Sieburg (1893-1964) au nom d'une réconciliation franco-allemande définitive <sup>122</sup>, ou le socio-économiste de Heidelberg, Giselher Wirsing (1907-1975), futur directeur, à partir de 1940, du magazine international illustré *Signal* <sup>123</sup>, au nom d'une fédération européenne sous égide allemande <sup>124</sup>.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, un renouveau religieux comparable au mouvement initié en France par Paul Claudel et Georges Bernanos - dont se revendiquera la tendance maurrassienne de la "droite révolutionnaire" <sup>125</sup>-, se manifeste en Allemagne. On assiste à une passion nouvelle pour la mystique médiévale : Adolf

<sup>120</sup> Sur O. Spengler, voir les deux articles de G. Merlio, In L. Dupeux, *La Révolution .... op. cit.*, pp. 153-173.

<sup>121</sup> Cf. B. Pucinelli et J. Krulic, "La Situation spirituelle de notre Temps : pour une relecture de la sociologie de Karl Jaspers", in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 111/1990, pp. 125-137.

<sup>122</sup> Voir absolument les articles de H.M. Bock et M. Gangl, in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 105-1988, pp. 84-121.

<sup>123</sup> Cf. les entrées "Europa-Ideologie" et "Neuordnung Europas", in T. Feral, *Le National-Socialisme. Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 41 et 84.

<sup>124</sup> Sur G. Wirsing, voir J. Nurdin, in L. Dupeux, *La Révolution conservatrice .... op. cit.*, pp. 315-324.

<sup>125</sup> Cf. P. Milza, *Les Fascismes*, Paris, Imprimerie nationale, 1985, pp. 40-54 ; l'emprise de l'Action française sur les catholiques fut telle que Pie XI l'excommuniera en 1928.

Spamer et Josef Quint rééditent les textes de Maître Eckhart (1260-1327), Johannes Tauler (1300-1361), Heinrich Seuse (1295-1366) ; Otto Karrer et Rudolf [58] Fahrner font paraître dans des revues littéraires et philosophiques une série de commentaires incitant à un retour à la méditation sur la parole divine.

Professeur à l'université de Bonn <sup>126</sup>, Ernst Robert Curtius (1886-1956) s'investit dans la quête d'un "ordre canonique conservateur" qui, "médiévaliste et esprit de restauration", mènera à une "communauté spirituelle" qui soustraira l'Occident chrétien au nihilisme des temps modernes ; il admire Josef Nadler (1884-1963), catholique lui aussi, pour ses théories sur l'ethnicité de l'activité culturelle <sup>127</sup>.

Austère protestant imprégné de la Bible, le peintre Emil Nolde <sup>128</sup> s'enfonce "dans les profondeurs mystiques de l'existence humaine et divine" <sup>129</sup> et entre en lutte ouverte contre la dépravation infligée à la nation par le judaïsme esthétique des Liebermann et Cassirer <sup>130</sup>. Cependant, son "irrésistible désir de représenter la spiritualité, la religion et la ferveur" dans ce qu'elles ont de plus mystérieux, le conduit à un style "extatique et surnaturel" <sup>131</sup> qui - bien qu'adhérent de la première heure à la NSDAP, détail omis par Siegfried Lenz dans son

<sup>126</sup> Où il avait pour collègue le germaniste Karl Justus Obenhauer qui, par un courrier en date du 19 décembre 1936, démettra Thomas Mann de son doctorat honoris causa (cf. M. Mann, *Das Thomas Mann-Buch*, op. cit., pp. 116-122, ainsi que J. Wulf, *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, Sigbert Mohn, 1963, p. 24 sq.). Sur Curtius, voir sans faute l'article érudit de A. Gisselbrecht, *Allemagne d'Aujourd'hui*, 105/1988, pp. 122-143.

<sup>127</sup> Cf. L. Richard, *Le Nazisme et la Culture*, Paris, Maspero, 1978, p. 231 sq. Voir également les documents produits par J. Wulf, *Literatur .... op. cit.*, pp. 251, 320, 396.

<sup>128</sup> 1867-1956 ; de son vrai nom Emil Hansen, né à Nolde dans le Slesvig.

<sup>129</sup> E. Nolde, *Jahre der Kämpfe*, Flensburg, Musée Nolde, 1954, p. 104.

<sup>130</sup> Max Liebermann (1847-1935), peintre impressionniste ; Paul Cassirer (1871-1926), directeur d'une galerie pour la promotion de l'art moderne, éditeur d'ouvrages d'art. Sur leur rôle, on lira le travail très vivant que la sociologue D. Bensimon a consacré à son oncle, le critique artistique *Adolph Donath* (Paris, L'Harmattan, 2000).

<sup>131</sup> E. Nolde, *Jahre der Kämpfe*, op. cit., ibid.



bestseller de 1968, *La Leçon d'Allemand* - lui vaut d'être classé "dégénéré" en septembre 1934 <sup>132</sup>.

Cinquante ans après sa publication, l'ouvrage de Günther Weisenborn (1902-1969) sur l'opposition allemande au national-socialisme - le premier du genre, initié par Ricarda Huch (1864-1947) <sup>133</sup> - révèle au lecteur averti une faille : plus catalogue des victimes du [59] troisième Reich qu'étude de fond sur la résistance, il place au même niveau ceux qui dès 1933 s'engagèrent activement contre Hitler et ceux qui réagirent alors que la défaite était devenue inéluctable, ceux qui de tout temps avaient milité pour la démocratie et ceux qui, après avoir soutenu le projet hitlérien, s'en détournèrent pour des motifs divers. Depuis, de nombreuses études, thématiques ou locales <sup>134</sup>, ont précisé les choses. Or il est désormais un fait acquis : à l'exception de quelques pasteurs (Helmut Hesse, Friedrich Stellbrink, Dietrich Bonhoeffer, Paul Schneider, Paul Richter, Fritz Müller) et prêtres (Bernhard Lichtenberg, Eduard Müller, Johannes Prassek, Hermann Lange, Bruno Binnebesel, Josef Kirchhoff) n'ayant pas hésité à défier le consistoire, les Églises allemandes n'ont pas résisté officiellement au national-socialisme avant 1937. Pire, leur antidémocratie, leur perception du socialisme comme une victoire de l'Antéchrist, leur hantise du bolchevisme les conduiront à voir en

<sup>132</sup> 1052 œuvres confisquées, 27 présentées à l'*Exposition art dégénéré* de 1937 (sur cette exposition et le discours d'inauguration de Hitler, voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence* .... op. cit., pp. 21-44) qu'il visitera avec son ami, le banquier Friedrich Doehle mann qui avait financé la Maison de l'art allemand (Ibid., p. 40). Après protestation auprès du ministre responsable de la culture, J. Goebbels, et de celui de l'Éducation, Bernhard Rust, auxquels il fera valoir son attachement indéfectible au régime, Nolde obtient la restitution de ses œuvres. Il sera néanmoins frappé d'interdiction de peindre en 1943.

<sup>133</sup> G. Weisenborn, *Der lautlose Aufstand*, Reinbek/Hambourg, Rowohlt-Verlag 1953, et Francfort/Main, Roderberg-Verlag, 1974. Il convient de souligner que tous deux furent des résistants actifs au pouvoir nazi.

<sup>134</sup> Vu l'importance actuelle de la bibliographie sur le sujet, je me contenterai de signaler : C. Levisse-Touzet et S. Marens, *Des Allemands contre le Nazisme*, Albin Michel, 1997 ; H. Mehringer, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und seine Gegner*, Munich, DTV, 1997 ; G. Badia, *Ces Allemands qui ont affronté Hitler*, Paris, L'Atelier, 2000 ; concernant la recherche localisée, voir par exemple l'extraordinaire W. Kick, *Sag es unseren Kindern. Widerstand 1933-1945. Beispiel Regensburg*, Berlin/Vilseck, Verlag Tesdorpf, 1985.

Hitler "un progrès vers la lumière" <sup>135</sup>. Il n'en ira pas autrement des représentants littéraires des deux confessions.

Les protestants Hermann Stehr (1864-1940) et Ina Seidel (1885-1976) se mettront au service de la "révolution nationale" ; Jochen Klepper (1903-1942), apprécié des nazis - notamment pour son livre de 1937, *Le Père*, consacré au roi-sergent Frédéric-Guillaume 1<sup>er</sup> -, sera membre de la Chambre littéraire du Reich jusqu'à ce qu'il en soit finalement exclu et se suicide avec son [60] épouse juive, menacée par la déportation. Ernst Wiechert (1887-1950) jouira de l'estime publique en tant que représentant de la littérature du sang et du sol avant que ses prises de position critiques ne le mènent à Buchenwald <sup>136</sup> ; Rudolf Hagelstange (1912-1984) exercera toujours son métier de journaliste jusqu'à ce qu'il soit envoyé sur le front et fasse paraître illégalement en 1944 son *Credo vénitien* ; Rudolf Alexander Schröder (1878-1962), militant de l'Église confessante, continuera à publier et contribuera par là même à entretenir - comme l'ensemble de l'*émigration intérieure* - "l'illusion qu'une marge de liberté subsistait dans la vie culturelle allemande" <sup>137</sup>.

Chez les catholiques, Reinhold Schneider (1903- 1958) connaîtra quelques tergiversations avant la parution en 1938 de son *Las Casas face à Charles Quint* ; Luise Rinser, institutrice née en 1911, auteur en 1950 de l'émouvant roman autobiographique *Histoire d'Amour* qui fondera sa renommée littéraire, produira plusieurs *Odes au Führer* avant de protester contre l'euthanasie des malades mentaux et d'être incarcérée par la Gestapo ; Konrad Weiss (1880-1940) assurera consciencieusement la rubrique culturelle des *Dernières Nouvelles de Munich* jusqu'à sa rupture avec le circuit idéologique <sup>138</sup> ; Gertrud von Le Fort (1876-1971), exécrée pour la ferveur de sa foi en Jésus-

<sup>135</sup> La formule est du pasteur Niemoller ; on sait également combien Le Vicaire de Rolf Hochhuth (1963) a contribué à tirer les catholiques allemands de leur léthargie. Le gros livre de K.A. Recker, *Wem wollt ihr glauben ? Bischof Berning im Dritten Reich*, Paderborn, Schoningh, 1998, permet de se convaincre de l'attitude ambiguë de l'épiscopat durant le troisième Reich.

<sup>136</sup> Voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence* .... op. cit. , p. 89.

<sup>137</sup> Cf. J. Ridé, "Hitleriana", 6<sup>ème</sup> partie, *Études Germaniques*, 1971, p. 347.

<sup>138</sup> Voir J. Wulf, *Literatur* .... op. cit., p. 309.

Christ <sup>139</sup>, tentera - en vain - de se réhabiliter en 1938 par un ouvrage sur la destruction de Magdebourg durant la Guerre de trente [61] ans par l'armée de la Ligue catholique commandée par Jean de Tilly ; avant d'être interdite de publication comme demi-juive, Elisabeth Langgässer (1899-1950) publiera en 1936 un roman équivoque, *Marche à travers le Marais*, dans lequel catholicisme et paganisme fusionnent en une mystique archaïsante <sup>140</sup> ; admiré pour avoir eu le courage de s'attaquer de front à la dictature avec *Le Tyran et le Tribunal*, Werner Bergengruen (1892-1964), ancien des corps francs de la Baltique, restera affilié à la Chambre littéraire du Reich jusqu'en 1937 <sup>141</sup> ; connu comme premier rédacteur en chef de la *Neue Zeitung*, organe de presse "pour la population allemande" fondé à Munich en octobre 1945 par le gouvernement américain d'occupation <sup>142</sup>, Hans Habe (i.e. János Békesy, 1911-1977), Autrichien d'origine juive, collaborera à divers journaux proches de l'austro-fascisme <sup>143</sup> jusqu'à son émigration en 1938 pour la France <sup>144</sup> où il combattra l'invasion allemande dans le 21<sup>er</sup> Régiment des volontaires étrangers <sup>145</sup>.

<sup>139</sup> Célèbre pour *Le Suaire de Véronique* (1928), et surtout *La Dernière à l'Échafaud* (1931), dont Georges Bernanos tirera en 1949 ses *Dialogues des Carmélites*.

<sup>140</sup> Qui avec le recul semble assez conforme avec la position personnelle de Hitler vis-à-vis du catholicisme ; cf. F. Heer, *Der Glaube Adolf Hitlers*, Munich et Esslingen, Bechtle Verlag, 1968 ; si l'on en croit des déclarations faites en privé (ibid., p. 313), ce n'est qu'en 1937 que le Führer se considérera comme émancipé du catholicisme ; il s'acquittera néanmoins régulièrement de sa contribution au culte jusqu'à sa mort (ibid., p. 14).

<sup>141</sup> Voir J. Wulf, *Literatur ....* op. cit. , p. 456 sq.

<sup>142</sup> Cf. O. Herbet, *Die Neue Zeitung*, Lille, Presse universitaires du Septentrion, 1997.

<sup>143</sup> Régime autoritaire instauré en 1934 en Autriche par Engelbert Dollfuss (1892-1934) ; fondé sur l'alliance du parti chrétien-social et de la Heimwehr du Prince Ernst von Stahremberg ; soutenu par l'Italie fasciste ; se maintiendra tant bien que mal jusqu'à l'Anschluss avec Kurt von Schuschnigg (1897-1977).

<sup>144</sup> On trouvera une excellente approche des problématiques de l'exil et de "l'exil intérieur" dans P. Riegel et W. v. Rinsum, *Deutsche Literaturgeschichte*, vol. 10, Drittes Reich und Exil, Munich, DTV, 2000.

<sup>145</sup> Cf. son ouvrage autobiographique, *Ob tausend fallen*, Londres, Hamish Hamilton, 1943, avec - p. 313 sq. - une touchante prière à Dieu pour la défaite du Reich. Arrivé à New York le 3 décembre 1940, Hans Habe s'engagera dans

La sérénité impose de signaler aussi certains noms qui, bien qu'actuellement considérés sans tache, ont été pourtant emportés par la houle conservatrice dans le consensus national-socialiste.

Ödön von Horváth (1901-1938), par exemple, communément regardé comme antifasciste pour ses pièces *Sladek* (1927) et *La Nuit italienne* (1931), ainsi que pour ses romans *Jeunesse sans Dieu* (1937) et *Un Enfant [62] de notre Temps* (1938), cherchera en 1933-1934 à s'arranger avec le régime ; il sollicitera - sans succès - son admission à la Chambre culturelle du Reich et proposera même de publier sous le pseudonyme de Becker <sup>146</sup>.

Quelques membres du Groupe 47, a priori innocents de tout compromis, sont également concernés. Günter Eich (1907-1972), "l'auteur d'*Inventur*, le poème le plus célèbre de l'immédiat après-guerre, [...] a été pris dans l'engrenage en gagnant sa vie comme auteur de théâtre et écrivain de pièces radiophoniques, et [...] alla jusqu'à demander son admission à la NSDAP" <sup>147</sup> ; Wolfgang Koeppen (1906-1996) <sup>148</sup> publiera deux romans avant d'émigrer en Hollande <sup>149</sup>, d'où il rentrera en 1939 pour se mettre comme scénariste au service de la société cinématographique UFA, contrôlée par Goebbels <sup>150</sup> ; quant à Wolfgang Weyrauch (1907-1980), entré dans l'histoire comme celui

l'armée américaine. Ses opinions conservatrices seront utilisées par la République fédérale dans le contexte de la Guerre froide (cf. A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich, DTV, 1983, p. 50).

<sup>146</sup> Cf. T. Feral, "Lumières sur la Nuit italienne de Horváth", conférence présentée à l'occasion de la première de la pièce dans une traduction de Heinz Schwarzingler, Clermont-Fd, 6 avril 1993 ; Publication de l'Université d'Auvergne, février 1994.

<sup>147</sup> M.S. Rollin, "Gunter Eich. Un Mythe renversé", in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 130/1994, pp. 112-132.

<sup>148</sup> Cf. *ibid.*, p. 114 ; voir également *Allemagne d'Aujourd'hui*, 138/1996, pp. 138-141.

<sup>149</sup> À propos de la Hollande, rappelons que le prince Bernhard von Lippe-Biesterfeld fut membre de la SS avant son mariage en 1937 avec la future reine Juliana, et que son frère Aschwin était inscrit au parti nazi.

<sup>150</sup> Donc à l'époque où fut produit par Veit Harlan le redoutable film *Kotberg* (cf. Erwin Leiser, *Deutschland, erwache !*, Reinbek/Hambourg, Rowohlt, 1968, pp. 110-121). Sur Koeppen, voir notamment l'article de B. Pucinelli, "L'Interprétation du National-Socialisme dans la Trilogie romanesque de W. Koeppen", in *Allemagne d'Aujourd'hui*, 103/1988, pp. 109-122.

qui forgea le concept de *Kahlschlag* (c'est-à-dire une cure draconienne de désintoxication de la littérature des souillures que lui avait infligées le nazisme), il appelait encore en 1945 à "lutter jusqu'au bout pour la victoire finale" <sup>151</sup> !

Du côté des artistes et intellectuels juifs, la situation ne fut pas non plus aussi simple qu'on se le figure souvent. Comme l'attestent cette inépuisable mine de renseignements que constitue depuis 1956 le *Year Book of the Leo Baeck Institute of Jews from Germany*, et plus modestement l'essai de Steven Beller sur *Vienne et les [63] Juifs* <sup>152</sup>, ils occupèrent certes dans la vie culturelle de la sphère germanique une place prépondérante, mais de manière très différenciée sur le plan idéologique. Quoi de commun, en effet, entre les sympathies fascistes d'un Rudolf Borchardt, l'antigermanisme épidermique d'un Emil Ludwig <sup>153</sup>, la philosophie d'un Franz Rosenzweig plaidant avec hardiesse en faveur d'un dialogue judéo-chrétien <sup>154</sup>, le mythologisme d'un Karl Wolfskehl (1869-1948), membre du "Cercle cosmique" de l'irrationaliste Ludwig. Klages (1872-1956) et du "Cénacle George" <sup>155</sup>, le repli d'un Albert Ehrenstein (1886-1950) qui, après avoir assassiné Dieu en des vers mémorables <sup>156</sup>, sépare la création artistique de sa signification sociale et se retranche du monde pour s'adonner à la pure méditation ? La trajectoire d'Arnold Zweig (1887- 1968) est symptomatique du chaviravi qui régnait alors au sein de l'avant-garde

<sup>151</sup> Cf. H. Sarkowicz et A. Mentzer, *Literatur in Nazi-Deutschland*, op. cit.

<sup>152</sup> Le *Year Book*, un volume par année, est édité à Londres par East and West Library ; l'ouvrage de S. Beller (Cambridge, University Press, 1989) a été publié en traduction française chez Nathan en 1991.

<sup>153</sup> De son vrai nom Emil Cohn (1881-1946) ; installé en Suisse depuis 1906 et citoyen helvétique depuis 1932, il dut néanmoins émigrer aux USA en 1940 sous la pression des dispositions antijuives prises par le gouvernement de Berne (cf. T. Feral, *La Suisse au Temps du Nazisme*, Tarascon, Devès/Édisud diff., 1982 ; A. Schom, *The unwanted Guests*, Los Angeles, Simon Wiesenthal Cerner, 1998) ; sur l'antigermanisme d'Emil Ludwig, voir A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, op. cit., pp. 142-144.

<sup>154</sup> 1886-1929, auteur d'une traduction de la Bible avec Martin Buber ; voir à son propos : P. Masset, *"L'Étoile de la Rédemption" de Franz Rosenzweig*, Paris, L'Harmattan, 2000.

<sup>155</sup> En 1933, Wolfskehl émigrera en Italie puis en Nouvelle-Zélande ; voir à son sujet A. Kantorowicz, *Politik und Literatur* .... op. cit., pp. 125-128.

<sup>156</sup> Cf. O. Mann, *Deutsche Literaturgeschichte*, op. cit., p. 548.

juive : parti d'un idéalisme conservateur, il passe au socialisme pacifiste au lendemain de la guerre, puis à un sionisme fluctuant entre Herzl et Freud, pour se tourner définitivement vers le marxisme et devenir en 1949 président de l'Académie des arts de la jeune RDA. Les biographies de Jakob Wassermann (1873-1934), Karl Kraus (1874-1931), Arthur Schnitzler (1862-1931), Stefan Zweig (1881- 1942) - qui du reste se suicidera au Brésil <sup>157</sup> - témoignent du tourment de la Diaspora à trouver sa place dans un environnement où l'antisémitisme la contraint sous une forme ou une autre à se confronter à la [64] question juive : "Impossible pour un Juif [...] d'ignorer ce qu'il est, car les autres ne l'ignorent pas, ni les Chrétiens, ni encore moins les Juifs, insistera Schnitzler ; Impossible de ne pas s'en ressentir ; c'est comme si l'on demandait de rester impassible à quelqu'un auquel on aurait fait une anesthésie locale et qui devrait regarder [...] entailler sa peau jusqu'à ce que le sang jaillisse" <sup>158</sup>. Stigmatisé par sa "tradition cachée" (H. Arendt), le paria doit se raccrocher à des stratégies sécurisantes pour affronter la réalité : être un "Juif exceptionnel", comme le dira l'idéologue raciste viennois, Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954), à propos de Karl Kraus <sup>159</sup>. Alors que ses travaux avaient été incinérés en place publique lors de l'autodafé du 10 mai 1933, S. Freud s'accommodera des compromis les plus humiliants - notamment l'éviction de ses disciples juifs - pour maintenir en vie la Société allemande de psychanalyse <sup>160</sup>. Mais dans le contexte du radicalisme du projet racial hitlérien, ce fantasme sécuritaire (Sicherheitswahn), déjà dénoncé par Schnitzler <sup>161</sup>, relevait d'une pure dénégation fort judicieusement baptisée par Manès Sperber : "intoxication par l'espoir" ; et par Eugène Minkowski : "anesthésie affective". Bien que

<sup>157</sup> Voir J.P. Perrissin-Fabert, "Le Suicide de S. Zweig", *Nervure. Journal de Psychiatrie*, février 1993, pp. 21-25.

<sup>158</sup> A. Schnitzler, *Jugend ! in Wien*, in S. Beller, *Vienne et les Juifs*, op. cit., p. 208. ; voir également l'éclairante préface de B. Vergne-Cain et G. Rudent, in Arthur Schnitzler, *Romans et Nouvelles*, Paris, LGF, 1994, pp. 5- 41.

<sup>159</sup> S. Beller, *Vienne et les Juifs*, op. cit., p. 215.

<sup>160</sup> Cf. "Nazisme et Psychanalyse", in T. Feral, H. Brurtswic, A. Henry, *Médecine et Nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 55-67. Sur le judaïsme de Freud, voir E. Simon, "Sigmund Freud, the Jew", *Year Book 1 of the Léo Baeck Institute*, Londres, East and West Library, 1957, pp. 270-305.

<sup>161</sup> A. Schnitzler, *Der Weg ins Freie*, in S. Beller, *Vienne et les Juifs*, op. cit., p. 213.

parfaitement assimilés et portant le prestige musical de l'Allemagne sur toutes les scènes du monde, les compositeurs et chefs d'orchestre Arnold Schönberg (1874-1951), Anton Webern (1883-1945), Otto Klemperer (1885-1973), Bruno Walter (1876-1962), Ernst Krenek [65] (1900-1987), Fritz Busch (1890-1951), Paul Hindemith (1895-1963), Hanns Eisler (1898-1962) <sup>162</sup>, en firent les frais <sup>163</sup>. Pour les nazis, il en allait de l'essence même des Juifs et non de leur effectivité. Lorsque le 6 janvier 1939, la revue *Naturwissenschaften*, universellement respectée par le milieu scientifique, livrera les conclusions d'Otto Hahn sur les principes physiques permettant de construire la bombe atomique, Hitler déclarera : "Tout cela n'est qu'un bluff judaïque. Ces Juifs que j'ai chassés des universités allemandes et qui vivent désormais en Amérique sont à la recherche d'un nouvel emploi bien rémunéré comme physiciens ou chimistes ; l'escroquerie de la bombe atomique est pour eux une affaire en or, surtout pour ce sale youpin d'Albert Einstein."

En résumé, ce qui ressort de la déroutante cacophonie conceptuelle dans laquelle a baigné l'avant-garde après 1918, c'est - pour pasticher une formule de David Rousset <sup>164</sup> - que son hétérogénéité fut telle qu'elle a rendu impossible des réponses suffisamment homogènes à la question principale : la peste brune. Que la leçon soit entendue !

<sup>162</sup> Voir Hanns Eisler, *Musique et Société*, essais choisis et présentés par A. Betz, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1998 (contient un texte très parlant sur la politique musicale du troisième Reich).

<sup>163</sup> Cf. "A Musical Façade for the Third Reich", in S. Barron et al., *Degenerate Art*, New York, Abrams, 1991, pp. 171-183.

<sup>164</sup> Cf. J.P. Sartre, D. Rousset, G. Rosenthal, *Entretiens sur la Politique*, Paris, Gallimard, 1949, p. 13. De D. Rousset, lire bien sûr *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1965.

## D. UNE AFFAIRE DE FOUS ?

[Retour à la table des matières](#)

À partir du moment où il se détourne de la simple apparence pour sonder le monde, l'art moderne investit [66] des catégories qui l'apparente aux représentations des sociétés archaïques <sup>165</sup>, des enfants <sup>166</sup>, des malades mentaux <sup>167</sup>. Tandis que Picasso fonde le cubisme en s'inspirant de la géométrie des figurines nègres, Paul Klee aspire à accéder au "cœur de la création" <sup>168</sup> et exulte : "Je me sens être pareil à un nouveau né !" Quant au professeur Dracoulidès, il souligne : "Si dans l'art des psychopathes on découvre un raisonnement déraisonné, de la même façon un déraisonnement raisonné inspire le^ créations artistiques de l'avant-garde" <sup>169</sup>.

Ceci posé, l'art moderne n'a cependant rien à voir avec une régression. Révélateur socio-psychologique des rapports existentiels et des aliénations dans lesquels se débat tout être dès lors qu'il réagit à l'angoisse et à l'oppression que lui inflige son vécu quotidien, il est simplement normal qu'il se soustraie au code académique en vigueur : "L'art n'est pas l'application d'un canon de beauté, mais ce que l'instinct et le cerveau peuvent concevoir indépendamment du canon" <sup>170</sup> : l'œuvre, "hérétique aux yeux du dogme" (P. Klee), se fait cri, déchirement, dérèglement ; c'est à la fois : Guillaume Apollinaire clamant au tout début de *Zone* sa lassitude d'être bouclé dans une tradition sclérosée ; Arthur Rimbaud lançant qu'il "est faux de dire : je pense, on devrait dire : on me pense. Je est un autre" ; Henri Michaux considérant comme fondamentale pour les hommes la subversion

<sup>165</sup> Cf. par exemple "L'Art Makonde", in J. Lhermitte et P. Rouguemère, *L'Image du Corps de la Neurologie à la Phénoménologie*, Paris, Laboratoire Roche, 1972.

<sup>166</sup> Voir *Le Rôle du Dessin dans l'Appréciation clinique du Développement psychomoteur de l'Enfant*, Paris, Laboratoire de psychologie clinique, 1965.

<sup>167</sup> Cf. *Psychopathologie de l'Expression*, Collection iconographique internationale, 21 vol., Laboratoire Sandoz, 1974.

<sup>168</sup> Cit. in M. Marnat, *Klee*, Paris, Hazan, 1987, p. 12.

<sup>169</sup> N.N. Dracoulidès, "L'Avant-Garde est-elle psychopathe ?", *Arts*, mai 1982.

<sup>170</sup> P. Picasso, cit. in D. Porzio et M. Valsecchi, *Picasso*, Paris, Hachette, 1974, p. 82.



d'expulser "leur énorme, [67] indicible malaise", "inouïe revanche d'une liberté incomparable" <sup>171</sup>.

Toutefois, le fait que l'on ait taxé l'art d'avant-garde de "folie" et que ce prédicat lui colle obstinément à la peau, conduit à s'interroger sur les critères justifiant le parallèle avec les formes psychopathologiques d'expression.

Il n'est qu'à se rendre dans une rétrospective d'art moderne pour être d'emblée frappé par la stylisation et l'agglutination des motifs, la grande richesse symbolique, ainsi que l'usage préférentiel de couleurs crues qui, "de provocation en énigme, [imposent] une image où le spectateur se perd" <sup>172</sup>. La toile, "optique d'abord [dont] la matière est [...] ce que pensent [les] yeux" <sup>173</sup>, nécessite un effort de décodage.

Autre paramètre - qui suscite les réactions les plus vives chez l'observateur en raison de la distorsion entre ce qu'il découvre sur le tableau et sa vision normalisée des choses - : le "réalisme intellectuel", c'est-à-dire la projection de ce que l'exécutant peut savoir ou anticiper du phénomène sur la base de ses connaissances théoriques ; quiconque a vécu "déjà la minime aventure de regarder dans un microscope" se fait fatalement une idée de la réalité tout autre que celle que l'on en a à l'œil nu : [il] "nous met sous les yeux des images que nous déclarerions tous fantastiques et exagérées si nous les rencontrions par hasard" <sup>174</sup>. En effet, par le "réalisme intellectuel", on dépasse la dimension du simple [68] perçu pour transférer sur l'objet ce que l'on en sait ou ce que l'imaginaire entraîne à en penser : le mobilier surgit à travers les murs de la maison, les jambes apparaissent sous la jupe, un visage de profil montre les deux yeux ; c'est la "transparence". De même, une table vue d'en haut laisse voir ses pieds étalés, une avenue présente ses arbres couchés de part et d'autre de la chaussée ; c'est le "rabattement". En découlent la superposition des plans et l'absence de perspective.

<sup>171</sup> Cf. H. Michaux, *Chemins cherchés. Chemins perdus*. Transgressions, Paris, Gallimard, 1981, p. 9 et 66.

<sup>172</sup> J. Poulet, "Médecine et Peinture", *La Vie médicale*, numéro spécial, décembre 1972.

<sup>173</sup> P. Picasso, cit. in A. Fermigier et al., *Picasso*, Paris, Hachette, 1967, p. 100.

<sup>174</sup> Cf. P. Klee, *Théorie de l'Art moderne*, Genève, Gonthier, 1964, ainsi que *La Pensée créatrice*, Paris, Dessain-Tolra, 1973.

Or ces particularités, typiques par exemple de la peinture expressionniste d'un Ernst Ludwig Kirchner (*L'Écuyer de Cirque, Le Buveur*), ou encore d'un Karl Schmidt-Rottluff ou d'un Erich Heckel, caractérisent également les productions psychopathologiques. En quelque sorte, l'intensité du moment vécu lors de la figuration de chaque détail anéantit la primauté du tout qui règle la perception codifiée de l'image du corps et de l'organisation de l'espace péricorporel chez l'individu normalisé : l'acceptation des "bonnes proportions" n'est en fait que le résultat du domptage imposé par la scolarisation et les superstructures pour intégrer la personne au système dominant.

Or si l'on admet avec Paul Klee que "l'art relève du monde de la différence" et que les créateurs - ce que devrait être tout existant - doivent "tirer leur bien d'eux-mêmes" au lieu de le chercher dans des "accomplissements révolus", il devient évident que le détail n'a plus lieu de dépendre d'un rapport à l'ensemble, mais [69] de l'importance subjective de sa signification.

C'est pourquoi l'élément vécu comme capital est hypertrophié : la pipe du père dans le dessin puéril, la bouche béante chez le névrosé en frustration orale <sup>175</sup>, les jambes chez Toulouse-Lautrec, les mains chez Egon Schiele <sup>176</sup>.

Ce sont ces similitudes qui, en dépit de leur superficialité <sup>177</sup>, ont très vite conduit à considérer d'une manière générale l'art moderne comme étant l'expression d'un dérangement mental et l'artiste dégagé des valeurs traditionnelles comme un dangereux marginal, un asocial,

<sup>175</sup> Cf. H. Leuner, *Psychopathologie de l'Expression*, op. cit. , vol. 21, p. 4, planche 2 : "Il s'agit de la production d'un patient de 26 ans à structure obsessionnelle avec une névrose cardiaque sévère dans le contexte d'un syndrome hypocondriaque. (...) La bouche énorme, béante, [est l'] expression typique [...] d'une faim de loup d'un besoin oral non satisfait. Le patient déclare : c'est une tête de petit bébé [...] ; il a très peur et pousse des cris déchirants (...) : c'est le nourrisson en moi qui réclame du lait."

<sup>176</sup> Le premier était comme l'on sait atteint de nanisme ; le second avait un goût prononcé pour la masturbation et aurait symboliquement évoqué la cruauté de l'existence par "l'organe fautif" de son "péché" solitaire (cf. A. Comini, *Egon Schiele*, Paris, Seuil, 1976, p. 14).

<sup>177</sup> Voir R. Volmat, "Art et Psychiatrie", in *Psychiatrie der Gegenwart, Forschung und Praxis*, Vol. 3, Institut für soziale und angewandte Psychiatrie, Heidelberg, Springer Verlag, 1961, p. 547.

voire un nihiliste en puissance ; d'autant que dans ce débat les psychiatres et la presse ne furent pas en reste.

Paru en deux volumes en 1892-1893, l'essai *Dégénérescence* (*Entartung*) de Max Nordau (1849-1923), qui voit en l'art moderne un prodrome du pourrissement moral et psychique de la société occidentale, déclenche un vaste débat public <sup>178</sup>.

Lors de la Commune bavaroise, le docteur Eugen Kahn, un assistant d'Emil Kraepelin (1856-1926), s'acharne à prouver que les écrivains et artistes révolutionnaires sont de redoutables psychopathes <sup>179</sup>.

Mais c'est surtout à partir des années vingt, alors que Hans Prinzhorn (1886-1933) vient de constituer à la clinique psychiatrique universitaire de Heidelberg une collection de productions asilaires qui suscitera plusieurs expositions <sup>180</sup>, que l'émotion est portée à son [70] comble.

Le 30 juin 1921, un journaliste du *Berliner Tageblatt*, Fritz Stahl, prend prétexte du travail de Prinzhorn pour s'attaquer à l'art moderne comme l'entreprise "démence" d'artistes mettant "délibérément la raison hors circuit" <sup>181</sup>. Pratiquement simultanément, l'hebdomadaire berlinois *Die Woche* publie un article signé du professeur W. Weygand de la clinique psychiatrique de Hambourg, pour lequel les œuvres de Klee, Kandinsky et Otto Dix se résument à "une dégénérescence qui, dans notre époque malade et troublée, contribue notablement à faire tomber la dignité de l'humanité encore plus bas" <sup>182</sup>. Carl Gustav Jung (1875-1961) sera également du concert en affirmant "une identité de structure" de Picasso avec ses patients de l'hôpital Burghölzli à Zurich <sup>183</sup>. Certes,

<sup>178</sup> Cf. D. Bensimon, *Adolph Donath*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 222 sq. ; T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 74 sq.

<sup>179</sup> Cf. H. Viesel, *Literaten an der Wand*, op. cit. , p. 777 sq.

<sup>180</sup> Voir absolument à ce propos : Marielène Weber, "Prinzhorn. L'Homme, la Collection, le Livre", in H. Prinzhorn, *Expressions de la Folie*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 1-44.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>183</sup> R. Volmat, "Art et Psychiatrie", op. cit. , p. 548. Sur Jung et le national-socialisme, voir T. Feral, H. Brunswic, A. Henry, *Médecine et Nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 61-63 et 129-131.

H. Prinzhorn s'insurgera contre le scandale de ces campagnes "aussi plates que sensationnelles", mais qui néanmoins ouvriront la voie - entre autre par l'entremise de Cari Schneider <sup>184</sup> - à la politique systématique de diffamation et de destruction de l'art moderne qu'orchestreront les nazis.

Dans l'Allemagne du tournant du siècle, la maladie psychique est perçue, selon la formule de Michel Foucault, comme "l'envers de la société", et prend "sens dans une morale sociale" <sup>185</sup> ; elle devient le stigmate de toute rupture avec l'éthique conventionnelle.

En 1893, Guillaume II proclame qu'il brisera inexorablement tout art outrepassant les normes sanctifiées par [71] l'État <sup>186</sup> ; fixant les règles d'une esthétique de la subordination, son idéologue culturel, Anton von Werner, organise l'opposition aux "délires sécessionnistes" <sup>187</sup> ; plus mollement, à Munich, Franz von Lenbach se contente d'une façon générale de réactions de principe <sup>188</sup>.

Mais une nouvelle période s'amorce en 1911 : Carl Vinnen, un peintre de Cuxhaven, prend l'initiative d'une "protestation des artistes allemands" contre l'envahissement des galeries et des musées par les "influences étrangères" <sup>189</sup> qui, médiatisée par la presse pangermaniste,

<sup>184</sup> 1891-1946, directeur de la clinique psychiatrique de Heidelberg à partir de 1933, auteur d'une conférence intitulée "Art dégénéré et Art des Fous", prévue à l'origine pour l'inauguration de l'exposition "Art dégénéré" de Munich en 1937 ; ultérieurement, un des principaux acteurs du programme d'euthanasie des malades mentaux et initiateur d'un programme de recherche sur les enfants débiles (cf. C. Sachse et B. Massin, *Biowissenschaftliche Forschung an Kaiser-Wilhelm-Instituten und die Verbrechen des NS-Regimes*, Berlin, Forschungsprogramm "Geschichte der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft im NS" : Ergebnisse 3, 2000, p. 31 sq. ; voir également articles et bibliographies le concernant in Situation des malades mentaux entre 1939-1945, Colloque de Brumath, AFPP/APREPA, 1996).

<sup>185</sup> M. Foucault, *Histoire de la Folie*, Paris, Gallimard, 1972, p. 398 sq.

<sup>186</sup> Cf. E. Rathke, *Expressionismus*, Munich, Schuler, 1973, p. 9.

<sup>187</sup> Voir W.D. Dube, *Die Expressionisten*, Francfort/Main, Berlin, Vienne, 1973, p. 158 sq. ; par sécessions, il convient d'entendre tous les mouvements esthétiques qui se formèrent à partir de 1892 dans les grandes villes allemandes contre les Académies constituées (cf. W.D. Dube, *ibid.*, p. 7 sq.).

<sup>188</sup> Cf. à ce propos : T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, op. cit., p. 51 sq.

<sup>189</sup> W.D. Dube, *Die Expressionisten*, op. cit., p. 200.

tourne rapidement à l'agitation raciste. Qui peut avoir intérêt à entraîner la culture germanique dans la folie ? N'est-ce vraiment qu'un hasard si c'est le Juif Max Liebermann qui, le premier, a osé défier la sacro-sainte tradition en consacrant une toile à des plumeuses d'oies <sup>190</sup> ? Ou encore si la revue viennoise *Die Fackel*, une des principales tribunes du terrorisme expressionniste, est dirigée par le Juif Karl Kraus <sup>191</sup> ? Ou si *Der Sturm*, qui propage à Berlin les tendances modernistes, appartient au Juif Herwarth Walden (i.e. Georg Levin, 1878-1941), marié de 1901 à 1912 à la poétesse juive Else Lasker-Schüler (1869-1945), une fantasque dont la vie dissolue alimente les commérages de la bonne société ? Et quand en 1918, les intellectuels juifs Kurt Eisner, Erich Mühsam, Eugen Leviné, Gustav Landauer mettent le feu à la Bavière, le doute n'est plus possible. Oui, les Juifs sont à l'origine de la folie avant-gardiste : culturelle comme politique ! La dégénérescence est provoquée : [72] la folie ne réside pas en l'Allemand lui-même, mais dans un "nœud de vipères" pervers et morbide qui met tout en œuvre pour l'enjuiver (*Verjudung*) et - invention du Juif Marx - le bolcheviser (*Kulturbolschewismus*).

Dès lors, profitant de l'extrême confusion des années vingt, les nazis ont beau jeu de proposer une restructuration radicale de l'humanité par l'élimination de l'espace communautaire de la folie dans toutes ses puissances ; et en tête : "le Juif".

Que cette ignoble suggestion ait pu progressivement faire choc dans la population, montre à quel point celle-ci était au fond d'elle-même rongée par cette "maladie auto-immune" qu'est l'antisémitisme <sup>192</sup>. Ne pas valoriser dans leur diversité les sources de sa culture [et l'on sait

<sup>190</sup> Cf. H. Strauss, "On Jews and German Art. The Problem of Max Liebermann", in *Yearbook II of the Léo Baeck Instituts*, op. cit., pp. 255-269 ; voir également T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, op. cit., p.52 sq. et p. 67.

<sup>191</sup> Karl Kraus (1874-1936) était certes vilipendé pour son origine juive, mais lui-même n'était guère clair dans son attitude ; cf. E. Pawel, *Franz Kafka ou le Cauchemar de la Raison*, Paris, Seuil, 1988, pp. 236-241.

<sup>192</sup> Voir A. Amar, "L'Antisémitisme : une Maladie auto-immune" ; publié dans plusieurs revues, notamment *Medica Judaica* de janvier 2001, le script intégral de cet article m'a été aimablement communiqué par son auteur le 11 décembre 2000 ; cf. également le beau texte du docteur Anne Henry, in *Médecine et Nazisme*, op. cit., pp. 69-101.

combien la culture allemande est redevable à la culture juive <sup>193</sup>], mais sélectionner en répudiant ce qui est de nature à déranger dans son identité, voilà bien la négation absolue de l'idéal humaniste <sup>194</sup> !

Cependant le plus grave, comme l'a superbement illustré Georges-Arthur Goldschmidt, c'est que le refoulé légitime la haine ; ce que l'on méprise en soi est dérivé sur un bouc émissaire ; on renoue "par la bande" avec une pratique - justifiée depuis deux millénaires par les plus hautes autorités religieuses et civiles - dont on "change l'objet dans un premier temps, pour ramener l'objet premier dans un second temps. On localise [73] d'abord la folie pour ensuite pouvoir localiser les Juifs" <sup>195</sup>.

À cet égard, ce n'est sans doute pas pure coïncidence si, dès la proclamation de la République de Weimar, le ténor munichois de la résistance à la "démence judéo-bolcheviste" fut Alfred Rosenberg (1893- 1946) : un "Russe" au patronyme équivoque <sup>196</sup>. Admirateur de Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) pour sa dénonciation du "chaos ethnique" dans lequel s'est embourbée l'Allemagne <sup>197</sup>,

<sup>193</sup> Pour celui qui en douterait, voir S. Kaznelson, *Juden im deutschen Kulturbereich*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1959, ainsi que les quarante-cinq volumes du *Year Book of the Léo Baeck Institute*, op. cit. ; cf. également le tout récent A.B. Kilchner et al., *Lexikon der deutsch-jüdischen Literatur*, Stuttgart, Metzler, 2000.

<sup>194</sup> Cf. M.D. Legrand, *Lire l'Humanisme*, Paris, Dunod, 1993 ; voir aussi S. Zweig, *Erasmus*, Paris, Grasset, 1985, p. 14 sq. : "Erasmus a aimé la poésie et la philosophie, les livres et les œuvres d'art, les langues et les peuples, et, sans faire de différence entre les hommes, l'humanité tout entière. (...) Il n'a vraiment haï qu'une seule chose sur terre, parce qu'elle lui semblait la négation de la raison : le fanatisme."

<sup>195</sup> G.A. Goldschmidt, *Quand Freud voit la Mer*, Paris, Buchet-Chastel, 1988, pp. 190-216.

<sup>196</sup> Alfred Rosenberg (1893-1946) était né à Reval (Tallin), capitale de l'Estonie intégrée à l'Empire russe depuis 1721, et avait fait ses études à Riga et Moscou ; son nom - comme du reste tous les composés de Rosen - était effectivement courant chez les Juifs de l'Est. Mais il n'était pas pour autant russe, ni juif : ce qui prouve bien l'absurdité de tels préjugés !

<sup>197</sup> Cf. J. Nurdin, "Les Allemands et le Déclin de l'Europe moderne", in *Les Langues modernes*, Publication hors série consacrée à la civilisation des pays de langue allemande, 1981, No 1, p. 362. H.S. Chamberlain (1855- 1927), auteur de l'ouvrage raciste *Les Fondements du XIX<sup>e</sup> Siècle*, gendre de Richard Wagner et, selon Fritz Stern, "philosophe de cour sous Guillaume II" (in F. Stern, *Politique et Désespoir*, Paris, Colin, 1990, p. 113).

Rosenberg puise inlassablement dans le glossaire nietzschéen pour argumenter contre l'art cognitif du "sous-homme" : "Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espoirs supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le cachent ou non. Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés [...] ; la terre est fatiguée d'eux : qu'ils s'en aillent donc !" <sup>198</sup> Promu par Hitler responsable culturel du parti nazi dès 1920, il conçoit l'art et la littérature comme un vecteur de la cohésion autour du chef ; l'intellectuel doit en conséquence se faire l'agent publicitaire de l'idéal communautaire que celui-ci incarne, c'est-à-dire instrumentaliser les archétypes contenus dans l'âme raciale germanique dont le Führer représente la synthèse parfaite ; ceci, évidemment, impliquant le strict respect des formes "naturelles" et "saines", donc le rejet absolu de tout ce qui remet en cause l'harmonie de la nation. Pour Alfred Rosenberg, la [74] mission de la culture n'est pas d'instruire à la compréhension et à la maîtrise de l'existence, mais de rallier les masses à l'obscurantisme hitlérien. Comme l'exprimera le philosophe marxiste français Georges Politzer, fusillé par l'occupant en mai 1942 à 39 ans, "M. Rosenberg substitue [...] à la conscience tournée vers la lumière, la conscience tournée vers les ténèbres" <sup>199</sup>.

Ainsi, s'il est justifié de relever avec Ludwig Wittgenstein (1889-1951) que pour l'avant-garde de la sphère germanique "l'esthétique et l'éthique ont été une seule et même chose" <sup>200</sup> - quel qu'ait pu être, comme nous l'avons vu, le contenu de cette éthique -, les hitlériens vont faire eux du concept de culture une arme exclusivement politique, et condamner sans merci ceux qui ne se conformeront pas strictement à leur dessein dans la totalité de ses composantes.

"Le nazisme, confirme Hannah Arendt, commencer[a] par éliminer les sources de [sa] propre idéologie qui étaient tenues en quelque estime par les milieux officiels, universitaires ou autres ; [...] Une fois au pouvoir, [il] remplace [...] tous les vrais talents, quelles que soient leurs

<sup>198</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, L.d.P., 1963, p. 19.

<sup>199</sup> G. Politzer, "Révolution et Contre-Révolution au XX<sup>e</sup> Siècle", in *Politzer contre le Nazisme. Écrits clandestins*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1984, p. 99.

<sup>200</sup> A. Janik et S. Toulmin, *Wittgenstein's Vienna*, N.Y., Ithaca, 1973, pp. 190-199.

sympathies, par des illuminés [...] dont le manque [...] d'esprit créateur reste la meilleure garantie de leur loyauté" <sup>201</sup>.

Rudolf Pechel <sup>202</sup>, Wilhelm Stapel <sup>203</sup>, et bien d'autres, comme Gottfried Benn et Emil Nolde <sup>204</sup>, l'apprendront à leurs dépens ; sans oublier Martin Heidegger qui, à en croire Jacques Levrat, se serait "cru et [75] proclamé national-socialiste sur la base d'un contresens" <sup>205</sup>.

"Étrange est la vie humaine [...], s'exclamait Zarathoustra : un bouffon peut lui devenir fatal" <sup>206</sup>.

[76]

<sup>201</sup> H. Arendt, *Le Système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, pp. 58 et 66.

<sup>202</sup> Voir G. Imhoff, "Rudolf Pechel : Image et Contre-Image", in L. Dupeux, *La Révolution .... op. cit.*, pp. 237-251.

<sup>203</sup> Cf. L. Dupeux, "L'Antisémitisme culturel de Wilhelm Stapel", in *ibid.*, pp. 254-260.

<sup>204</sup> Voir L. Richard, *Le Nazisme et la Culture*, Paris, Maspero, 1978.

<sup>205</sup> J. Levrat, "Heidegger et le National-Socialisme", in L. Dupeux, *La Révolution .... op. cit.*, pp. 295-302.

<sup>206</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait .... op. cit.*, p. 26.



[77]

Le nazisme : une culture ?

## Section 3

# LA PENSÉE ANTIDÉMOCRATIQUE

## A. GENÈSE

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui s'est passé en Allemagne dans le domaine de la littérature et des arts relève en fait d'un climat global dont l'origine peut être localisée dans ce que le politologue Kurt Sontheimer a baptisé en titre d'un livre de référence : la pensée antidémocratique <sup>207</sup>.

"Il ne fait effectivement aucun doute, insistera-t-il trente ans plus tard <sup>208</sup>, que l'idée d'un parcours historique propre à l'Allemagne, d'une originalité de la politique et des institutions allemandes par rapport aux institutions et comportements politiques fondamentaux des nations occidentales, a été un élément essentiel de la conscience nationale allemande. [...] Le fait qu'en Allemagne, pour ce qui touchait aux institutions politiques ainsi qu'à la manière dont en général on concevait l'État, on se soit écarté des tendances libérales [...], fut considéré [...] comme un acquis à défendre."

En d'autres termes, cette "voie spécifique" (*Sonderweg*) [78] a justifié et imposé "l'élaboration d'une identité politique allemande

<sup>207</sup> K. Sontheimer, *Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik*, Munich, Nymphenburger Verlagsbuchhandlung, 1962.

<sup>208</sup> K. Sontheimer, in L. Dupeux et al., *La Révolution ....* op. cit., p. 422 sq.

prenant consciemment ses distances à l'égard des valeurs et principes déterminants pour l'identité nationale des peuples occidentaux."

En 1806, l'occupation napoléonienne aboutit à la disparition du Saint-Empire romain germanique et à la création d'une Confédération du Rhin sous protectorat français qui, en 1812, s'étend jusqu'à la mer du Nord et aux ports hanséatiques.

Au Royaume de Prusse, considérablement réduit après la défaite d'Iéna (14 octobre 1806) et la paix de Tilsit (9 juillet 1807), une résistance s'organise qui débouche en 1813 sur une "guerre de libération". Vaincue à Leipzig lors de la célèbre "bataille des nations" (19 octobre 1813), la France est envahie et Napoléon abdique (6 avril 1814).

En 1815, le Congrès de Vienne, sous égide de l'Autriche, fonde la Confédération germanique qui comprend trente-neuf États. La Prusse détient désormais la Ruhr et la région de Cologne-Bonn ; s'étendant presque d'un seul tenant de la frontière russe à la frontière française, elle dispose en théorie d'un pouvoir considérable. Mais le statut de la Confédération, présidée à la Diète de Francfort par Klemens von Metternich, la voue à l'impuissance. Pour les "hégéliens de droite", il y a là une contradiction à résoudre : il est anormal que la réalisation de *l'Idée voulue par l'Histoire* - à savoir que la Prusse régénère le Saint-Empire - soit paralysée par le [79] césarisme autrichien.

C'est qu'entre-temps, en Allemagne, en réaction à la domination française, la pensée cosmopolite des Lumières - défendue notamment par Immanuel Kant <sup>209</sup>-, a cédé la place à un idéalisme idéologique offensif <sup>210</sup>.

Annexant à des fins politiques les théories purement esthétiques de Johann Gottfried Herder (1744-1803), le romantisme a conditionné le nationalisme par un soubassement intentionnel ambigu, la *Volkheit*, entendons une consubstantialité spécifique aux peuples germaniques

<sup>209</sup> Immanuel Kant (1724-1804) avait salué de Königsberg la Révolution française comme l'entrée de l'humanité dans une ère nouvelle. Dans son *Anthropologie* de 1798, il s'était attaqué aux Allemands pour leur incapacité à accepter tout "esprit novateur" et à remettre en question l'ordre établi.

<sup>210</sup> Cf. J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 1945, pp. 19-32.

légitimant leur union par référence à leur démarcation par rapport aux autres peuples.

Dans ses fameux Discours à la Nation allemande de 1807-1808, Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) en a appelé aux temps immémoriaux où les vaillants guerriers teutons "payèrent de leur sang l'indépendance sur la domination romaine" ; nommé en 1810 recteur de la toute nouvelle université de Berlin fondée par Wilhelm von Humboldt, le philosophe n'a cessé de plaider, sous le terme de *Volkstum*, pour une fusion en une entité unique de tous les territoires où les habitants ont pour langue commune l'allemand, et ce, bien sûr, sous la direction de la Prusse.

Cette éthique ultratudesque, portée par des intellectuels comme Karl Theodor Körner (1791-1813), mort au combat dans les rangs du corps franc Lützow, Ernst Moritz Arndt (1769-1860), ou encore Max von Schenkendorf (1783-1817), a été efficacement propagée par [80] Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852), "le père la gymnastique", lors de son homogénéisation de la jeunesse prussienne dans des groupements sportifs paramilitaires, afin de contourner le Traité de Tilsit qui réduisait l'armée à 42 000 hommes <sup>211</sup>. Doublée d'une mystique de la terre et de l'âme allemandes sous la plume de Friedrich Rückert (1788-1866), Ludwig Uhland (1787-1862), Justinus Kerner (1786-1862), voire Joseph von Eichendorff (1788-1857) qui a lui aussi combattu dans le "Freikorps Lützow", l'idéologie teutomane domine tout le XIX<sup>e</sup> siècle avec les œuvres très populaires du dramaturge de la cour de Prusse, Max Grube (né en 1854) ; du peintre Adolf von Menzel (1815-1905), illustrateur de *L'Histoire du Grand Frédéric* de Franz Kugler et érigé par les nazis en "modèle de prise de conscience politique" <sup>212</sup> ; du poète et dramaturge Emmanuel Geibel (1815-1884), financé par la cour de Prusse puis de Bavière <sup>213</sup>, et auteur des fameux vers : "C'est par l'essence allemande que le monde un jour guérira de sa maladie" ; des

<sup>211</sup> Ce système, dit "des Krümper", permit la constitution rapide d'une vaste armée nationale de réserve par les généraux Scharnhorst et Gneisenau.

<sup>212</sup> Cf. J. Wulf, *Die Bildenden Künste im Dritten Reich*, Gütersloh, Mohn Verlag, 1963, p. 157.

<sup>213</sup> Dans sa *Deutsche Dichtung von Hebbel bis zur Gegenwart*, Leipzig, Haessel, 1922, vol. 1, l'historien ultranationaliste de la littérature Adolf Bartels lui rend hommage de la page 156 à 162 !

romanciers à grand tirage Gustav Freytag (1816-1895), Félix Dahn (1834-1912) <sup>214</sup>, ou encore Ferdinand Bonn (né en 1861) <sup>215</sup>.

Ainsi donc, signale le philosophe et historien napolitain Benedetto Croce, "tandis que le patriotisme élargissait le cœur de tous les autres peuples, il rétrécissait et appauvissait celui des Allemands" <sup>216</sup> : très vite, les défenseurs du génie national en arrivent à prêcher la xénophobie et l'antisémitisme, les Juifs devant leur [81] émancipation à Napoléon <sup>217</sup>.

À Heidelberg, Giessen, Iéna, Göttingen, les corporations étudiantes (*Burschenschaften*) mettent au point des listes noires de tous ceux qui descendent d'un Français, d'un Sémite ou d'un Slave <sup>218</sup>. Parfois même, comme à la Wartburg, le 18 octobre 1817, pour le troisième centenaire de la Réforme, elles organisent des autodafés des livres exécrés, au nombre desquels ceux d'August von Kotzebue (1761-1819), à la fois auteur renommé de best-sellers de divertissement et indicateur à la solde du Tsar puis de l'Autriche <sup>219</sup>.

En effet, au lendemain du Congrès de Vienne où les patriotes prussiens ont dû plier devant Metternich, un intégrisme dégoulinant de pathos romantisant s'est constitué dans les Universités à partir d'une masse de jeunes gens démobilisés qui ont repris leurs études avec une mentalité d'anciens combattants <sup>220</sup>.

<sup>214</sup> Voir à leur propos G.L. Mosse, "The Image of the Jew in German popular Culture : F. Dahn and G. Freytag", in *Year Book 2 of the Léo Baeck Institute*, op. cit., pp. 218-227 ; cf. également P. Angel, *L'Image du Juif dans le Roman allemand*, Paris, Didier, 1973.

<sup>215</sup> Auteur également d'un *Sherlock Holmes* et d'un *Chien des Baskerville* !

<sup>216</sup> B. Croce, *Histoire de l'Europe au XIX<sup>e</sup> Siècle*, Paris, Plon, 1959, p. 101.

<sup>217</sup> Voir E.L. Ludwig, *Geschichte der Juden in Deutschland*, Düsseldorf, Schwann, 1968, p. 78 sq.

<sup>218</sup> Cf. H. Pross, *Vor und nach Hitler*, Oiten et Fribourg, Walter, 1962, p. 54.

<sup>219</sup> Sur l'œuvre de Kotzebue, voir J.L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande*, Paris, Puf, 1997, p. 200.

<sup>220</sup> Il existait aussi une tendance démocrate regroupée autour de certains professeurs, notamment les frères Grimm qui seront révoqués en 1837 ; mais elle représentait une minorité. Sur le climat de l'époque, on trouvera de précieux renseignements chez G. Bianquis, *La Vie quotidienne en Allemagne à l'Époque romantique*, Paris, Hachette, 1958.

Lorsque, le 23 mars 1819, Kotzebue est assassiné par Karl Ludwig Sand, un étudiant en théologie, membre du groupe national-révolutionnaire de Karl Follen <sup>221</sup>, le chancelier autrichien en profite pour organiser par le décret de Karlsbad une offensive générale contre le mouvement autonomiste : F.L. Jahn est jeté en prison ; M. Arndt est révoqué de son poste d'enseignement à Bonn ; les leaders des corporations sont mis sous contrôle judiciaire ou arrêtés. Comble d'ironie, Joseph von Görres (1776-1848), professeur à Heidelberg et propagandiste acharné de la récupération de l'Alsace - [82] conservée de justesse par la France en 1815 - est contraint de s'y réfugier !

Comme on le trouve fort bien résumé chez B. Croce : "Les gouvernements de la restauration réprimèrent le mouvement, punirent ses manifestations, suspendirent ou interdirent ses journaux, poursuivirent et emprisonnèrent ses chefs sans épargner certains d'entre eux qui avaient été les orateurs et les héros de la guerre de libération [...] parce que la question effective qui se cachait sous ce bouillonnement, la question de l'unité allemande, menaçait tout le système péniblement élaboré au Congrès de Vienne et ne pouvait être résolue que par une guerre entre les États germaniques qu'aucun d'entre eux n'était alors disposé à risquer" <sup>222</sup>.

Toutefois, la mesure n'a pour conséquence que de renforcer les fondamentalistes dans leur haine de tout ce qui leur apparaît comme "étranger, cosmopolite, européen" : fascinés par les exploits du chef

<sup>221</sup> Voir C. Graf von Krockow, *Scheiterhaufen*, Berlin, Severin et Siedler, 1983, p. 31 sq.

<sup>222</sup> B. Croce, *Histoire de l'Europe au XIXe Siècle*, op. cit., p. 222.

chérusque Arminius <sup>223</sup> et par le Reich fédéricien <sup>224</sup>, ils réfutent tout apport humaniste dans la pensée allemande et rejettent les idées progressistes de la Révolution française pour s'enfermer dans l'irrationnel d'une vision ethnocentriste et sui generis de la culture germanique <sup>225</sup> ; obnubilés par "l'homme libre" luthérien qui refuse l'allégeance au pouvoir romain et latin des "Welches" sans pour autant se rallier aux hurlements de la plèbe <sup>226</sup>, ils rendent la vie impossible à tous ceux qui, soucieux de modernité et d'universalité, se sont orientés vers une [83] réflexion qui affranchirait le peuple des servitudes et des mythes du passé.

En 1825, le jeune poète libéral italien Alessandro Poerio franchit la frontière, rempli de sympathie pour "le peuple des penseurs et des poètes" ; il s'en retourne frappé d'indignation ! En 1831, l'année de la mort de Hegel, Heinrich Heine (1797-1856) et Ludwig Borne (i.e. Lob Baruch, 1786-1837), tous deux d'origine juive et promoteurs d'un idéal socialisant, rejoignent Paris, "Terre Sainte de la liberté" ; en marge de

<sup>223</sup> Appelé aussi Hermann (18 av. J.-C. - 19 apr. J.-C.), vainqueur des légions de Varus dans la forêt de Teutoburg près de Detmold (monument de 57 mètres de hauteur édifié en 1875 par Ernst von Bandel). Après son emprisonnement en 1807 au Fort de Joux - entre Pontarlier et la frontière Suisse - pour activisme antinapoléonien, Heinrich von Kleist (1777-1811) lui consacre son premier drame politique. *Die Hermannschlacht*. Notons que dans le roman *Groszmüthiger Feldherr Arminius* de l'auteur baroque Daniel Casper von Lohenstein (1535-1683), l'opresseur romain est dépravé, possédé par des pulsions incoercibles de viol des jeunes filles chérusques ; le Germain, par contre, est un modèle de vertu et de dignité collective. Cette tendance à mobiliser la perspective morale pour justifier des actes politiques sera une constante du nationalisme allemand et se retrouve dans *Mein Kampf*. Encore à la fin des années soixante, l'ancien écrivain nazi Kurt Ziesel se servira de l'argument de pornographie pour s'attaquer à Günter Grass qui soutenait la politique du socialiste Willy Brandt, candidat à la Chancellerie fédérale. Cf. *Der Prozess Grass gegen Ziesel*, Munich, Lehmann, 1969.

<sup>224</sup> Frédéric 1er, dit Barberousse (1152-1190), et son successeur, Frédéric II de Staufen (1194-1250), avaient régné sur un empire qui s'étendait de l'Oder à la Meuse, de la Baltique à la Méditerranée (jusqu'en Sicile I)

<sup>225</sup> Cf. C. Graf von Krockow, *Scheiterhaufen*, op. cit. , p. 35 sq.

<sup>226</sup> Voir à ce propos l'article de G. Casalis, "Luther", in *Grande Encyclopédie*, vol. 12, Paris, Larousse, 1974, pp. 7375-7380.

la "Jeune Allemagne" <sup>227</sup>, mais animé par une volonté politique similaire, Georg Büchner (1813-1837) se rend à Strasbourg.

Le couronnement de Frédéric-Guillaume IV, en 1840, marque le triomphe du fanatisme prussien. "Romantique à la façon de la plupart des romantiques allemands des années 1815-1840, montre J. Sigmann <sup>228</sup>, Frédéric-Guillaume IV admire le Moyen Âge et vénère ses institutions. L'influence du Bernois C.L. Haller (1768-1854), apôtre d'une monarchie patriarcale - un dieu, un roi, un père -, accentue ses dispositions conservatrices et sa répulsion pour la pensée rationaliste." Dès le début de son règne <sup>229</sup>, il charge le jurisconsulte Friedrich Karl von Savigny (1779-1861), fondateur de l'École historique, de constituer une science juridique plongeant ses racines dans la conscience commune du peuple (Volksgeist) et susceptible de valoir pour l'ensemble de la nation allemande <sup>230</sup>. En outre, afin de ne pas permettre [84] que la France, déjà maîtresse de l'Algérie, donne son appui à l'Égypte et puisse ensuite dominer la Tunisie et la Tripolitaine, il conclut une alliance militaire avec l'Angleterre, la Russie et l'Autriche pour la protection de l'Empire Ottoman. Adolphe Thiers, alors ministre des Affaires étrangères et président du Conseil, réagit en menaçant d'occuper la Rhénanie ; ce qui déchaîne les passions : dans la foulée de la brochure, *Le Rhin, Fleuve allemand et non Frontière de l'Allemagne*, publiée en 1813 par E. M. Arndt, Max Schneckenburger (1819-1843) exalte la résistance à l'ennemi français dans son poème "La Garde sur le Rhin" (*Die Wacht am Rhein*), tandis que N. Becker, apointé par Frédéric-Guillaume, entonne son "Hymne du Rhin" auquel répondent Musset et Lamartine. Le retrait de Thiers au profit de François Guizot, chef du parti de la paix, calme le jeu. Mais il est désormais clair que, loin de concevoir la nation allemande comme le fruit d'un contrat dans la tradition de 1789, la mystique germanolâtre y voit - en conformité avec l'enseignement dispensé à Dresde par Adam Muller entre 1806 et

<sup>227</sup> Sur la "Jeune Allemagne", voir le commentaire de J. L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande*, op. cit., p. 188 sq.

<sup>228</sup> J. Sigmann, *1848 - Les Révolutions romantiques et démocratiques d'Europe*, Paris, Calmann-Lévy, 1970, p. 135.

<sup>229</sup> de 1840 à 1858, date à laquelle il abandonna la régence à son frère Guillaume Ier en raison de troubles mentaux.

<sup>230</sup> Cf. M. Pédamon, *Le Droit allemand*, Paris, PUF, 1985, p. 20 sq.

1808 <sup>231</sup> - une union linguistique justifiant des appétits impérialistes au nom de la "légende sacrée" de l'antique cohésion contre les Romains et du Saint-Empire <sup>232</sup> ! Bien malgré lui, August Hoffmann von Fallersleben (1798-1874), germaniste à Breslau et auteur de chansons populaires, voit son *Deutschlandlied* (1841) se métamorphoser en chant de haine <sup>233</sup>. Une virulente campagne est lancée contre [85] ceux qui défendent la démocratie, la tolérance, la fraternité et la paix : Georg Herwegh (1817-1875) est chassé de Prusse ; début 1843, les *Deutsche Jahrbücher* d'Arnold Ruge (1803-1880), organe des "hégéliens de gauche", ainsi que la *Rheinische Zeitung*, journal de Cologne auquel collabore Karl Marx (1818-1883), sont interdits <sup>234</sup>.

Lors de la révolution de mars 1848 qui signe la fin de Metternich, le Roi, réfugié momentanément à Potsdam, a recours aux conseils de Léopold von Gerlach (1790- 1861), éditeur avec son frère Ludwig de la Gazette de la Croix qui défend les intérêts des grands propriétaires.

<sup>231</sup> Voir R.H. Tenbrock, *Geschichte Deutschlands*, Munich, Hueber, et Paderborn, Schöningh, 1977, p. 177. À noter qu'après avoir été un chantre du sentiment national prussien, A. Müller (1779-1829) passera à la fin de sa vie au service de l'Autriche ; cf. J.F. Angelloz, *Le Romantisme allemand*, Paris, PUF, 1973, p. 83 sq.

<sup>232</sup> Lire à ce sujet l'indispensable article du regretté Jacques Ridé, "La Fortune singulière du Mythe germanique en Allemagne", in *Études Germaniques*, 4/1966, pp. 489-505 ; on y trouvera notamment l'étude du rôle fondamental joué par la Germanie de Tacite dans les affabulations nationalistes. Pour le texte de la Germanie lui-même, voir l'édition bilingue établie et commentée par J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, Coll. des Universités de France sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, 1962.

<sup>233</sup> Écrit en 1841 sur une mélodie de Haydn, ce texte - hymne officiel depuis 1922 - appelle les populations allemandes à s'unir "de la Meuse au Niémen, de l'Adige au Belt" (c.à.d. de la frontière des Pays-Bas à la Prusse orientale, du Tyrol à la Baltique), afin de fonder dans la justice et la liberté un État qui connaîtrait un bonheur supérieur à tout ce qui a existé jusque-là sur terre. Mais la formule elliptique et poétique de la première strophe : "l'Allemagne au-dessus de tout dans le monde", fut immédiatement pervertie par les nationalistes pour exalter un Reich expansionniste qui finirait un jour par dominer l'univers. Hoffmann, qui était un fervent démocrate, fut désespéré par cette interprétation. Aujourd'hui est seule autorisée la troisième strophe : "Unité, droit et liberté pour la patrie allemande".

<sup>234</sup> Cf. J. Grandjón et al., *Émigrés français en Allemagne - Émigrés allemands en France : 1685-1945*, Paris, Institut Goethe et ministère des Relations extérieures, 1983, pp. 94-102.



On décide d'accorder une pseudo Constitution, afin de désamorcer - pour le bien d'un "peuple maintenant libre et régénéré" <sup>235</sup> - l'influence nocive de ceux qui sèment l'effervescence parmi les classes laborieuses : Bruno Bauer (1809-1882) perd sa chaire à l'université de Bonn ; les communistes Moses Hess, Carl Grün, Heinrich Bürgers s'enfuient pour Paris, ainsi que Karl Marx qui est bientôt expulsé sur requête de l'ambassadeur prussien <sup>236</sup>.

Sorties victorieuses de la révolution grâce à l'appui de l'Église luthérienne, des agrariens, et de la société bourgeoise épouvantée par l'agitation populaire, les forces antilibérales prussiennes parviennent également à manœuvrer - par le biais d'un chantage patriotique censé mettre un terme à la tutelle autrichienne - les députés de l'Assemblée constituante de Francfort, réunie [86] à l'Église Saint-Paul depuis le 18 mai 1848 : à quatre voix de majorité, et au grand dam du successeur de Metternich, le chancelier Félix zu Schwarzenberg, la Confédération germanique est remplacée le 28 mars 1849 par un "Reich allemand" <sup>237</sup> dont on offre la couronne à Frédéric-Guillaume. Celui-ci refuse "par haine des principes démocratiques - il ne voulait que d'une couronne offerte par les princes -, mais surtout de peur de heurter l'Autriche qui s'était faite menaçante" <sup>238</sup>.

Des émeutes éclatent alors dans divers États pour que la nouvelle Constitution - dite "de l'Église Saint-Paul" - entre néanmoins en vigueur <sup>239</sup> ; mais l'Assemblée ne suit pas et la flambée insurrectionnelle est vite matée. Lorsque deux mois plus tard, Heinrich von Gagern (1799-1880) signe l'acte de dissolution de l'Assemblée - et que Friedrich Justus Stahl (1802-1861), recteur de l'université de Berlin et philosophe de la réaction, accuse la pensée allemande de s'être rendue

<sup>235</sup> Frédéric-Guillaume IV, discours du 21 mars 1848 ; cit. in L. Bergeron, *Les Révolutions européennes*, Coll. "Le Monde et son Histoire", vol. VIII, Paris, Bordas et Laffont, 1968, p. 203.

<sup>236</sup> Cf. J. Grandjonc, *Marx et les Communistes allemands à Paris*, Paris, Maspero, 1974.

<sup>237</sup> Cf. "Reichsverfassung vom 28. März 1849 (Paulskirchenverfassung)", sect. 1, art. 1er, § 1, in *Deutsche Verfassungen*, Munich, Goldmann, 1965, p. 11.

<sup>238</sup> J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 1945, p. 45.

<sup>239</sup> La section VI (quatorze articles) consacrée aux droits fondamentaux des citoyens était réellement progressiste. Cf. *Deutsche Verfassungen*, op. cit., pp. 29-36.

coupable d'entrer en lutte contre le pouvoir voulu par Dieu -, le libéralisme est définitivement désavoué.

"Au profond de leur être, liés à la vieille Allemagne des principautés et remplis d'un souverain respect pour le Roi de Prusse, ces gens n'étaient pas de l'étoffe dont on fait les révolutionnaires, commentera B. Croce. Ils ne surent même pas résister et persister dans les décisions que leur raisonnement leur avait fait adopter [...]. Tous ou presque tous changèrent de résolution et allèrent jusqu'à modifier leurs critères en matière de [87] politique et d'histoire" <sup>240</sup>. Johann Gustav Droysen (1808-1884) passe à l'apologie de la puissance et à l'idolâtrie de l'histoire de la Prusse ; Friedrich Christoph Dahlmann (1785-1860) prend la tête de la croisade pour l'annexion du Slesvig-Holstein. Il n'en faut pas plus à Paul Leuilliot pour affirmer assez brutalement : "Ces libéraux de 1848 apparaissent même comme les précurseurs du pangermanisme, sinon de l'hitlérisme : toute province où l'on parle allemand doit être rattachée à la grande patrie ; et de revendiquer les duchés danois, la Pologne, voire l'Alsace, mais surtout l'Autriche." C'est du reste à ce moment, ajoute-t-il, qu'est né le concept d'Anschluss <sup>241</sup>.

Ayant failli "dans son effort idéaliste pour fonder l'Allemagne moderne sur la souveraineté de la loi" <sup>242</sup>, la bourgeoisie s'en remet désormais aux techniciens de la politique. Devenue pragmatiste, elle ne s'intéresse plus qu'au profit, quels qu'en soient les enjeux. Or, insiste H. A. Tenbrock, il se trouve que dans cette période "où l'industrialisation naissante développe une puissance qui va transformer les paysages et les hommes, Otto von Bismarck se prépare à sa carrière de ministre prussien et de fondateur de l'Empire" <sup>243</sup>.

Le prince von Bismarck-Schönhausen (1815-1898) est un hobereau absolutiste à outrance. Il a rejeté en bloc l'œuvre poursuivie à l'Église Saint-Paul. Représentant de la Prusse à la Diète reconstituée de Francfort de 1851 à 1858, il s'oppose systématiquement au

<sup>240</sup> B. Croce, *Histoire de l'Europe ...*, op. cit., p. 191.

<sup>241</sup> P. Leuilliot, "L'Europe libérale et industrielle", in *Histoire universelle*, vol. 3, Paris, Pléiade/Gallimard, 1958, p. 530.

<sup>242</sup> J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, op. cit., p. 48.

<sup>243</sup> H. A. Tenbrock, *Geschichte Deutschlands*, op. cit., p. 197.

plénipotentiaire [88] de Vienne, Prokesch, qui l'accuse d'être un Libenyi <sup>244</sup>.

Originaire de l'aristocratie protestante des provinces orientales, Bismarck se revendique de Luther : lutte contre la domination étrangère catholique, obéissance indiscutée à l'endroit de l'autorité instituée par Dieu, le souverain étant à la fois *Summus episcopus* et *politicus*. En 1862, alors qu'il est ambassadeur à Paris, Guillaume 1<sup>er</sup> le nomme chancelier.

En 1864, Bismarck contraint le Danemark à lui céder le Slesvig par une brève campagne militaire de concert avec l'Autriche qui obtient le Holstein ; puis, prétextant une mauvaise administration autrichienne, il réclame le Holstein. La guerre est inévitable : après trois semaines, l'Autriche est vaincue le 3 juillet 1866 à Königsgratz (Sadowa). Bismarck a maintenant les mains libres pour constituer la confédération de tous les États allemands au nord du Main.

Reste à rallier le Sud. Une guerre contre la France, "ennemi héréditaire" qui détient "injustement" l'Alsace et la Lorraine, sera le meilleur moyen pour cimenter l'unité. Quatre mois et demi après la défaite française de Sedan (2 septembre 1870), Guillaume 1<sup>er</sup>, soixante-quatorze ans, est proclamé "Empereur allemand" <sup>245</sup> dans la galerie des Glaces du château de Versailles (18 janvier 1871).

Friedrich Nietzsche, dans ses *Considérations intempestives*, est alors un des seuls à s'inscrire à contre-courant [89] de la mégalomanie chauviniste qui s'empare de l'opinion générale ; pour lui, loin de représenter une victoire, la création du deuxième Reich signifie une débâcle de l'esprit.

De fait, absolument dépourvu de goût pour les arts et la culture, Bismarck ne connaît qu'un principe : "Ne pas raisonner, faire son devoir." L'individu n'a pas à penser mais à obéir. L'État seul a compétence à faire l'éducation du peuple, et tout ce qui est susceptible

<sup>244</sup> Cf. *Bismarcks Briefe*, Berlin, Deutsche Bibliothek, 1918, p. 95. Libenyi avait tenté le 18 février 1853 d'assassiner l'empereur François-Joseph.

<sup>245</sup> La méfiance des États du Sud envers la Prusse n'avait pas permis de le faire "Empereur d'Allemagne" ; Guillaume 1<sup>er</sup> n'était donc en fait que le président héréditaire d'une fédération assez lâche de vingt-six États. Voir à ce propos A. Guérin, *La folle Guerre de 1870*, Paris, Hachette, 1970, p. 278 sq.

de s'opposer à ce programme doit être laminé par "le fer et le sang". Après avoir réussi - au terme de ce que le pathologiste Rudolf Virchow (1821-1902) nommera le *Kulturkampf* (1871-1878) - à faire converger les positions du catholicisme avec ses propres projets politiques <sup>246</sup>, il s'attaque au socialisme.

En 1878, à la suite de deux attentats contre l'Empereur qu'il porte au compte de la social-démocratie, il met en place un appareil de lois d'exceptions : les manifestations sont interdites ; la presse ouvrière est à l'index ; August Bebel (1840-1913) et Wilhelm Liebknecht (1826-1900) sont incarcérés ; la direction du parti doit s'exiler en Suisse.

De plus, pour briser toute influence révolutionnaire et se concilier les classes laborieuses, Bismarck dote le pays d'une législation sociale exceptionnelle pour l'époque, modifiant par-là même la nature de la gauche allemande. Comme l'a expliqué J. Droz <sup>247</sup> : "La social-démocratie [...] devient une organisation de plus dans le [90] Reich, avec sa représentation parlementaire, ses rouages politiques, ses syndicats, ses coopératives. Elle s'intègre dans le cadre de la nation dont elle devient de plus en plus solidaire. Bref, elle se dépouille de son caractère révolutionnaire."

Hegel avait affirmé que, une fois le système prussien restauré et ordonné, l'individu n'aurait qu'à demeurer à l'écart de la politique pour s'en remettre aux décisions du prince et de ses fonctionnaires <sup>248</sup>. C'est ce à quoi a abouti Bismarck.

"Fidèle à la limite et au respect qu'elle avait acceptés" <sup>249</sup>, l'Université s'attache dès lors à didactiser le nouvel ordre impérial en le parant d'une profondeur philosophique. L'intellectuel n'a pas à se mêler de l'action politique qui est du ressort exclusif de l'État ; son domaine est celui de l'esprit basé sur la réalité allemande. Dans ses *Études sur l'Allemagne*, André Fauconnet commentera : "Kant appelle l'obligation le fait de la raison pure. Elle n'admet aucune restriction, conditionne les

<sup>246</sup> On trouvera un bon résumé de ce conflit entre Bismarck et l'Église catholique chez A. Jourcin, *Prologue à notre Siècle. 1871-1918*, Paris, Larousse, 1968, coll. "Histoire universelle", p. 59 sq. ; cf. également J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, op. cit., p. 70 sq.

<sup>247</sup> J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, op. cit., p. 74.

<sup>248</sup> Cf. B. Croce, *Histoire de l'Europe ...*, op. cit., p. 100.

<sup>249</sup> B. Croce, *ibid.*

règles morales, postule la liberté, sans pouvoir en aucun cas être subordonnée à ces principes. Au je dois, les Prussiens ont substitué le je sers. [...] Ils ont militarisé, si je puis dire, l'impératif catégorique. Imbu de piétisme, mais ami de la Révolution française, le penseur de Königsberg demeurait largement humain. Ses compatriotes ont abusé de son œuvre pour l'adapter à leurs fins. À l'obligation ils ont substitué la discipline militaire, dont ils ont fait un absolu. Sublime et [91] intangible, la loi sainte de la guerre ne reconnaît rien au-dessus d'elle. Agis, disait Kant, de façon à pouvoir toujours ériger en règle universelle la maxime de ton action. Or [...] la désobéissance ne peut être généralisée sans ruiner la discipline militaire. Donc les ordres doivent être suivis à la lettre, donc tout esprit d'indépendance doit être banni. Le grand état-major pense pour tous : aux autres de réaliser ses plans. On doit exécuter la consigne avec intelligence, mais on ne raisonne pas avec elle" <sup>250</sup>.

Depuis la défaite de Napoléon, de Friedrich List (1789-1846) à Constantin Frantz (1817-1891), en passant par J.G. Fichte (1762-1814) et Léopold von Ranke (1795-1886), la règle est de ressasser aux Allemands qu'ils sont destinés à régénérer le monde.

Dans les classes, du primaire au lycée, les enseignants magnifient l'héroïsme guerrier ; chaque victoire est présentée comme un triomphe de la lumière sur les ténèbres : la défaite de l'Autriche a permis de souder l'unité perdue ; celle de la France, de retrouver l'Alsace-Lorraine et de disposer ainsi de considérables ressources minières indispensables à la prospérité du nouveau Reich ! Les élèves dévorent les romans de pacotille de Karl Tanera (1849-1904) consacrés au conflit de 1870 et les épopées bellicistes médiévalistes de Max Jähns (1837-1900) ; on commente les drames historiques de Karl Kösting (1842-1907), apprend par coeur les poèmes nationalistes de Max Liebermann von Sonnenberg [92] (1848-1911) et d'Adolf Westarp (1851-1915) ; on psalmodie au garde-à-vous les odes patriotiques de Gustav Weck (né en 1842) et bismarckiennes d'Eugen Schwetschke (né en 1844).

À l'université de Berlin, où il enseignera pendant vingt ans, l'historien Heinrich von Treitschke (1834-1896) fascine l'auditoire avec sa théorie de l'essence de l'État immanente à l'autoaffirmation de sa puissance contre l'ennemi extérieur et intérieur : "Il fut avec Bismarck

<sup>250</sup> A. Fauconnet, *Études sur l'Allemagne* (1ère série), Paris, Alcan, 1934.

la personnalité allemande la plus marquante de [ces] années, écrira Adolf Bartels ; [...] d'autant qu'il a eu le courage de formuler sans ambages la vérité sur cette race étrangère qui fait peser sur nous la menace de la décadence [...] : *les Juifs sont notre malheur*" <sup>251</sup>.

Avec l'arrivée au pouvoir de Guillaume II (1859-1941), les choses vont encore empirer.

Personnalité sans discernement dont le souci majeur est d'apparaître comme le bras de Dieu, selon Emil Ludwig <sup>252</sup>, le jeune souverain rêve d'expansion mondiale. Lorsqu'il se débarrasse de Bismarck, le 20 mars 1890, il est certes à la tête de la deuxième puissance internationale sur le plan industriel et militaire, mais se heurte à une question vitale : trouver des matières premières et des débouchés commerciaux pour assurer la subsistance d'un pays en croissance démographique galopante. Or, à la différence des autres pays industrialisés, l'Allemagne ne possède quasiment pas de colonies <sup>253</sup>.

Il y a donc urgence à revoir la répartition du monde. [93] La mobilisation des pangermanistes - les universitaires Ernst Hasse, Friedrich Ratzel, Karl Lamprecht, les publicistes Friedrich Lange (*Germanité pure*) et R. Tannenberg (*La Grande Allemagne*), ou encore le général Friedrich von Bernhardi (*Notre Avenir*), qui par le biais de leurs relations avec la grande industrie disposent de considérables moyens tant financiers que médiatiques - va avoir un retentissement énorme au sein de la population.

En effet, c'est dans les années quatre-vingt-dix que, grâce à de nouvelles techniques d'impression et de diffusion, le circuit littéraire devient un marché de masse. Or, cette démocratisation de l'accès au livre - en soi un phénomène positif -, va en réalité fixer la pensée antidémocratique dans le milieu petit-bourgeois, ainsi que chez les ouvriers et paysans. D'une part du fait que le marché éditorial est orienté

<sup>251</sup> A. Bartels, *Die deutsche Dichtung von Hebbel bis zur Gegenwart*, op. cit., p. 304.

<sup>252</sup> E. Ludwig, *Wilhelm II.*, Berlin, Rowohlt, 1925.

<sup>253</sup> Voir les chiffres indiqués par W.I. Lénine dans *L'Impérialisme comme Stade suprême du Capitalisme*. En 1914, l'empire colonial de l'Angleterre s'étend sur 33,5 millions de kilomètres carrés, celui de la France sur 10,6 millions de kilomètres carrés ; l'Allemagne ne possède que 2,9 millions de kilomètres carrés.

par ceux qui le contrôlent, d'autre part en raison du manque de culture du public. Les études statistiques menées par Rudolf Schenda, Lutz Winckler et Rolf Engelsing <sup>254</sup> documentent l'attrait des masses entre 1890 et 1914 pour la pacotille ou la pure distraction et ce, quelle que soit l'appartenance politique. Dans les bibliothèques syndicales elles-mêmes, les emprunts de livres militants n'excèdent pas 5%. Par contre, les romans à forte imprégnation antisémite de Gustav Freytag <sup>255</sup> et Félix Dahn <sup>256</sup>, ou encore les récits de Ferdinand Sonnenburg (1839-1913) et de l'École archéologique – ainsi [94] baptisée parce que centrée sur les hauts faits de l'histoire allemande depuis l'antiquité -, connaissent un rayonnement impressionnant.

Jouissent également de la faveur générale : les ouvrages d'évasion de E. Marlitt (i.e. Eugénie John, 1825-1887) et Hedwig Courths-Mahler (1867-1950), qui transportent le lecteur dans un monde idyllique où la beauté et la probité finissent toujours par triompher sur la laideur et l'ignominie <sup>257</sup> ; les aventures exotiques (Proche-Orient, Afrique)

<sup>254</sup> R. Schenda, *Volk ohne Buch*, Francfort/Main, Klostermann, 1970 ; L. Winckler, *Kulturwarenproduktion*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1973 ; R. Engelsing, *Der Bürger als Leser*, Stuttgart, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1974.

<sup>255</sup> 1816-1895 ; après son doctorat ès lettres à l'université de Breslau, se tourne vers le théâtre et le roman. Outre *Les Ancêtres* (neuf volumes, 1872-1880), son titre le plus célèbre, *Doit et Avoir* (*Soll und Haben*, 1885) fait l'éloge du labeur et de l'esprit d'entreprise de la bourgeoisie allemande, et justifie l'impérialisme et la lutte contre la rapacité du capitalisme juvaïque. L'influence de ce livre fut telle que le nom "Itzig" - celui du Juif qui ne cesse dès les premières pages de s'opposer au courageux Anton Wohlfahrt - passera dans le langage courant pour désigner injurieusement les Israélites. Dans *Les Années de Chien* (1963), Gunter Grass atteste l'emploi de ce terme sous le troisième Reich, et la définition qu'en donne encore le *Duden - Deutsches Universalwörterbuch* de 1989 correspond très exactement au mot français "youpin". À partir de 1869, Gustav Freytag s'engagera, il est vrai, dans la lutte contre l'antisémitisme, mais le mal était fait (cf. K.-H. Ebnet, introduction à Gustav Freytag, *Soll und Haben*, Kehl, Swan Buchvertrieb, *Die deutschen Klassiker*, 1993, pp. 7-9).

<sup>256</sup> 1834-1912 ; professeur de droit à Königsberg et Breslau ; auteur notamment de *Un Combat pour Rome* (1876) qui raconte la conquête de l'Italie par les Goths et leur défaite finale suite à la perte de leur pureté raciale et à leur trahison par "Jochem le Juif".

<sup>257</sup> Les titres qui ont fait la gloire d'Eugénie Marlitt sont *Goldelse* (1867) et surtout *Le Secret de la vieille Demoiselle* (1868) ; quant à H. Courths-Mahler,

d'Ottomar Beta (1845-1913) et Emil Budde (1847-1920), ou d'anticipation de Kurt Lasswitz (1848-1910), qui incitent à un retour à une vie élémentaire et à la recherche de valeurs supérieures ; sans oublier les westerns de Karl Cassau (1840-1909) et surtout Karl May (1842-1912), considéré par Arno Schmidt <sup>258</sup> comme le dernier grand mystique allemand : sur près de 60 000 pages dédiées à son héros, Winnetou, et à d'autres figures exemplaires de légende, Karl May exalte les vertus de l'existence tribale en osmose avec la nature, de l'abnégation, de la résistance à la dégénérescence liée à la modernité. Dans *La Bande de Brigands (Die Räuberbande)*, écrit en 1914, Leonhard Frank (1882-1961) l'accusera d'être en grande partie responsable du désarroi métaphysique de la jeunesse face à la politique guerrière de l'Empereur.

[95]

## B. UNE ESCHATOLOGIE NATIONALE

[Retour à la table des matières](#)

Dans les années 1900, Guillaume II oriente toujours plus son pays vers la production d'armements pour assurer la prospérité matérielle offerte par le développement du capitalisme, "particulièrement aussi [...] à des fractions importantes de la classe ouvrière" <sup>259</sup>.

Sachant pertinemment à quoi cela aboutira irrémédiablement, il cherche à accroître son emprise sur la population afin qu'elle se

elle a publié plus de deux-cents romans (*Le Portrait de Lady Gwendoline*, *Le Talisman de la Rani*), dont le tirage atteignait en 1974, vingt-quatre ans après sa mort, les trente millions d'exemplaires, d'autant qu'elle occupait alors sous forme d'adaptations filmiques la première place à la télévision ouest-allemande.

<sup>258</sup> A. Schmidt, *Sitara und der Weg dorthin. Eine Karl-May-Studie*, Francfort/Main, Fischer, 1963. Sur Karl May, voir également M. Lowsky, *Karl May*, Stuttgart, Metzler, 1987.

<sup>259</sup> O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972, p. 27.



préoccupe du rôle dirigeant que doit jouer le Reich dans le monde et non de la conquête de libertés politiques.

Dégoulinant de pathos wagnérien - ce "crétinisme de Bayreuth" dénoncé de longue date par Nietzsche<sup>260</sup>-, son programme exclusif consiste à pétrir la matière humaine afin que le jour venu, la nation consente au sacrifice de la guerre.

C'est l'époque où Friedrich Naumann (1860-1919), fondateur de l'Association nationale-sociale, exhorte l'ensemble de la communauté germanique à se mettre au service de l'intérêt général. La social-démocratie elle aussi succombe : confrontée à la double pression d'une dynamique chauvine impulsée tant par la caste dirigeante qui ne cesse de démoniser le pacifisme ("les sans-patrie"), que par le prolétariat pris par une ivresse "qui submergea tous les antagonismes de classe", on sait que, le 4 août 1914, elle votera à l'unanimité les crédits de guerre, "la lutte extérieure exigeant que la [96] puissance politique et militaire fût portée à son comble"<sup>261</sup>.

Dans cette ambiance de manipulation belliciste, la littérature de colportage fait florès. Suite à un appel du critique Helmut Mielke (1859-1918) pour une production littéraire engagée, les ouvrages sanctifiant la terre et la "race" allemandes connaissent une inflation époustouflante. Avec *Jörn Uhl* (1901), qui célèbre le paysan de la côte nordique, l'ancien pasteur et théologien Gustav Frenssen (1863-1945) crée une véritable mode du terroir ; une kyrielle de plumitifs (Max Geissler, Rudolf Herzog, Paul Keller) lui emboîteront le pas, et c'est un de ses épigones, Ewald Gerhard Seeliger, qui forgera le célèbre slogan repris par les nazis "Zurück zur Scholle" (retour à la glèbe). Promoteur d'un culte aryen fondé sur les mythes nordiques et un antijudaïsme grossier, Frenssen sera adulé par les nazis, tout comme Hermann Burte (i.e. H. Strübe, 1879-1960), un professeur de dessin reconverti avec *Wiltfeber, l'Allemand éternel* (Prix Kleist, 1912) en missionnaire du "Kristianisme purifié".

<sup>260</sup> Cf. F. Nietzsche, *Le Cas Wagner*, Paris, Pauvert, 1968 ; sur le rôle néfaste joué par Wagner, voir J.E. Spenlé, *La Pensée Allemande de Luther à Nietzsche*, Paris, A. Colin, 1964, p. 145 sq., et surtout D. Borchmeyer et al., *Richard Wagner und die Juden*, Stuttgart, Metzler, 2000.

<sup>261</sup> O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste ...*, op. cit., p. 34 et p. 29.

Dans la foulée du *Capitaine de Fer* (1890) de Hans Hoffmann (1848-1909), Fritz Bley (né en 1853), Franz Adam Beyerlein (né en 1871), Karl Hans Strobl (né en 1877) se livrent à l'apologie de la guerre et de la conquête de l'espace vital qui donnera enfin au Reich sa "place au soleil" ; à Berlin-Zehlendorf, Fritz Heyder publie l'almanach *Art et Vie* : regorgeant de textes [97] haineux façon Ernst Lissauer, avec des illustrations suggestives de L. Deltmann et Arthur Kampf, un des peintres préférés de Hitler, on le trouvera dans pratiquement tous les foyers.

Avec le roman *Troubles psychiques* (1902) d'Anton Lohr (né en 1878), ou encore ceux de Fritz Skowronnek (né en 1858), centrés sur la préservation du patrimoine héréditaire (*L'Héritier ; Comment meurt le Pays natal*), on glisse carrément vers l'eugénisme.

Quant à Hermann Löns (1866-1914 à Loivre près de Reims), poète animalier et défenseur de la ruralité, son *Loup-Garou (Der Werwolf)*, 1910), vendu à 700 000 exemplaires, inspirera aux nazis la création des trop fameux groupes terroristes qui se chargeront à la fin de la guerre d'exécuter des attentats contre les alliés et d'éliminer sommairement les "défaitistes" <sup>262</sup>. C'est à Löns, pionnier de la "renaissance germanique" <sup>263</sup>, que l'on doit un leitmotiv dont se revendiqueront les SA : "Mieux vaut du sang étranger sur nos couteaux que des couteaux étrangers dans notre sang !"

Longue serait une liste complète de tous ceux qui, observant le monde par le petit bout de leur lorgnette germanolâtre, embourbèrent les Allemands dans le pangermanisme tapageur et la sauvagerie antisémite.

D'autant que "le même rétrécissement de l'horizon politique se retrouve dans les sphères officielles" <sup>264</sup>.

<sup>262</sup> Cf. T. Feral, *Le National-Socialisme - Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 131. Lire également à ce propos le beau texte de 1947 de Walter Kolbenhoff, *Von unserm Fleisch und Blut* (réédition Francfort/Main, Fischer, 1978).

<sup>263</sup> Cf. K.-H. Ebnet, introduction à H. Löns, *Mümmelmann*, Kehl, Swan Buchvertrieb, *Die deutschen Klassiker*, 1994, p. 14.

<sup>264</sup> R. Minder, "Die Literaturgeschichten und die deutsche Wirklichkeit", in *Sind wir noch das Volk der Dichter und Decker ?*, Reinbek, Rowohlt, 1964, p. 27.

Dans un ouvrage paru à la librairie Fischbacher en 1917, *Pédagogie de Guerre allemande*, V.H. Friedel [98] dénoncera la mainmise de la pensée antidémocratique sur l'enseignement, que seul Karl Liebknecht eut le courage de stigmatiser au parlement<sup>265</sup>. Les maîtres et professeurs qui refusent de transformer leurs classes en tribunes de propagande sont révoqués. À l'Université, la philosophie de la vie, qui emprunte son nom à un essai du théoricien romantique Friedrich von Schlegel (1772-1829), devient la référence privilégiée ; initiée par Wilhelm Dilthey (1833-1910), Ernst Troeltsch (1865-1923), et dans certaines limites par Georg Simmel (1858-1918), elle débouche sur l'irrationalisme : *L'Esprit comme Adversaire de l'Âme*, tel sera le credo du volumineux traité qui fera la célébrité de Ludwig Klages (1872-1956). Disqualifiant la raison au profit des forces primordiales qui seules permettent à l'homme de se réaliser pleinement, le vitalisme s'engouffre même avec Th. Lessing (1872-1933) dans une mystique du "meurtre de la terre par l'esprit"<sup>266</sup> qui se réclame de Nietzsche (1844-1900) : la beauté est immanente à la vie ; tant que les Grecs se fondirent dans le monde, leur culture fut rayonnante ; en cherchant à le dominer par l'intellect sous l'influence du corrupteur Socrate qui, soit dit en passant, était d'une laideur repoussante, ils plongèrent dans la décadence ; ergo : "Ce qu'il y a de plus terrible [...], c'est d'accorder plus de prix aux entrailles de l'impénétrable qu'au sens de la terre"<sup>267</sup>.

Dès lors, le thème de la régénération de l'âme allemande par le retour à la terre devient une préoccupation [99] essentielle ; à la suite du drame de 1897 de Max Halbe (1865-1944), *Notre Mère, la Terre*, un nombre incroyable de scribouillards à la notoriété fugace (Timm Kröger, Wilhelm von Polenz, Emil Rosenow, Fritz Stavenhagen) vont s'essayer avec plus ou moins de bonheur au panthéisme. Parmi eux, Erwin Guido Kolbenheyer (1878-1962), connu pour son historicisme biologique, et Friedrich Griese (1890-1975), auteur en 1923 de *Arkhe, une Passion allemande*, attacheront leur nom au troisième Reich et ont aujourd'hui encore des admirateurs<sup>268</sup>.

<sup>265</sup> Voir L. Richard, *Nazisme et Littérature*, Paris, Maspero, 1971, p. 27 sq.

<sup>266</sup> Cf. M. Dupuy, *La Philosophie allemande*, Paris, PUF, 1972, p. 87 sq.

<sup>267</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, L.d.P., 1963, p. 19.

<sup>268</sup> cf. O. Mann, *Deutsche Literaturgeschichte*, Gütersloh, Bertelsmann, 1964, p. 573 sq.

Jouissant d'une très large audience auprès de la jeunesse estudiantine, la revue bimensuelle *Der Kunstwart*, dont Nietzsche était l'un des fondateurs, contribue elle aussi à "l'exaltation de la vie supérieure à la conscience humaine aussi bien qu'à l'existence humaine" <sup>269</sup> : "Son éditeur, Ferdinand Avenarius, commente Klaus Wagenbach, s'était fait l'âpre défenseur de ce qu'il appelait la spontanéité de l'innocence et dont nature et folklore étaient obligatoirement les sources exclusives [...]. La suite se devine aisément. Du style veillée des chaumières, on glissa rapidement au panégyrique de l'âme germanique" <sup>270</sup>. Et Ernst Pawel de rajouter : "Le style et l'esprit de la revue - dérivés à l'origine de Nietzsche et scrupuleusement maintenus par son rédacteur en chef, le folkloriste érudit Ferdinand Avenarius - inclinaient plutôt à l'emphase teutonique. Non seulement le choix des textes, mais même le style de la plupart des contributions [100] préfiguraient clairement le romantisme du sang et du sol" <sup>271</sup>. Il faut dire que, au comité de rédaction, siègent deux personnages redoutables : l'historien de la littérature Adolf Bartels et l'architecte et critique d'art Paul Schultze-Naumburg, sur lesquels il nous sera donné de revenir.

Concernant le grand public, l'idéologie vitaliste est relayée essentiellement par la *Gartenlaube*, fondée par Ernst Keil : usant d'un langage adapté aux masses, diffusée dans les kiosques, elle mobilise plus de deux millions de lecteurs qu'elle appelle à être "le maillon d'une chaîne dont le début et la fin reposent entre les mains de Dieu" et à "ne laisser aucune place aux puissances adverses [...] dans le royaume des merveilles que sont la nature et la vie" <sup>272</sup>.

Dans ce ramdam conceptuel impulsé par une mutation où l'Université consomme sa rupture avec les Lumières, la sociologie n'est pas en reste. Partant de la thèse bien connue de Schopenhauer (1788-1860) que c'est le vouloir-vivre spécifique à chaque individu qui est la racine du malaise social (*Le Monde comme Volonté et Représentation*, 1819), elle prône de se libérer de cette puissance mauvaise en

<sup>269</sup> H. Arvon, *Lukács*, Paris, Seghers, 1968, p. 10.

<sup>270</sup> K. Wagenbach, *Kafka par lui-même*, Paris, Seuil, 1968, p. 50.

<sup>271</sup> E. Pawel, *Franz Kafka ou le Cauchemar de la Raison*, Paris, Seuil, 1988, p. 99.

<sup>272</sup> L. Richard, *D'une Apocalypse à l'autre*, Paris, UGE, 1976, p. 375.

retrouvant les valeurs fusionnelles du groupe. À la société (*Gesellschaft*), construite sur des rapports abstraits et contractuels, fruits de l'entendement et de l'intérêt personnel, Ferdinand Tönnies (1855-1936), professeur à Kiel, oppose la communauté (*Gemeinschaft*), fondée sur les [101] relations naturelles et la solidarité ; son ouvrage, *Formes empiriques de la Société*, publié en 1887 et repris en 1912 sous le titre *Communauté et Société*, eut un retentissement impressionnant.

De là à faire du Volk (Peuple) un ordre mystique prenant racine dans des profondeurs inaccessibles à l'entendement humain - le Volksgeist ou plus mystérieusement encore la Volksseele <sup>273</sup> -, le pas est vite franchi.

Pour Max Wundt qui enseigne à Tübingen, la pensée humaine n'est pas idiosyncrasique, mais conduite par une puissance incontrôlable qui émane des tréfonds de la "peuplité" <sup>274</sup> ; chercher à penser par soi-même dès lors que l'on n'y est pas appelé naturellement relève donc de l'impiété. Comme le précise Wilhelm Stapel (1892-1954), qui lancera en 1917 la revue *Deutsches Volkstum* : "Chaque peuple est une idée de Dieu et donc une donnée naturelle primordiale, dotée de particularités irréductibles. L'essence nationale ou Volkheit, médiatisée par le Volkstum, est à l'origine d'une culture, d'une manière d'être et d'une politique propres à chaque peuple" <sup>275</sup>. Ainsi est-il hors de question qu'un Juif crée en allemand. Certes "les Juifs sont particulièrement nombreux à utiliser la langue allemande [...]. Mais ils ne peuvent en pénétrer l'essence [...]. Ils s'en tiennent à la communication, d'où leur activité, si dangereuse, dans le journalisme ; celle d'un Theodor Wolff au Berliner Tageblatt ou celle de son frère-ennemi [102] Thomas Bernhard à la *Vossische Zeitung* [...]. Incapables d'atteindre à la *Dichtung* [création littéraire, T.F.], ils triomphent dans la critique, comme l'odieux Alfred Kerr, qui sévit à la *Frankfurter Zeitung*. Ils

<sup>273</sup> "L'Esprit du Peuple" et "l'Âme du Peuple", deux notions héritées du romantisme.

<sup>274</sup> Voir son *Goethes Wilhelm Meister*, Berlin et Leipzig, 1932. Il ne faut pas confondre Max Wundt, qui exercera sous le régime nazi, avec Wilhelm Wundt, auteur d'une *Psychologie des Peuples* en dix volumes et disparu en 1920 ; cf. A. Miroglio, *La Psychologie des Peuples*, Paris, PUF, 1958.

<sup>275</sup> L. Dupeux, in *La Révolution conservatrice .... op. cit.*, p. 254.

poussent leurs amis juifs ou judéo-allemands, comme les frères Mann, écartent les talents authentiques et créent le chaos culturel" <sup>276</sup>.

C'est justement pour parer à ce désastre qu'Arthur Dinter (1876-1948), originaire de Mulhouse et metteur en scène au *Schillertheater* de Berlin, publie entre 1917 et 1922 sa trilogie romanesque *Les Péchés de notre Temps*, dont le premier volume, *Le Péché contre le Sang*, se vendra à 250 000 exemplaires <sup>277</sup>.

À partir de 1933, avec des professeurs tels Franz Koch et Ernst Rothacker, cours magistraux et thèses <sup>278</sup> s'appuieront prioritairement sur l'arsenal raciste fourni tour à tour par Joseph Arthur de Gobineau (*Essai sur l'Inégalité des Races humaines*), H. S. Chamberlain (*Les Fondements du XIX<sup>e</sup> Siècle*), Vacher de Lapouge, créateur de l'école anthropo-sociologique <sup>279</sup> (*L'Aryen*), ainsi que le philologue de Göttingen, Paul Bötticher de Lagarde (1827-1891), et surtout Julius Langbehn (1851-1907), auteur du *Rembrandt Éducateur*, qui marquera une étape décisive dans la quête d'identité de la jeunesse <sup>280</sup>.

En 1912, un groupe d'universitaires, soucieux que "la vie spirituelle allemande [se développe] sur des bases purement nationales", fonde, sous la conduite de Friedrich [103] Panzer, l'Association allemande des germanistes ; le professeur Julius Petersen est chargé d'un projet de fusion de l'enseignement des lettres, de la religion, de la philosophie, de l'histoire, des sciences naturelles et des arts en une matière unique,

<sup>276</sup> Ibid., p. 258.

<sup>277</sup> Nommé responsable de la NSDAP pour la Thuringe en 1925, il fondera en 1927 l'Église de la Communauté raciale populaire allemande, ce qui lui vaudra d'être exclu du Parti qui ne tenait pas à s'aliéner l'électorat chrétien. Dans *Le Péché contre le Sang*, Dinter raconte comment une jeune fille ayant "fauté" avec un Juif eut après son mariage avec un Aryen un enfant de type sémitique par télégonie (hérédité d'imprégnation). On se doute que cette théorie est une totale aberration scientifique.

<sup>278</sup> Voir par exemple J. Wulf, *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, S. Mohn, 1963, p. 295 sq.

<sup>279</sup> Voir l'excellente présentation de ces trois auteurs in F. de Fontette, *Le Racisme*, Paris, PUF, 1992, pp. 42-71.

<sup>280</sup> Pour la biographie et les idées de Lagarde et Langbehn, voir absolument F. Stem, *Politique et Désespoir*, Paris, Colin, 1990, première et deuxième partie.

la "science allemande", afin de donner aux élèves une éducation qui les protège des influences étrangères <sup>281</sup>.

De son côté, l'Association de défense de la langue allemande, qui en 1910 compte environ 30 000 membres et qui durant les premières années du troisième Reich s'ingéniera à être la "SA de la langue maternelle", inaugure une politique d'épuration du vocabulaire de tous les termes d'origine latine, yiddisch et slaves. Rédacteur à la revue *Muttersprache* (Langue maternelle) et auteur de nombreux ouvrages sur la "dévêlshisation", l'écrivain Eduard Engel (né en 1851) exige du gouvernement que ne soit titularisé, promu ou distingué, aucun professeur qui ne s'applique pas à écrire et à parler la langue allemande la plus pure possible <sup>282</sup>. Mais cette campagne, qui transformait par exemple Nase (nez) en *Gesichtserker* (encorbellement facial), *Klavier* (piano) en *Griffbrett* (planche à touches), *Kloster* (couvent) en *Jungfernzwinger* (enceinte pour vierges !), sombrera dans un ridicule tel que, par une circulaire du 19 novembre 1940, Hitler lui-même interdira "la germanisation forcée et [...] le remplacement artificiel des mots étrangers assimilés de longue date dans la langue allemande" <sup>283</sup>.

[104]

Parallèlement à la redécouverte de l'alphabet runique, auquel les organisations nationalistes - et plus tard les nazis - vont abondamment emprunter leurs symboles <sup>284</sup>, le graphiste Ludwig Sütterlin (1865-1917) invente une écriture de style gothique qui, rendue obligatoire en 1935, sera abolie six ans plus tard par décret ministériel en raison de sa complexité <sup>285</sup>.

<sup>281</sup> Cf. E. Lammert, in *Germanistik - Eine deutsche Wissenschaft*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1967, p. 25.

<sup>282</sup> H. Bausinger, *Deutsch für Deutsche*, Francfort/Main, Fischer, 1972, p. 98.

<sup>283</sup> P. von Polenz, in *Germanistik* .... op. cit., p. 138.

<sup>284</sup> Cf. K. Düwel, *Runenkunde*, Stuttgart, Metzler, 2000.

<sup>285</sup> Qui n'a pas en mémoire le désarroi de la petite Ulla de Wolfgang Borchert, contrainte par son institutrice au fort accent hambourgeois d'écrire toute une série de phrases militaristes en capitales "Sütterlin" ? Cf. W. Borchert, "An diesem Dienstag", in *Draussen vor der Tür*, Reinbek, Rowohlt, 1956, pp. 58-60.

Bien évidemment, la mode vitalo-puriste règne aussi dans les facultés de médecine <sup>286</sup>. S'abreuvant à la thèse romantique de la maladie comme expression de la rupture de la fusion originelle entre l'homme et la nature <sup>287</sup> - thèse héritée de Paracelse (1493-1541) et postulée par le fondateur de l'homéopathie Christian Hahnemann (1755-1843), le physicien-chimiste Johann Wilhelm Ritter (1776-1810), le médecin-philosophe Cari Gustav Carus (1789-1869), le philosophe-psychologue Gustav Theodor Fechner (1801-1887) <sup>288</sup> -, la jeune génération ne tarde pas à faire sien le précepte de Josef von Görres (1776-1848) : "Tout ce qui est étranger, tout ce qui s'est introduit sans raison profonde dans la vie d'un peuple, devient pour lui cause de maladie et doit être extirpé s'il veut rester sain" <sup>289</sup>. Alimenté par l'épidémiologiste Max von Pettenkoffer (1818-1901), le psychiatre Emil Kraepelin (1856-1926), le neurologue Oskar Vogt (1870-1959) <sup>290</sup>, l'enthousiasme juvénile pour l'eugénisme se heurte néanmoins à la résistance de la plupart des patrons, du moins jusqu'à ce que - comme l'expliquera Max Planck (1858-1947) - "disparaissant [105] progressivement en passant de vie à trépas", ils laissent le champ libre à la nouvelle philosophie médicale et, devenus une minorité, y succombent <sup>291</sup>.

<sup>286</sup> Voir à ce sujet les recherches d'une exceptionnelle richesse de B. Massin : "Anthropologie raciale et national-socialisme", in J. Olff-Nathan et al., *La Science sous le troisième Reich*, Paris, Seuil, 1993, pp. 197-262 ; "From Virchow to Fischer", in G.W. Stocking et al., *Volksggeist as Method and Ethic*, Univ. of Wisconsin Press, 1996, pp. 79-153.

<sup>287</sup> Cf. F. Colonomos et E. Marsault, *Comme des Jongleurs insensibles*, Paris, Éditions Frénésie, 1988, p. 139.

<sup>288</sup> À partir de 1935, Julius Streicher (1885-1946), Rudolf Hess (1894-1987) et Heinrich Himmler (1900-1945) s'efforceront - sans succès - d'imposer une nouvelle médecine basée sur la physiothérapie. On pratiquera la culture de plantes médicinales au camp de Dachau. Cf. l'article de R. Sigel, "Heilkräuterkulturen im KZ. Die Plantage in Dachau", in *Medizin im NS-Staat*, Munich, DTV, 1993, pp. 164-173.

<sup>289</sup> Cit. in J. Droz, *Le Romantisme politique en Allemagne*, Paris, Colin, 1963, p. 149.

<sup>290</sup> Cf. T. Feral et al., *Médecine et Nazisme*, Paris, L'Harmatan, 1998, p. 16 sq. ; H.-W. Schmuhl, *Himforschung und Krankenmord*, Berlin, Max-Planck-Institut 2000, p. 22.

<sup>291</sup> Cf. B. Massin, "Anthropologie raciale..." op. cit. , p. 217.



En effet, il faut bien se dire que c'est la jeunesse des années 1900 qui va fournir le ferment de ce que Hermann Rauschning caractérisera comme *La Révolution du Nihilisme*<sup>292</sup>, c'est-à-dire, pour reprendre J.P. Faye, "la topographie [...] du champ de forces et du circuit global [...] grâce à quoi va se composer, avec toutes ses conséquences, la combinaison de 1933"<sup>293</sup>. Cette symbiose entre germanolâtrie et une sorte d'anarchisme pour civilisés supérieurs<sup>294</sup> trouve sa source chez un certain nombre d'intellectuels qui, refusant les contraintes de l'État wilhelminien en même temps que le rationalisme et l'engagement révolutionnaire marxiste, recherche ailleurs une "révélation" à la mesure de leurs rêves. Animés par un démiurgisme emprunté à Novalis (i.e. Friedrich von Hardenberg, 1772-1801)<sup>295</sup> et remis à l'honneur par les frères Hart<sup>296</sup> et Hermann Conradi (1862-1890), leur idée majeure est que, la culture germanique étant en train de s'effondrer sous les coups de boutoir du modernisme, peut-être une élite décidée parviendra-t-elle à remonter la pente ; esprits peu profonds se vautrant dans un bain d'ésotérisme<sup>297</sup> aromatisé de relents wagnériens<sup>298</sup>, Michael Georg Conrad (1846-1927) et Wilhelm Bölsche (1861-1939), dont les écrits relèvent - ainsi Claude David - du pur "messianisme

<sup>292</sup> *Die Revolution des Nihilismus*, Zurich et New York, Europa Verlag, 1938. H. Rauschning (1887-1982), président national-socialiste du Sénat de Dantzig de juin 1933 à fin 1934, puis en exil en Suisse. Son Hitler m'a dit, publié en 1939 à l'instigation du magnat de presse hongrois Emery Reves fut un best-seller international.

<sup>293</sup> J.P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, p. 460.

<sup>294</sup> L'expression est employée par Maurice Barrés dans *L'Ennemi des Lois* (1892).

<sup>295</sup> Voir J.-A. Rony, *La Magie*, Paris, PUF, 1968, p. 70 sq. ; sur Novalis, cf. J.L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande*, op. cit., p. 126 sq.

<sup>296</sup> Heinrich Hart (1855-1906) et Julius Hart (1859-1930), auteurs de *Pentecôte universelle* et éditeurs de la revue *Passes d'Armes critiques*.

<sup>297</sup> Cf. à ce propos P.A. Riffard, *L'Occultisme*, Paris, Larousse, 1981, p. 117 sq. : "[...] La magie et le thaumaturge. La volonté de puissance brimée dans toute l'étendue d'une collectivité, s'exprime dans le mythe de l'homme providentiel dont le verbe fait la loi et contraint la réalité." Voir également G. et P.-H. Bideau, *Une Biographie de Rudolf Steiner*, Montesson, Novalis, 1997.

<sup>298</sup> On se reportera utilement dans cette perspective à D. Borchmeyer et al., *Richard Wagner und die Juden*, Stuttgart, Metzler, 2000.

nationaliste" <sup>299</sup>, ne connaîtront pas la [106] gloire à laquelle ils aspiraient. Les noms de Max Kretzer, Wilhelm Walloth, Willy Pastor, Paul Fritsche, Maurice Reinhold von Stern, Ludwig Scharf sont aujourd'hui totalement inconnus. Seul le poète et dramaturge John Henry Mackay, né en 1864 en Écosse, mais élevé en Allemagne et installé à Berlin, est encore cité pour avoir œuvré, à partir de 1890, à la renaissance de la doctrine stirnérienne ; c'est grâce à lui que L'Unique et sa Propriété a connu vers la fin du siècle une vogue étonnante, influençant "les anthroposophes et les antisémites pangermanistes, les prophètes du naturisme et les adeptes de l'économie libérale", sans oublier "Mussolini et le mentor de Hitler et premier directeur du *Völkischer Beobachter*, Dietrich Eckart" <sup>300</sup>.

## C. TRANSPORTS EXTATIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Intoxiquée par la mystique germanomane et les utopies anticérébralistes en vogue qui conditionnent sa conduite émotionnelle <sup>301</sup>, la jeunesse se précipite dans ce qu'elle croit être un appel vers une vie supérieure basée sur la spontanéité : le retour aux

<sup>299</sup> C. David, *Histoire de la Littérature allemande*, vol. 5 : *L'Époque bismarckienne et l'Allemagne contemporaine*, Paris, Montaigne, 1959 ; trad. allemande : *Von Richard Wagner zu Bertolt Brecht*, Francfort/Main, Fischer, 1964, pp. 91-94. "N'ayant rien à voir avec le naturalisme", ces auteurs n'ont fait que prêcher - dans l'ordre - pour le chauvinisme, l'antisémitisme, le culte du sang et du sol et la sélection entre les êtres sains et les "anormaux".

<sup>300</sup> H.G. Helms, postface à M. Stirner, *Der Einzige und sein Eigentum und andere Schriften*, Munich, Hanser, 1968, p. 274.

<sup>301</sup> On néglige trop souvent dans ce contexte l'influence exercée par l'ouvrage de Carl Spitteler (1845-1924), *Prométhée et Épiméthée* (1881, trad. française : Paris, Rombaldi, 1961) ; tandis qu'Épiméthée refoule ses pulsions pour n'être que "conscience" (Gewissen), c'est-à-dire en accord avec les normes bourgeoises, Prométhée appelle à ne pas être semblable "à ceux-là qui fourmillent dans le tas commun" et à n'écouter comme seul ordre que le murmure de l'âme (cf. trad. cit., p. 49 sq.).

valeurs naturelles provoquera l'explosion du monde ancien pour aboutir à une humanité renouvelée.

Or c'est justement cette illusion de pouvoir retrouver les sources primitives de l'innocente sauvagerie afin de refaire la genèse du monde, qui va l'enfermer dans des [107] modes de pensée et de comportement extatiques dont la classe dominante saura tirer profit.

Partie autour de 1900 d'une volonté de libération "des fers de la société et des conventions [où] l'exaltation de l'individu se retrouve dans tous les domaines de la pensée, même les plus formels, où les attaques contre le positivisme dans les sciences et le naturalisme dans les arts attestent un souci vital pour ce qui appartient au sujet et au vouloir" <sup>302</sup>, l'épopée de la "révolution de la jeunesse" s'achève le 13 octobre 1913 sur le Hoher Meissner au sud-est de Kassel ; en effet, c'est là que, rassemblés afin de fêter le Centenaire de la bataille de Leipzig qui avait sonné le glas de la domination napoléonienne, les différents groupes vont finalement se résoudre à fusionner ; et ce, sous le signe de la croix gammée - symbole de la rédemption, dira Hans Blüher (1888-1955), grand-prêtre du *Männerbund* (cette fédération virile qui fera son chemin chez Ernst Röhm et les SA) <sup>303</sup>-, et dans un climat d'euphorie teutomane qui prélude à l'ivresse impérialiste d'août 1914.

Car le grand paradoxe de la contestation de cette jeunesse, avide d'indépendance vis-à-vis de la sphère familiale et de s'émanciper à tout jamais des contraintes surmoïques, a été de rechercher ou de reconstituer ailleurs des cadres encore plus manipulateurs et rigides que ceux qu'elle rejetait passionnément ; "la force psychologique des fantasmes [l'emportant] sur les appartenances [108] concrètes" <sup>304</sup>, on fuit la société pour régresser dans l'archaïsme communautaire <sup>305</sup> : la

<sup>302</sup> F. Stern, *Politique et Désespoir. Les Ressentiments contre la Modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, Colin, 1990, p. 188.

<sup>303</sup> Cf. T. Feral, "Flans Blüher : entre Freud et Hitler", in *Le Défi de la Mémoire*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 61-64. L'ouvrage de Blüher consacré à l'histoire de la jeunesse allemande au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (*Wandervogel*, 1912) existe en français aux éditions Les Dioscures.

<sup>304</sup> G. Mendel, *De Faust à Ubu*, La Tour d'Algues, L'Aube, 1996, p. 130.

<sup>305</sup> Toujours dans *De Faust à Ubu*, op. cit., p. 122 sq., G. Mendel a parfaitement raison de noter à ce propos : "La lucidité de Goethe apparaît remarquable, qui le conduisit à rompre avec son romantisme premier, et avec le romantisme en général, pour essayer de fonder un classicisme allemand ; c'est à une mise en

troupe, la bande, la meute. Quitte à jouer le tout ou rien de positions extrêmes, du fait, nous a enseigné le socio- psychanalyste Gérard Mendel, que "l'inconscient ne fait pas dans le détail ou la nuance" <sup>306</sup> !

À l'institut de formation militaire de Karsiruhe, les "sacs" - ces cadets décrits par Ernst von Salomon (1902-1972) dans son roman autobiographique du même nom -, dégagés de l'autorité parentale, rivalisent d'excentricités et se voient déjà comme une élite qui aura bientôt le monde à ses pieds ; mais avant d'atteindre au but dont ils rêvent, il leur faut en passer par l'initiation du capitaine von Flotow : "Vous êtes ici pour apprendre à mourir. [...] Plus de volonté libre, car vous devez apprendre à obéir pour pouvoir plus tard commander. Dorénavant vous n'avez à vouloir rien d'autre que ce que vous devez vouloir."

La mort comme expérience suprême de la vie ! On pense bien sûr à Ernst Jünger (1895-1998), engagé dans la Légion étrangère à l'âge de seize ans par refus de participer à "l'ordre civilisé", et auquel la guerre de 14 va apparaître comme l'occasion de défouler ses impulsions anarchiques, en même temps que d'enterrer les formes de vie pétrifiées du monde bourgeois. "Dans *Orages d'Acier*, notait Jean-Michel Palmier <sup>307</sup>, [...] les assauts sous les gaz et les tirs de mitrailleuses sont comparés à de véritables états d'ivresse, celle que [109] Benjamin nommera la béatitude des épileptiques. [...] La mort qui peut survenir à chaque instant est une fatalité, l'étonnant étant de ne pas être encore tué. Dans cette attente, Jünger contemple le champ de bataille comme un spectacle fantastique. [...] La mort ne suscite en lui aucune révolte, aucune question. [...] La mort n'est d'ailleurs le plus souvent évoquée que de manière purement technique. [...] À deux pas d'une église transformée en tas de pierres, il cueille un bouquet de merveilleuses roses devenues sauvages. Et le prochain assaut, il le qualifie de nouvelle fête sanglante."

C'est une même haine de l'esprit philistin doublée de nihilisme héroïque qui préside aux destinées de "l'Oiseau migrateur" (*Wandervogel*) ; fondé le 4 novembre 1901 par un lycéen de Berlin-

garde contre "les mères", qui correspondent très exactement à l'archaïsme psychologique, qu'appelle le second Faust."

<sup>306</sup> G. Mendel, *De Faust à Ubu*, op. cit., p. 132.

<sup>307</sup> J.M. Palmier, *Ernst Jünger*, Paris, Hachette, 1995, p. 20 sq.

Steglitz, Karl Fischer, le mouvement a vite gagné toute l'Allemagne ; organisés en "volées" et "hordes" fortement hiérarchisées, adeptes du salut *Heil !* et de la tenue des randonneurs, ses membres se débattent dans un romantisme caricatural et étriqué ; du reste les nuances idéologiques et les contrastes entre les groupes sont énormes selon leur localisation ; si "frei" (libre) est un concept omniprésent, son emploi s'applique aussi bien à l'éducation, à la sexualité, au refus de l'alcool (*alkoholfrei*) et du tabac (*nikotinfrei*) qu'à celui des Juifs (*judenfrei*) pour une germanité libérée (*freideutsch*) ; si certains migrants s'affirment socialistes, d'autres sont "terriblement réactionnaires" <sup>308</sup> : après 1910, raconte Walter Laqueur, [110] "le mouvement de jeunesse comprenait une aile très forte marquée par le racisme et l'antisémitisme, et une tendance de gauche qui évoluera ultérieurement vers la social-démocratie et le communisme" <sup>309</sup>. Ce courant est conduit par Gustav Wyneken (1875-1964) : théoricien de la "Jeunesse allemande libre" et directeur de l'école de Wickersdorf en Thuringe, où il expérimente une pédagogie antiautoritaire empruntée à Max Stirner <sup>310</sup>, il sera le maître à penser du dirigeant communiste Alfred Kurella qui, sous la République de Weimar, organisera les Jeunesses communistes allemandes puis jouera, après la Deuxième Guerre mondiale, un rôle majeur dans l'ex-RDA <sup>311</sup>.

Or en mars 1914, au congrès de Marburg, Wyneken est chassé du Wandervogel. La droite triomphe, alignant le mouvement sur l'axe idéologique souhaité par Karl Fischer sous les auspices du professeur Paul Förster, idéologue raciste et frère de ce Bernhard Förster qui, avec sa femme Elisabeth, la sœur de Nietzsche, a tenté de fonder à la fin des années 80 une colonie aryenne dans la forêt paraguayenne. Désormais, le ton est donné par le roman de Hermann Popert (né en 1871), *Helmut Harringa* (1910), dont le héros, un jeune juge hambourgeois enivré de mythologie nordique et menant croisade contre le tabac, l'alcool et le sexe, prêche inlassablement contre l'esprit français et judaïque, traquant toute trace de souillure raciale. Comme l'a bien montré Jean-Pierre

<sup>308</sup> H. Pross, *Jugend, Eros und Politik*, Munich, Scherz, 1964, p. 91.

<sup>309</sup> W. Laqueur, *Die deutsche Jugendbewegung*, Cologne, Verlag Wissenschaft und Politik, 1962, p. 257.

<sup>310</sup> Voir ici H. Arvon, *Le Gauchisme*, Paris, PUF, 1974, p. 112 sq.

<sup>311</sup> Cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 111 sq.

Faye <sup>312</sup>, cet axe - précisé par Hans Blüher, [111] l'Autrichien Fritz Kutschera, partisan de Georg von Schönerer <sup>313</sup>, et surtout Otger Gräff, promoteur d'un "ordre aryen expansionniste" - conduira en mai 1922, sous l'égide de Gustav Adolf Lenk, un disciple de Gräff, à la naissance des Jeunesses nationales-socialistes, les futures Jeunesses hitlériennes <sup>314</sup>.

Pour leur part, les éclaireurs allemands - créés en 1911 par des adultes galonnés, tel le commandant Maximilian Bayer - nourrissent leur apparent apolitisme des récits "amour de la terre" de Friedrich Jacobsen (1853-1919), Georg Asmussen (né en 1856), Ernst Clausen (1861-1912), Paul Grabein (né en 1869) : écologisme certes, mais aussi - ce que dénonce alors Waldemar Bonsels (1880-1952) dans son texte admirable, *Maya l'Abeille* <sup>315</sup> - recours aux armes d'un coeur léger à la moindre menace de pollution de la "Nature allemande" par des forces externes contraires à son intégrité géographique et à son essence biologique ; à ce titre, nous renseigne J.P. Faye, les éclaireurs entretiennent des liens étroits avec le *Jungdeutschlandbund*, la Ligue Jeune Allemagne, "mammouth de la formation prémilitaire [...] où près de sept cent cinquante mille jeunes sont rassemblés autour d'un nom qui n'est pas sans évoquer certaines parentés : [le maréchal] Colmar von der Goltz" <sup>316</sup> ; en 1919, le chef des corps francs de la Baltique - un général, ami de Ludendorff et de l'extrême droite -, s'appellera Rüdiger von der Goltz (1865-1946).

[112]

Or parmi les cadres des corps francs - à l'époque âgés grosso modo de vingt six ans comme Gerhard Rossbach <sup>317</sup> qui avait baptisé sa

<sup>312</sup> J.P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, p. 210 sq.

<sup>313</sup> À son propos, voir notamment S. Beller, *Vienne et les Juifs. 1867- 1938*, Paris, Nathan, 1991.

<sup>314</sup> Cf. K. Patzold et M. Weissbecker, *Hakenkreuz und Totenkopf*, Berlin. VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1981, p. 63.

<sup>315</sup> Loin de n'être qu'un livre pour enfants, *Die Biene Maja und ihre Abenteuer*, paru en 1912 et traduit en vingt langues, se présente comme un véritable manifeste humaniste.

<sup>316</sup> J.P. Faye, op. cit., p. 217. Colmar von der Goltz (1843-1916), organisateur de l'armée turque et surnommé pour ce motif Goltz-pacha.

<sup>317</sup> Rossbach (1893-1967) participera en 1920 au putsch de Kapp et en 1923 au putsch de Hitler à Munich ; devenu assureur après la "Nuit des longs

section *Sturmabteilung* (déjà abrégé en SA !) -, on trouvait nombre d'étudiants membres des corporations : s'abreuvant de bière, de duels au sabre et de chants guerriers, la Burschenschaft, fidèle à la tradition dans laquelle Jahn l'avait constituée, cultivait un patriotisme grave et sincère, aspirant à revivre un jour les exploits de la génération qui avait vaincu Napoléon et de celle qui en 70-71 avait fait l'unité nationale : "Les fils de ma génération partirent pour la guerre avec beaucoup d'enthousiasme et de sincérité, écrivit Peter Supf (*La Mort des Aviateurs*, Reclam, 1935) ; [...] Nous rêvions de concrétiser le rêve allemand de puissance avec la même naïveté et la même ferveur que tous les rêves de l'âme allemande."

Ce n'est donc pas "poussée par le souffle venu d'un monde mystérieux", comme l'allégorisera Stefan George, que la jeunesse se jettera en bloc dans "la danse sauvage" <sup>318</sup>, mais par aliénation à une superstructure idéaliste qui, s'organisant depuis 1812 à l'intérieur comme État, et s'affirmant à l'extérieur comme nationalité, s'était érigée en force matérielle <sup>319</sup>. Dans *L'Idéologie allemande* (1846), Marx et Engels avaient déjà eu l'intuition que cette "charlatanerie philosophique" fondamentalement anhistorique, c'est-à-dire sans "base terrestre", et produisant une fermentation vantée comme [113] susceptible d'atteindre aux résultats et conquêtes les plus prodigieux, ne pourrait que déboucher sur une explosion fatale si l'on n'y mettait pas un terme. Ce que confirmera le Haut-commandement de l'armée britannique dans son rapport du 12 novembre 1914, au soir de la bataille de Langemarck : "Sans tenir compte du manque d'officiers, tous ces garçons affrontèrent [...] massivement la mort sans aucune crainte. C'est le fruit d'un siècle de discipline nationale [qui] les soude à un point tel que l'Allemagne au-dessus de tout ne saurait être pour eux un simple slogan" <sup>320</sup>.

couteaux" (juin 1934), il contribuera après guerre à la renaissance du festival de Bayreuth.

<sup>318</sup> S. George, "Der Soldatentod des Dichters", cit. in M. Bouchez, *Lebendiges Deutschland, manuel d'allemand pour les classes préparatoires aux grandes écoles*, Paris, Belin, 1939, p. 355.

<sup>319</sup> Cf. notamment : E. Weber, *Lyrik der Befreiungskriege*, Stuttgart, Metzler, 1991, ainsi que U.K. Ketelsen, *Völkisch-nationale und nationalsozialistische Literatur in Deutschland 1890-1945*, Stuttgart, Metzler, 1976.

<sup>320</sup> Voir M. Bouchez, *Lebendiges Deutschland*, op. cit. , p. 353.

Le 3 août 1914 - après l'adhésion de la social-démocratie à la politique impériale, suivie de l'étouffement de la gauche radicale opposée à la guerre (emprisonnement de Karl Liebknecht, Clara Zetkin, Rosa Luxemburg, Franz Mehring)<sup>321</sup> - "ce n'est pas seulement une masse désinformée" qui participe à la "liesse générale", mais "aussi des hommes capables de pensée critique : Ne devons-nous pas remercier le Ciel, écrit Thomas Mann à son frère, *d'être appelés d'une façon aussi inespérée à vivre de si grands événements ? Et de parler d'une noble, solennelle et sublime guerre populaire*"<sup>322</sup>. La lettre ouverte de Romain Rolland à Gerhardt Hauptmann, qui appelle les intellectuels allemands à désavouer le régime wilhelminien, soulève un tollé et provoque la publication du "Manifeste des 93", troublant soutien aux positions xénophobes et impérialistes de Guillaume II, "signé par les représentants les plus illustres [114] du monde littéraire et universitaire" (Richard Dehmel, Hermann Sudermann, Max Liebermann, Max Planck, Max Reinhardt)<sup>323</sup>.

Et tandis que les discours protestataires de Heinrich Mann - comme les articles d'Erich Mühsam dans *Kain*, de Wilhelm Herzog dans *Forum*, de Franz Pfemfert et Ludwig Rubiner dans *Aktion*, ou encore ceux de Kurt Tucholsky et Carl von Ossietzky - tombent dans le vide, toute une littérature de guerre, contrôlée par les grands trusts de l'édition type Scherl, envahit les kiosques et les librairies.

Dirigée notamment par Alfred Hugenberg (1865- 1951), président-directeur général des usines Krupp à Essen, cofondateur de la Ligue pangermaniste et magnat de la presse et du livre, la propagande belliciste triomphe en 1917 avec la création - de concert avec E.G. Strauss, président de la Banque d'Allemagne, et Erich Ludendorff, Grand-maître du Quartier général - de la société cinématographique UFA<sup>324</sup> ; compte-tenu du prestige et de la magie du film sur toutes les couches de la société, l'emprise des classes dirigeantes ne pouvait qu'en

<sup>321</sup> Cf. O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste allemand ....* op. cit. , p. 34 sq.

<sup>322</sup> K. Schröter, *Thomas Mann*, Reinbek, Rowohlt, 1964, p. 84.

<sup>323</sup> Voir extrait in L. Richard, *D'une Apocalypse ....* op. cit. , p. 116 sq.

<sup>324</sup> Cf. J. Wulf, *Theater und Film im Dritten Reich*, Gütersloh, Mohn, 1964, p. 321.



sortir renforcée <sup>325</sup> ; en effet - Ph. de Felice l'a bien montré -, il existe des "ressemblances frappantes" entre les mouvements mystiques des fidèles regroupés devant un autel et les réactions d'une foule massée devant un écran <sup>326</sup>.

La défaite de 1918, le Traité de Versailles, l'inflation provoquent une crise des valeurs sans précédent ; Thomas [115] Mann s'en est fait l'écho <sup>327</sup>, de même que son fils Klaus (1906-1949) qui, dans *Le Tournant*, récit autobiographique publié initialement en anglais en 1942, rappellera combien cet ébranlement moral et social plongea sa génération dans une "incertitude oppressante", la poussant à "toutes sortes d'excès et d'aventures."

Un seul domaine échappe alors à l'atmosphère omniprésente d'apocalypse : celui du rêve et de la poésie où se projettent les contours fantasmatiques d'un Reich nouveau et dont les mages se nomment : Martin Voelkel, un jeune pasteur berlinois, éditeur avec F.L. Habbel, dirigeant du cercle de jeunesse de Ratisbonne, de la revue *Le Chevalier blanc* <sup>328</sup> ; Arthur Moeller van den Bruck (1876-1925), animateur du "Club de Juin" qui, dans l'hebdomadaire *Das Gewissen*, cherche à organiser la résistance à Versailles et fait paraître en 1923 un titre redoutable : *Le troisième Reich* <sup>329</sup> ; Stefan George (1868-1933), auteur en 1914 de *L'Étoile d'Alliance* où il a élaboré les tables de la loi d'une société régénérée, reposant sur les concepts d'ordre, de subordination et de discipline, et qui en 1928 publie le recueil de poèmes, *Le nouveau Reich*, lequel ne pourra être le fait que d'un guide rédempteur, un "Führer" <sup>330</sup>. Certes, George prendra ses distances en janvier 1933 et s'exilera en Suisse - où il mourra en décembre - pour ne pas cautionner

<sup>325</sup> Voir S. Kracauer, *De Caligari à Hitler*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1973, ainsi que son article "Aufgabe der Filmkritik", in *Kino*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1974.

<sup>326</sup> Cf. de cet auteur *Poisons sacrés, Ivresses divines*, Paris, A. Michel, 1936, ainsi que *Foules en Délire, Extases collectives*, Paris, A. Michel, 1947.

<sup>327</sup> Notamment dans *La Montagne magique* et *Désordre et jeune Souffrance*.

<sup>328</sup> Cf. J.P. Faye, *Langages totalitaires*, op. cit. , p. 218 sq.

<sup>329</sup> À son sujet, voir J.P. Faye, *Langages* .... op. cit. , p. 17 sq. ; F. Stem, *Politique* .... op. cit., pp. 199-277 ; D. Goedel, in L. Dupeux et al., *La Révolution* .... op. cit., pp. 45-59.

<sup>330</sup> Cf. S. George, *Le nouveau Règne*, trad. G. Bianquis, Paris, Aubier-bilingue, p. 167.

le régime hitlérien qu'il refusait par pur aristocratismes ; mais les membres de son cénacle [116] par contre, dont les visions et les catégories constituaient la forme idéologique la plus chimérique et la plus apolitique - donc la plus apte à être "utilisée" - du radicalisme chauvin, se rallieront, selon l'expression de Gottfried Benn (1886-1956), "au nouveau cours historique" <sup>331</sup> : l'historien de la littérature ultranationaliste Friedrich Gundolf (i.e. Gundelfinger, 1880-1931), dont J. Goebbels suivra l'enseignement à Heidelberg mais dont le professeur refusera toutefois de patronner la thèse en raison de son antisémitisme primaire ; le germaniste Ernst Bertram (1884-1957), l'ami de Thomas Mann qui applaudira à l'autodafé de "littérature prohibée" du 10 mai 1933 ; le spécialiste de littérature classique Max Kommerell (1902-1944) qui condamnera la République de Weimar en tant que "régime des serruriers et des cordonniers" <sup>332</sup> pour se rallier aux nazis, mais qui s'en détournera néanmoins après la Nuit de cristal (9/10 novembre 1938).

Bien sûr, ce qui se passait dans la classe bourgeoise ne concernait guère le prolétariat. Pourtant là aussi, à l'exception des authentiques militants communistes et du courant national-bolchéviste rassemblé autour de Karl Otto Paetel qui émigrera à Paris puis aux USA, le vertige des pulsions suggérées par l'idéologie discriminatoire et revancharde des germanolâtres va faire son œuvre.

Majoritairement adhérents à des associations sportives ou à des groupes confessionnels à façade apolitique [117] - mais en réalité largement manipulés par l'extrême droite <sup>333</sup> -, les jeunes des villes et des banlieues - outre leurs turpitudes si bien évoquées par Walter Kolbenhoff <sup>334</sup> - ont pour héros Walter Flex (1887- 1917), tombé en Lettonie et auteur du livre culte *Le Promeneur entre deux Mondes*, dans lequel il exalte "l'éthique du front" en associant habilement des éléments empruntés à la mystique du *Wandervogel*, au protestantisme, ainsi qu'au nationalisme des associations étudiantes.

<sup>331</sup> Voir à son sujet le commentaire de L. Richard, *Le Nazisme et la Culture*, Paris, Maspero, 1978, pp. 255-264.

<sup>332</sup> Allusion aux origines modestes des dirigeants républicains ; le président, Friedrich Ebert, par exemple, avait été bourrelier.

<sup>333</sup> Cf. J.P. Faye, *Langages* .... op. cit. , p. 250.

<sup>334</sup> Voir son roman *Les Sous-Hommes*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Ainsi, la *Tragédie de la Jeunesse allemande* des années vingt - telle que décrite par Ernst Erich Noth (i.e. Paul Albert Kranz) <sup>335</sup>, et qui la portera dans les bras de l'hitlérisme -, est à mettre au compte d'un engluement idéologique fait d'une débauche xénophobe, raciste et impérialiste, la coupant de toute aspiration démocratique en raison de l'inaccessibilité de la production humaniste, systématiquement boycottée par les librairies et les bibliothèques <sup>336</sup>. Gérard Mendel l'a magistralement résumé dans *De Faust à Ubu* <sup>337</sup> : "La République de Weimar était dans les textes aussi démocratique que la République française de l'époque. Pourtant ce qui se passait dans les têtes se situait à un tout autre niveau que celui des textes. [...] Des structures politiques démocratiques planaient au-dessus d'un paysage humain, culturel, social, d'une tout autre nature."

[118]

## D. WEIMAR

[Retour à la table des matières](#)

Dans son essai déjà cité de 1962, *La Pensée antidémocratique sous la République de Weimar*, Kurt Sontheimer explique : "Sur le plan intellectuel, les nazis furent de purs épigones. Ils n'ont apporté aucune contribution originale à la pensée antidémocratique."

Est-ce à dire que l'environnement culturel qui domine les années vingt, constitue un terreau adéquat à l'éclosion du national-socialisme ?

Certes, la période weimarienne représente bien une apogée des arts et des lettres de la sphère germanique. "Véritable laboratoire où naissent et se confrontent les démarches les plus novatrices sur le plan de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la musique, du théâtre, du cinéma, de la littérature, de la philosophie ou des

<sup>335</sup> Cf. le très enrichissant article que lui ont consacré P. Lingerat et S. Narbutt, in *Cahiers d'Études Germaniques*, 13/1987, pp. 219-237.

<sup>336</sup> Ambroise Got avait consacré un long article à ce problème dans le *Mercure de France* du 15 octobre 1923.

<sup>337</sup> G. Mendel, *De Faust ...*, op. cit. , p. 126 et p. 138.

sciences" <sup>338</sup>, l'Allemagne d'après 1918 apparaît incontestablement comme le centre de la culture mondiale ; ce qui lui vaut du reste la levée progressive de l'ostracisme auquel l'a vouée l'Europe.

Mais, commentera Ernst Bloch lors d'une émission sur Radio Hesse en décembre 1963, s'en tenir là revient à ignorer le terrifiant scénario qui se préparait en coulisses : à savoir que l'antithèse Potsdam-Weimar, donc du militarisme prussien et de l'humanisme goethéen, était en train de se muer - et ce justement dans cette république à peine éclosée dite "de Weimar" - en une union sacrée où la tradition classique allait servir de [119] justification au meurtre ; une métamorphose, tympani - sera Karl Kraus (1874-1936), du "peuple des penseurs et des poètes" (*Volk der Dichter und Denker*) en "peuple des juges et des bourreaux" (*Volk der Richter und Henker*) <sup>339</sup> !

Or un simple coup d'œil au "Kürschner" <sup>340</sup> suffit pour s'en persuader : entre l'exil de Guillaume II et grosso modo 1922 - après qu'un assouplissement graduel de la censure ait enfin permis au public de découvrir les stigmatisations iconographiques de la guerre par Käthe Kollwitz, Otto Dix, George Grosz et John Heartfield -, le marché du livre est saturé par les productions "héroïques" de Karl Bröger, Heinrich Lersch, Will Vesper, Heinrich Zerkaulen, Franz Schauwecker, Werner Beumelburg <sup>341</sup>, et évidemment Ernst Jünger, le seul à être - comme le soulignera le germaniste français Jean-François Angelloz en 1942 <sup>342</sup> - "un styliste de qualité".

Face à ce déchaînement passionnel auquel prend part le cinéma de consommation <sup>343</sup>, la gauche pacifiste - confinée dans des journaux

<sup>338</sup> P. Guislain, *M le Maudit - Fritz Lang*, Paris, Hatier, 1990, p. 39.

<sup>339</sup> E. Bloch, in *Sind wir noch das Volk der Dichter und Denker ?*, Reinbek, Rowohlt, 1964, p. 34 sq.

<sup>340</sup> Répertoire bibliographique des éditeurs allemands créé par Josef Kürschner (1853-1902).

<sup>341</sup> Sur ces auteurs, voir E. Loewy, *Literatur unterm Hakenkreuz*, Francfort/Main, Fischer, 1969, p. 288 sq. Pour se faire une idée de ce qui se passait en France à la même époque, lire : G. Connes, *L'autre Épreuve*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>342</sup> J.F. Angelloz, *La Littérature allemande*, Paris, PUF, 1942, p. 120.

<sup>343</sup> L. Richard, *D'une Apocalypse ....* op. cit., p. 390 : "D'innombrables films chantent le prestige de l'uniforme, la joie d'être soldat, entretiennent le souvenir de la guerre en annihilant la terreur qu'elle peut provoquer." C'est

militants comme la *Rote Fahne* ou dans des revues de défense des droits de l'homme (*Das andere Deutschland*, lancée par F. Küster, ou *Die Weltbühne*, dirigée par C. von Ossietzky) - peine à se faire entendre : *Levisite ou la seule Guerre juste* de Johannes Robert Becher ne paraît qu'en 1926, *Litige à propos du Sergent Grischa d'Arnold Zweig* en 1927, *La Guerre* de Ludwig Renn en 1928, *À l'Ouest rien de* [120] nouveau d'Erich Maria Remarque en 1929, *La Paix* d'Ernst Glaeser et *Les Matelots du Kaiser* de Theodor Plievier en 1930. Et dès que ces parutions semblent faire mouche, on freine leur diffusion et les contrebalance par de nouveaux titres, à grand renfort de publicité : *Sept devant Verdun* par Josef Magnus Wehner ; *Passion allemande* par Edwin Erich Dwinger, trois volumes de bravoure antibolchevique ; *Les Trônes s'effondrent* par Bruno Brehm, une trilogie sur la monarchie danubienne victime de sa multiethnicité judéo-slave.

Concédonsons que cela mérite que l'on s'interroge sur la nature profonde de l'État weimarien. Flechtheim l'a bien vu : "La SPD [désormais au pouvoir] n'était même plus un parti révolutionnaire bourgeois, mais plutôt, depuis octobre 1918, un parti conservateur" <sup>344</sup>. Se ralliant à la légende du "coup de poignard dans le dos" et agitant le spectre de la bolchevisation, elle se met d'accord, le 10 novembre, avec Hindenburg et Groener pour qu'ils restent à la tête de l'armée, et le 19, avec les organisations patronales (pacte Legien-Stinnes) qui conservent les commandes de l'économie ; on préserve les institutions impériales (*Reichspräsident, Reichskanzler, Reichstag, Reichswehr*), et Gustav Noske, le ministre socialiste en charge de l'ordre public, s'entend avec les corps francs pour mater les communistes <sup>345</sup>, d'autant que si la "révolution de 1918, contrairement à la révolution russe d'Octobre, [fut], sinon dans tous ses aspects et manifestations, mais au fond, une révolution [121] bourgeoise incomplète, faite par la classe ouvrière contre le féodalisme, [...] il apparut que les buts socialistes dictatoriaux de Liebknecht et Spartacus ne correspondaient nullement aux

aussi ce qu'explique C. Riess, in *Das alles gab's einmal. Die grosse Zeit des deutschen Films*, Vienne et Munich, deux tomes, 1977 ; dans un article intitulé *Gibt es pazifistische Filme ?*, paru en mars 1928 dans la revue cinématographique *Film und Volk*, Hans Siemsen démontrera que même dans des films en apparence pacifistes, la propagande belliciste restait présente.

<sup>344</sup> O.K. Fiechtheim, *Le Parti communiste allemand....* op. cit., p. 57.

<sup>345</sup> Voir T. Feral, *Le National-Socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, p. 48 sq.

aspirations des larges masses des ouvriers, sans parler des soldats, des paysans et des petits bourgeois" <sup>346</sup>.

Grèves réprimées par les armes, arrestations massives, liquidations physiques (Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg en janvier 19, Eugen Léviné en juin), traductions en cour martiale, condamnations à de lourdes peines de forteresse, rien ne fut épargné par la SPD pour éliminer "la concurrence communiste" <sup>347</sup>. Au premier congrès de la troisième Internationale qui se réunit en mars à Moscou, le délégué allemand intervient au nom d'un parti persécuté par un gouvernement "socialiste" s'appuyant sur les forces les plus réactionnaires de l'Allemagne impériale.

Partant, il est aisé de concevoir que l'avant-garde artistique et littéraire, loin de trouver avec le nouveau gouvernement un terrain propice à ses projets, en essuie régulièrement les foudres dès lors qu'elle prend une position idéologique ferme à l'égard des problèmes politiques et sociaux <sup>348</sup>.

Incité à glorifier la modernité technologique et l'indispensable allégeance du travailleur à l'organisation technocratique comme moteurs de la restauration de la prospérité et de la puissance allemandes, l'intellectuel est taxé de décadentisme - sinon de bolchévisme - au [122] moindre signe de subversion contre les structures de la civilisation industrielle et de ses élites.

Marquée par ricochet par les théories d'Oswald Spengler (1880-1936) <sup>349</sup> - le premier volume du *Déclin de l'Occident* date de 1918 -, la SPD au pouvoir conçoit la culture comme un effort de l'esprit pour donner forme à l'élan vital et encourager la force créatrice du capital : influence sans aucun doute - vu son propre désarroi programmatique - de l'allié gouvernemental DDP (Parti démocrate), dont on sait que les leaders furent les véritables théoriciens de la jeune république : Friedrich Naumann, fondateur en 1907 du *Werkbund* qui entendait

<sup>346</sup> O.K. Fiechtheim, *Le Parti communiste allemand ....* op. cit., p. 59 sq.

<sup>347</sup> O.K. Fiechtheim, *ibid.*, p. 74.

<sup>348</sup> Citons à titre d'exemple le cas de G. Grosz qui, après avoir échappé à l'exécution en 1917 pour désertion, sera condamné en 1920 à 5 000 marks d'amende pour antimilitarisme.

<sup>349</sup> Sur O. Spengler, voir G. Merlio, in L. Dupeux, *La Révolution ....* op. cit., pp. 153-173.

encourager "la sanctification du travail par l'art" et par là même casser l'ascendant du marxisme sur le prolétariat <sup>350</sup> ; son ami Hugo Preuss, le père de la Constitution ; Walther Rathenau, l'industriel ultranationaliste et futur ministre des Affaires étrangères <sup>351</sup> ; Hjalmar Schacht, l'économiste de génie, président de la Banque d'Allemagne, puis grand argentier du troisième Reich <sup>352</sup>.

Toujours est-il que durant cette première séquence weimarienne - dirigée successivement par les chanceliers SPD : Philipp Scheidemann, Gustav Bauer et Hermann Müller <sup>353</sup> -, alors que Dietrich Eckart et Alfred Rosenberg s'autorisent impunément à diffuser à la criée en plein centre de Munich leur périodique antisémite et antimarxiste *Auf gut' Deutsch*, les intellectuels d'extrême-gauche sont eux privés de la parole !

[123]

Quant aux Juifs, en dépit d'une illusion de symbiose, ils "ne se parlaient qu'à eux-mêmes, pour ne pas dire qu'ils s'assourdisaient eux-mêmes" <sup>354</sup>.

Le putsch de Kapp/Lüttwitz avorte en mars 1920 <sup>355</sup> grâce à une grève générale et une résistance armée dont le Parti communiste est le fer de lance. Les chanceliers Konstantin Fehrenbach (juin 1920 - mai 1921) et Joseph Wirth (mai 1921 - novembre 1922), tous deux membres du Centre catholique, comprennent que l'union de toutes les forces de gauche et républicaines est nécessaire pour faire front au terrorisme de

<sup>350</sup> Cf. F. Stern, *Politique* .... op. cit., p. 192.

<sup>351</sup> Voir à son propos P. Letourneau, *La Pensée politique et économique de Walther Rathenau*, Thèse, Strasbourg III, 1980.

<sup>352</sup> Nombreux détails sur son action in J.M. Argelès/G. Badia, *République de Weimar. Troisième Reich*, Paris, Messidor /Éditions Sociales, 1987.

<sup>353</sup> Cf. T. Feral, *Le National-Socialisme. Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 135 sq.

<sup>354</sup> La formule est de Gershom Scholem ; cf. D. Aberdam, *Berlin entre les deux guerres : une symbiose judéo-allemande ?*, Paris, L'Harmattan, 2000.

<sup>355</sup> Voir E. Könnemann et H.J. Krusch, *Aktionseinheit contra Kapp-Putsch*, Berlin, Dietz, 1972 ; cette énorme étude de 574 pages est certes irremplaçable quant aux détails historiques, mais doit être nuancée quant aux interprétations ; il s'agit en effet à l'origine d'une thèse de doctorat soutenue devant le comité scientifique de l'Institut marxiste-léniniste de RDA.

la droite extrémiste <sup>356</sup>, et que dans cette mobilisation antifasciste la KPD joue - nolens volens - un rôle de premier ordre. C'est l'époque où Walter Gropius érige à Berlin un monument aux victimes du putsch de Kapp, où Käthe Kollwitz fait paraître son splendide hommage graphique à Karl Liebknecht, où Bertolt Brecht reçoit le Prix Kleist pour sa pièce *Tambours dans la Nuit*, dédiée aux Spartakistes.

Au lendemain de l'assassinat du ministre des Finances Matthias Erzberger (1875-1921) et du ministre des Affaires Étrangères Walther Rathenau (1867-1922), certains intellectuels nationalistes - ainsi Axel Eggebrecht <sup>357</sup> et Thomas Mann <sup>358</sup> - deviennent de fervents démocrates.

Toutefois, ce virage à gauche de la République cesse avec l'occupation par la France de la Ruhr. Le 19 janvier 1923, les troupes de Poincaré occupent les sites [124] industriels pour forcer le paiement des réparations ; le gouvernement bourgeois de Wilhelm Cuno réplique par la résistance passive ; l'inflation galopante règne, jetant le peuple dans la déchéance sociale : "Le mark plongeait jour après jour dans l'abîme, nous dit Leonhard Frank <sup>359</sup> ; [...] pour des millions de gens modestes qui avaient économisé sou après sou pendant des dizaines d'années pour leurs vieux jours, les livrets de caisse d'épargne n'avaient plus que la valeur du papier. L'excès de misère poussa au suicide des milliers de ces vieilles gens spoliés et désespérés." Cet "Enfer des Pauvres", que stigmatisera le cinéaste Phil Jutzi d'après des récits sur le vif de Heinrich Zille (1858-1929), fait déjà surgir parmi les Allemands - Alfred Döblin l'a montré dans *Berlin Alexanderplatz* - l'obsédante question que reformulera Hans Fallada (i.e. Rudolf Ditzgen, 1893-1947) lors de la grande dépression du début des années trente : *Que faire maintenant, mon Bonhomme ?* Or, tandis que le Parti nazi se forge indiscutablement une certaine gloire en organisant une résistance active contre l'occupant autour du lieutenant Albert Léo Schlageter, exécuté

<sup>356</sup> Voir à ce propos E.J. Gumbel, *Vom Fememord zur Reichskanzlei*, Heidelberg, 1962 ; Gumbel était professeur de mathématiques à l'université de Heidelberg ; il émigrera en France en 1933, puis aux USA.

<sup>357</sup> Cf. A. Eggebrecht, *Der halbe Weg, Zwischenbilanz einer Epoche*, Reinbek, Rowohlt, 1981.

<sup>358</sup> Voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 61 sq.

<sup>359</sup> L. Frank, *À Gauche, à la Place du Coeur*, Grenoble, PDG, 1992, p. 124.



par un peloton français en mai 1923, le Parti communiste se suicide en voulant déclencher - sur injonction du *Komintern* - une insurrection prolétarienne qui est un total échec (24-26 octobre 1923) et conduit le 23 novembre à son interdiction. Réautorisée le 1er mars 1924, la KPD subira dès lors les tracasseries permanentes de la police et ne parviendra jamais, selon [125] le mot de Clara Zetkin, "à donner un contenu politique aux aspirations révolutionnaires des masses" <sup>360</sup>, d'autant que l'arrivée au pouvoir de Gustav Stresemann (13 août 1923), leader du Parti populaire allemand (DVP), a jugulé l'inflation et stabilisé la République.

On ne peut donc que se rallier à l'opinion de Franz Borkenau <sup>361</sup> selon laquelle, à cette époque, la force d'attraction de l'extrême droite dépassant celle de l'extrême gauche, il n'y avait en fait que deux possibilités : ou la victoire du nazisme que Hitler compromet lui-même le 8/9 novembre 1923 en tentant de faire le forcing (échec du putsch de Munich dont il tire aussitôt la conclusion qu'il faut parvenir au pouvoir par la "voie légale"), ou une renaissance weimarienne - confirmée notamment par G. Castellan <sup>362</sup> -, qui va durer jusqu'à la mort de Stresemann <sup>363</sup>, laquelle coïncide à trois semaines près avec le choc de la crise économique d'octobre 1929 qui provoque la réémergence du courant réactionnaire jusque-là endigué par une relative prospérité.

Sous la République, l'Université est restée un hypocentre nationaliste prêt à se réactiver au moindre prétexte. Avec Hermann August Korff, Hans Neumann, Hermann Pongs, Joseph Nadler, la germanistique s'est érigée en instrument de manipulation politique <sup>364</sup> dont les thèses sont vulgarisées à l'envi par des publications à grand tirage, telles la *Revue pour la Défense de la Culture allemande* ou la *Revue pour une Connaissance* [126] allemande qui glorifient l'art du terroir, la littérature guerrière, la tradition germanique. À l'image de ce

<sup>360</sup> O.K. Fiechtheim, *Le Parti communiste* .... op. cit., p. 128.

<sup>361</sup> F. Borkenau, *World Communism. A History of the Communist International*, Ann Arbor, Univ. Michigan Press, 1962.

<sup>362</sup> G. Castellan, *L'Allemagne de Weimar*, Paris, Colin, 1969.

<sup>363</sup> 10 mai 1878 - 3 octobre 1929 ; il quittera la chancellerie le 23 novembre 1923, mais restera ministre des Affaires étrangères de tous les gouvernements ultérieurs.

<sup>364</sup> De précieux renseignements in E. Lämmert et al., *Germanistik - Eine deutsche Wissenschaft*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1967.

Daniel Krenker dont Albert Speer fut l'étudiant en 1925-26 à la Haute École Technique de Berlin-Charlottenburg et qui, "montrant un jour [...] la cathédrale de Strasbourg, éclata en sanglots et dut interrompre ses cours" <sup>365</sup>, des professeurs pleurant d'émotion s'acharnent à démontrer en de pathétiques envolées lyriques le mépris des peuples étrangers pour l'Allemagne. Même scénario dans le Secondaire où - au mépris de toute objectivité -, la moindre explication de texte devient prétexte de haine : c'est ainsi qu'en 1923, le journaliste Karl Korn <sup>366</sup>, alors élève de seconde, voit soudain son professeur de lettres se mettre à délirer sur la spoliation de l'Allemagne de ses colonies par le Traité de Versailles à partir du poème de Schiller, *Le Partage de la Terre*.

Suite à la réforme prussienne des lycées de 1925 qui, dans l'esprit de la pédagogie prônée par le néokantien de Marburg, Paul Gerhard Natorp, stipule que la tâche de l'enseignement est d'apprendre aux élèves "à penser et à vouloir en Allemands" <sup>367</sup>, les manuels s'attachent à perpétuer les valeurs nationales : Bismarck, Bethmann Hollweg, Guillaume II, Lagarde et Langbehn y font figure de classiques. Si l'actualité apparaît dans les cours, c'est sous la forme d'écrits relatifs à la guerre : Rudolf Binding (1867-1938), Ernst Jünger (1895-1998), Werner Beumelburg (1899-1963), [127] Walter Bloem (1868-1951) constituent des étapes incontournables <sup>368</sup>. Par contre, les auteurs animés de préoccupations sociales ou pacifistes (Heinrich Mann, Alfred Döblin, Robert Musil, Bertolt Brecht) ne sont que très rarement cités <sup>369</sup>.

<sup>365</sup> A. Speer, *Au Coeur du Troisième Reich*, Paris, Fayard, 1971, p. 22.

<sup>366</sup> Voir K. Korn, in *Sind wir noch das Volk der Dichter und Denker ?*, Reinbek, Rowohlt, 1964, p. 62.

<sup>367</sup> Lors de la déclaration de la Première Guerre mondiale, Natorp (1854-1924) avait proclamé : "Aujourd'hui nous ne devons connaître d'autre but que d'être une bonne fois pour toutes des Allemands, de devenir des Allemands et de vouloir rester des Allemands" (cit. in J. Rivière, *L'Allemand*, Paris, Gallimard, 1918) ; toutefois, comme l'a souligné J.P. Faye (*Langages totalitaires*, op. cit., p. 210), il se refusera toujours à faire de l'essence allemande une question raciale.

<sup>368</sup> Sur ces auteurs et leurs œuvres, voir E. Loewy, *Literatur unterm Hakenkreuz*, Francfort/Main, Fischer, 1969, p. 283 sq.

<sup>369</sup> Voir à ce propos W. Killy, "Zur Geschichte des deutschen Lesebuchs", in *Germanistik - Sine deutsche Wissenschaft*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1967,

Certains maîtres vont même plus loin, se référant sans aucun scrupule à l'*Histoire de la Littérature allemande* d'Adolf Bartels <sup>370</sup>, basée sur le principe qu'"un Juif ne peut être un écrivain allemand", ou encore au célèbre *Peuple sans Espace* de Hans Grimm (1875- 1955), "œuvre longtemps attendue qui traite enfin des problèmes réels", et qui incite le lecteur à un retour à un temps originel où une race de colons régénérera le Reich <sup>371</sup>.

Comment ne pas comprendre que, modelée dans un tel climat de "démocratie improvisée" <sup>372</sup>, la jeunesse se soit sentie quelques années plus tard légitimée à - selon le vœu d'un de ses précepteurs, Helmuth Kittel - "porter le nom du Führer à bon droit" <sup>373</sup> ?

D'autant que la propagation de cette mystique obscurantiste est largement favorisée par les médias du consortium Hugenberg qui, écrira le pacifiste Friedrich Wilhelm Foerster - une des premières victimes de l'autodafé du 10 mai 1933 - "a tellement égaré et exaspéré le peuple allemand, [qu'il l'a rendu] mûr pour une deuxième Grande Guerre : Hugenberg a introduit le poison du mensonge dans le sang allemand" <sup>374</sup>.

De fait, "imbu des idées monarchistes, nationalistes [128] et militaires de l'ère impériale qu'il s'efforce de faire revivre" <sup>375</sup>, Alfred Hugenberg, leader du Parti national-populiste (DNVP), contrôle en 1928 environ 1300 journaux et revues, les maisons d'édition Scherl et Ullstein, ainsi que la société cinématographique UFA dont il est actionnaire majoritaire depuis 1927, et que dirige son homme de confiance Ludwig Klitzsch, futur grand manitou du film sous le

pp. 45-69, ainsi que R. Minder, *Kultur und Literatur in Deutschland und Frankreich*, Inselbücherei, no 771.

<sup>370</sup> Parue en 1897, cette *Geschichte der deutschen Literatur* fut remise sous presse dans une édition revue et augmentée par les éditions Haessel de Leipzig en 1924.

<sup>371</sup> Cf. J. Gandouly, in L. Dupeux, *La Révolution conservatrice ....* op. cit., pp. 75-82.

<sup>372</sup> *Die improvisierte Demokratie*, titre d'une étude de Theodor Eschenbuch sur la République de Weimar publié à Munich en 1963.

<sup>373</sup> Cf. J.P. Faye, *Langages totalitaires*, op. cit., p. 255.

<sup>374</sup> F.W. Foerster, "Qui est coupable de la guerre mondiale ?", *Revue universelle*, 1er décembre 1937.

<sup>375</sup> E. Déri, "Hugenberg et sa Presse", *Monde*, 21 juillet 1928.

troisième Reich. Or la grande habileté de Hugenberg fut de savoir intégrer l'idéologie la plus réactionnaire à des productions en apparence purement informatives ou distractives ; en rassasiant le public de nouvelles à sensation, en jouant sur le contraste d'édifiantes idylles et d'horribles affaires criminelles - telle l'affaire Peter Kürten, le tristement célèbre "vampire de Düsseldorf" qui inspirera en 1931 à Fritz Lang son chef d'œuvre *M le Maudit* <sup>376</sup>, il contribuera à la pénétration des mythes nourriciers du fascisme : chantage sécuritaire, plans miraculeux pour sortir du marasme, éradication des diaboliques doctrines judéo-démocratique-marxistes, abdication de la pensée face au génie d'hommes providentiels élus par le destin pour refaire le monde ; en janvier 1933, il obtiendra le double porte-feuille de l'agriculture et de l'économie dans le premier gouvernement Hitler.

Face à cette situation, l'opposition ne pèse pas lourd. Même le puissant consortium rouge créé par Willi Münzenberg - limité il est vrai à Berlin et aux grandes villes où le PC est actif (Hambourg, Ruhr) - ne parviendra [129] jamais à contrebalancer - que ce soit dans le domaine de la presse (*Welt am Abend*), des revues illustrées (*Arbeiter-Illustrierte-Zeitung*), du cinéma (firme Prometheus liée au Mejrabpom soviétique) - "le monopole de l'influence sur les masses" <sup>377</sup> détenu par Hugenberg, dont la *Ufa-Wochenschau* (résumé de l'actualité hebdomadaire) précédait systématiquement le grand film dans l'écrasante majorité des salles de projection, véhiculant une métaphysique patriotique et antidémocratique redoutablement efficace.

Et pour cause ! Suite au décret d'urgence du 27 juin 1922 contre les actes terroristes perpétrés par l'extrême droite, la loi de juillet censée garantir la sécurité de la République n'avait pas tardé à devenir entre les mains de la police et de l'administration - toujours sous dépendance de droite <sup>378</sup> et grâce à la complaisance des dirigeants social-démocrates <sup>379</sup> - une arme contre la gauche.

<sup>376</sup> Voir au sujet de ce film la stimulante étude de P. Guislain, *M le Maudit - Fritz Lang*, Paris, Hatier, 1990.

<sup>377</sup> Cf. O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste ....* op. cit., p. 179 sq.

<sup>378</sup> Voir H. Heiber, *Die Republik von Weimar*, Munich, DTV, 1979.

<sup>379</sup> Comme l'a remarquablement dénoncé Ödön von Horváth dans sa pièce de 1931, *La Nuit italienne*.

Après la mort de Friedrich Ebert (SPD) fin février 1925, la présidence échoit en avril au maréchal Paul von Hindenburg (1847-1934), qui est élu contre Wilhelm Marx (1863-1946), membre du Centre catholique (*Zentrum*) et candidat de la coalition républicaine. Représenté par Ernst Thälmann, le PC obtient un résultat médiocre (6,3%).

Incarnation de la tradition prussienne, le nouveau chef de l'État s'appuie sur l'article 48 de la Constitution<sup>380</sup> et gouverne par ordonnances ; comme l'affirmera [130] cette autre victime de l'autodafé que fut Emil Ludwig, la République n'est plus qu'une "légende"<sup>381</sup>. En effet, si elle fut peu connue du public, l'action de Hindenburg a été décisive pour l'avenir de l'Allemagne : sous ses deux mandats successifs, la Reichswehr noire et de multiples groupements nationalistes - dénoncés dès 1926 par le courageux journaliste Cari Mertens qui en 1932 meurt dans un accident de voiture louche - font régner la terreur à l'égard des Juifs et des démocrates<sup>382</sup>. Animés d'intentions extrémistes - à l'instar de ces contre-révolutionnaires et antirépublicains qui en 1919, lors de la répression sanglante contre les spartakistes, avaient cherché à bâillonner par la force les organes de presse de la gauche et assassiné dans les locaux du Vorwärts un de ses rédacteurs en chef, le poète Werner Möller, qui avait pris fait et cause pour Karl Liebknecht - d'innombrables agitateurs, tel Ernst Wachler, éditeur de la *Deutsche Zeitschrift*, font surface, diffusant impunément une production qui - hélas ! - trouve son chemin vers les masses du fait, insiste H. Heiber<sup>383</sup>, qu'un "esprit de subordination spécifique aux Allemands a toujours poussé l'homme de la rue à préférer l'ordre à la liberté" ; allégation parfaitement pertinente et confirmée tant par Erich Fromm dans sa lumineuse étude : *La Peur de la Liberté*, que par

<sup>380</sup> Cf. "Weimarer Verfassung", in *Deutsche Verfassungen*, Munich, Goldmann, 1965, p. 48 ; cet article prévoyait que le président puisse, à titre exceptionnel et si les circonstances l'exigeaient, exercer un pouvoir dictatorial en abolissant tous les droits démocratiques et en faisant usage de la force armée.

<sup>381</sup> *Hindenburg oder die Sage von der deutschen Republik* parut en émigration à Amsterdam en 1935.

<sup>382</sup> Voir à cet égard l'excellent appareil de commentaires présenté par Traugott Krischke in Ö. v. Horváth, Sladek, Francfort/Main, 1983, p. 145 sq.

<sup>383</sup> H. Heiber, *Die Republik ....* op. cit.

Georges-Arthur Goldschmidt dans un travail essentiel : Quand Freud voit la Mer <sup>384</sup>.

Avec Le Soleil - tout un programme ! -, édité par la [131] Ligue de Thuringe pour la protection de la patrie, comme avec les journaux et revues de la Ligue Dürer, des Associations Raabe et Hebbel, du Cercle Richard Wagner, tout un petit monde ébranlé par le contexte économique, social et politique, peut se reconforter en rêvant à une communauté purifiée de ses miasmes où, sous l'égide d'un Führer infaillible, il trouvera naturellement la place qui lui revient.

Quoi que l'on puisse en penser aujourd'hui, résister à une telle illusion est pratiquement impossible, dès lors qu'elle comble une frustration et semble répondre à une attente légitime. Gérard Mendel l'a mis en évidence : un vécu de crise individuelle ne peut que conduire à une régression psychologique s'il se conjugue à un déficit démocratique des institutions <sup>385</sup>.

D'où l'impact de certains groupements particulièrement agressifs.

Fondée en 1920 par Bettina Feistel-Rohmeder, la "Société pour un art allemand" de Dresde plaide pour une lutte systématique contre le bolchevisme culturel et appelle à retirer des musées et à détruire "toute production d'inspiration cosmopolite", afin de régénérer les valeurs ancestrales propres à la Communauté raciale germanique. À Weimar, Adolf Bartels (1862-1945) centre ses travaux d'histoire littéraire sur l'origine ethnique des écrivains, et établit des classifications entre juifs, enjuivés et non-juifs ; vulgarisateur de talent et bénéficiant d'une large médiatisation, il contribuera avec son [132] Judaïsme dans la Littérature allemande à préparer les esprits à l'autodafé du 10 mai 1933 ; en 1926, après avoir reçu la visite personnelle de Hitler en lequel il reconnaît un sauveur, il met sa "Ligue culturelle raciste" au service de la propagande nazie et œuvre à la diffusion de *Mein Kampf*, "la parution allemande la plus importante depuis les *Pensées et Souvenirs de Bismarck*". Animé par Paul Schultze-Naumburg (1869- 1949), le "Cercle de Saaleck" - du nom d'une forteresse en ruines près de Naumburg où était né cet architecte qui avait édifié pour Guillaume II

<sup>384</sup> Tous deux parus chez Buchet/Chastel, en 1963 pour la traduction de Fromm et en 1988 pour l'ouvrage de Goldschmidt.

<sup>385</sup> De G. Mendel, on relira sans faute *La Révolte contre le Père*, Paris, Payot, 1968, chap. 4, 5, 6, 7.

la luxueuse résidence de *Cecilienhof*, où seront signés durant l'été 1945 les Accords de Potsdam - se préoccupe dès 1925 d'ancrer dans les foules la doctrine nationale-socialiste par la diffusion de brochures destinées à faire choc : afin notamment de démontrer que l'art moderne, produit d'une basse humanité, s'oppose au développement harmonieux de l'Aryen, on produit des montages photographiques juxtaposant une tête abstraite et un cas d'hydrocéphalie ; parmi ses membres, on trouve entre autres : Hans-Severus Ziegler, directeur de l'hebdomadaire *Le Raciste* et futur organisateur de l'exposition *Musique dégénérée* (Düsseldorf, 1938) ; Ludwig Ferdinand Clauss, promoteur de "l'animisme racial" (*L'Âme nordique*, 1928), collaborateur de la revue *Race*, et nommé professeur à l'université de Berlin en 1936 ; Richard Walther Darré, agronome de formation, auteur de *Nouvelle Noblesse venue du Sang et du Sol* (1930), [133] puis Führer des paysans du Reich et responsable de la politique de colonisation à l'Est jusqu'à sa mise à pied en 1942 ; Hans Friedrich Karl Günther, dont la *Science raciale du Peuple allemand* (1922) se vendit à 270 000 exemplaires, et qui enseignera aux universités de Iéna et Fribourg-en-Brigau ; le grand éditeur munichois Julius Friedrich Lehmann, spécialisé en médecine et hygiène raciale, directeur des revues *Archives de Biologie raciale et sociale*, *Renouveau allemand*, *Peuple et Race*, et fournisseur à titre gracieux de Hitler <sup>386</sup>. À partir d'août 1927, tous rallient la "Ligue de combat pour la défense de la culture allemande" d'Alfred Rosenberg, tout d'abord de manière souterraine, puis très officiellement en février 1929, où ils font preuve d'un terrifiant dynamisme sur l'ensemble du territoire du Reich <sup>387</sup>.

Dans de telles circonstances, même un Thomas Mann prêche dans le désert. On sait que depuis son discours de soutien à la République prononcé en octobre 1922 à la Salle Beethoven de Berlin après l'assassinat de W. Rathenau, une opinion largement répandue était qu'il se comportait en traître et faisait le jeu - sous l'influence de son épouse Katja Pringsheim - des Juifs <sup>388</sup>. La voix de la régression rend sourd à celle de la raison.

<sup>386</sup> Cf. R.H. Phelps, "Die Hitler-Bibliothek", in *Deutsche Rundschau*, 1954.

<sup>387</sup> Voir par exemple l'ouvrage pionnier de Hildegard Brenner, *La Politique artistique du National-Socialisme*, Paris, Maspéro, 1980.

<sup>388</sup> Cf. K. Schröter, *Thomas Mann*, Reinbek, Rowohlt, 1964, p. 91 sq.

En novembre 1926, la loi pour la protection de la jeunesse, promulguée sous prétexte de mettre un frein à la "littérature licencieuse", permet au législateur de censurer à tout vent. Mais, comme le note alors Bertolt [134] Brecht <sup>389</sup>, ce qui est visé, ce n'est pas tant "cette littérature nocive qui incite à la guerre et à l'oppression" que "la vérité".

Du reste, dès le lendemain, *L'Observateur raciste - Organe central de la NSDAP*, exige que les ouvrages sociocritiques de Heinrich Mann soient retirés du commerce pour pornographie ! Les libraires doivent enlever de leur vitrine le roman de Johannes Robert Becher, *Lévisite ou la seule Guerre juste*, une vigoureuse dénonciation de l'impérialisme dans laquelle le héros, un jeune bourgeois au nom symbolique de Peter Friedjung (Friede = paix) se convertit à l'internationalisme ; l'auteur lui-même doit affronter un procès pour haute trahison qui, en janvier 1928, se soldera par un non-lieu grâce à un large mouvement de solidarité conduit par M. Gorki, R. Rolland, B. Brecht et T. Mann. Le drame de Berta Lask, *Leuna 1921*, un hommage à la répression du soulèvement ouvrier de Halle-Mansfeld de mars 1921, est interdit de représentation. Passagers de troisième Classe, une vaste fresque dans laquelle Kurt Kläber fait raconter à seize prolétaires de différentes nationalités, réunis durant sept jours par le hasard sur un transatlantique, leurs déboires avec le capitalisme, est censuré pour incitation à la sédition. Arnold Zweig qui, dans *La Querelle à propos du Sergent Grischa*, a osé accuser - sous le nom de Schieffenzahn - le général Ludendorff de crime contre l'humanité durant la Première Guerre mondiale, est l'objet de menaces de mort et sert de [135] prétexte, en tant que "judéo-pacifiste", à de violentes campagnes antisémites.

En 1929, suite à la manifestation ouvrière berlinoise du 1<sup>er</sup> mai "dispersée à coups de matraques et à l'aide d'armes à feu par la police dirigée par le social-démocrate Zörgiebel, [...] on en vint à des combats de barricades à Wedding et Neukölin, au cours desquels il n'y eut aucune victime du côté de la police, tandis que 25 civils furent tués et 36 grièvement blessés" <sup>390</sup> ; une vague d'arrestations frappe la Ligue

<sup>389</sup> B. Brecht, *Über Politik und Kunst*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, p. 12.

<sup>390</sup> O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste ...* op. cit., p. 190 ; voir également le roman de Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 171 sq.



des écrivains révolutionnaires prolétariens <sup>391</sup> ; la parution de sa revue mensuelle, *Die Linkskurve*, relève de la prouesse.

C'est l'époque à laquelle, en dépit de ses *Cinq PS* (entendons Pseudonymes), Kurt Tucholsky doit s'enfuir pour la Suède ; il ne reverra jamais l'Allemagne et se suicidera près de Göteborg en décembre 1935.

En mars et juillet 1931, des ordonnances présidentielles permettent d'interdire un livre ou d'arrêter l'auteur d'un article sur simple décision de police ; le 23 novembre, Carl von Ossietzky est condamné à dix-huit mois de prison pour avoir dénoncé dans la *Weltbühne* des tractations en cours entre le président Hindenburg, Hitler et les représentants de la grande industrie ; libéré fin décembre 1932 suite à une amnistie pour la Noël, il y retourne à peine deux mois plus tard sous escorte de la Gestapo avant d'être transféré en camp de concentration <sup>392</sup>.

Néanmoins, malgré ce pesant climat d'arbitraire, les [136] classes dirigeantes n'hésitent pas à favoriser - dans une proportion réduite - des œuvres a priori hostiles à leurs objectifs si elles correspondent à un certain engouement ; mais cette libéralité de façade n'est pas neutre ; non seulement elle est source de profit et exempte de tout danger dès lors que ce sont ces classes qui en contrôlent la diffusion - et donc les effets -, mais elle sert aussi à déconsidérer aux yeux du mouvement révolutionnaire le créateur désormais intégré au système de production capitaliste : ce sera le cas pour Erich Maria Remarque (i.e. Paul Remark, 1898-1970), qui acceptera la promotion de son roman, *À l'Ouest rien de nouveau*, par la publicité bourgeoise ; réduit à un produit désincarné de pur divertissement, l'ouvrage - vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et adapté au cinéma par le réalisateur américain L. Milestone - eut une efficacité militante nulle ; devenu un auteur à la mode, se refusant à toute implication politique <sup>393</sup>,

<sup>391</sup> Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller Deutschlands (BPRS), 1928-1935, environ 500 membres sur lesquels plus de 50% étaient des ouvriers.

<sup>392</sup> Voir H. Donat, A. Wild et al., Carl von Ossietzky. *Republikaner ohne Republik*, Brême, Donat & Themen Verlag, 1986.

<sup>393</sup> Cf. l'entretien avec Remarque réalisé en juin 1929 par Axel Eggebrecht, in L. Richard, *D'une Apocalypse à l'autre*, Paris, UGE, 1976, pp. 397-402.

Remarque sera vilipendé par Karl August Wittfogel dans la *Rote Fahne*, et aussi Ossietzky dans la *Weltbühne* <sup>394</sup>.

Brecht, par contre, déjà troublé par l'accueil triomphal réservé paradoxalement par le public bourgeois à L'Opéra de quat'sous qu'il avait voulu comme une critique grinçante des rapports sociaux, intentera un procès à l'UFA pour la version filmique de sa pièce par Georg Wilhelm Pabst <sup>395</sup> ; remettant radicalement en cause son travail, il réalisera alors avec la complicité d'Ernst Ottwald et du metteur en scène Slatan Dudow le seul [137] film authentiquement marxiste de la République de Weimar, *Kuhle Wampe* <sup>396</sup>, qui, frappé d'interdit dès sa sortie en mars 1932, fut enfin autorisé après des coupures grâce à une tonitruante campagne de protestation ; dix mois plus tard, les services de Goebbels le proscrivaient définitivement. Ce film - auquel répondra en procédant d'un schéma identique le cinéaste national-socialiste Hans Steinhoff avec *Le Jeune Hitlérien Quex* <sup>397</sup> - s'attaque aux problèmes de l'heure (spéculation, chômage, expulsions, suicides, sans-logis) et appelle à voter communiste ; mais son grand défaut est de minimiser la menace nazie qui, dans la dernière scène, est présentée comme une ultime convulsion d'un capitalisme à bout de souffle.

Or tandis que le PC - enfermé dans la théorie du social-fascisme qui le conduit occasionnellement à faire cause commune avec la NSDAP <sup>398</sup> - échoue dans ses tentatives pour mobiliser <sup>399</sup>, Hitler progresse constamment.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 409 et p. 393 sq.

<sup>395</sup> Voir L.H. Eisner, "Sur le Procès de l'Opéra de quat'sous", in *Europe*, 35, nos 133/134, pp. 11-118.

<sup>396</sup> Nom d'un lieu-dit à l'Est de Berlin où, au début des années trente, le Secours rouge (*Rote Hilfe*) avait établi un camp-refuge pour les chômeurs expulsés de leur logement. Sur ce film, voir T. Feral, "Introduction au film *Kuhle Wampe*", et J.M. Palmier, "La Jeunesse allemande dans les années vingt/trente", in *Études allemandes*, 1, Clermont-Fd, Université d'Auvergne, 1993, pp. 9-12 et 21-28.

<sup>397</sup> Cf. T. Feral, "Introduction au film national-socialiste *Hitlerjunge Quex*", et J.M. Palmier, art. cit., in *Études allemandes*, 1, op. cit., pp. 15-20 et 29-34.

<sup>398</sup> En août 1931, référendum pour renverser le gouvernement social-démocrate de Prusse ; en novembre 1932, grève des transports à Berlin.

<sup>399</sup> Cf. O.K. Flechtheim, *Le Parti communiste ....* op. cit., p. 208 : "La K PD lança six fois de 1929 à 1932 le mot d'ordre de grève générale. Lors de son premier

Fin février 1925, à sa libération de la forteresse de Landsberg où il a été interné après le putsch de Munich, il a reconstitué son parti ; la virulence de son discours inaugural lui ayant valu une interdiction de parole de deux années sur l'ensemble du territoire allemand, il en a profité pour "créer un instrument de pouvoir capable à tout moment de se substituer à l'État républicain et d'offrir une structure d'encadrement au corps social" <sup>400</sup>.

Lorsque le 1<sup>er</sup> mai 1927, il défie le gouvernement [138] social-démocrate de Prusse en tenant meeting dans un cabaret désaffecté du centre de Berlin, le "Clou", et que quelque temps plus tard les SA de Brème dirige une opération coup-de-poing contre la "Commune Barkenhof", propriété de la Croix rouge internationale depuis 1923, pour y détruire les fresques expressionnistes de son fondateur, le peintre et sculpteur Heinrich Vogeler, les réactions restent timides.

Dès lors la NSDAP, qui ne compte encore que 72 000 membres, va exploiter démagogiquement tous les événements susceptibles de mettre à mal la République : question de l'occupation de la rive gauche du Rhin, sort du Sud-Tyrol, révision du Plan Dawes par le Plan Young, et bien sûr le chômage qui ne cesse de s'accroître sous l'effet de la rationalisation des entreprises <sup>401</sup> ; en 1929, elle a fait plus que doubler ses effectifs et commence à avoir des élus : Mecklenbourg-Schwerin, Saxe, Bade, mairie de Coburg.

appel, une seule usine fit grève ; les fois suivantes, absolument personne. C'est un fait que, lors des événements décisifs de 20 juillet 1932 (date du coup d'État de von Papen contre la Prusse) et du 30 janvier 1933 (date de la prise du pouvoir par Hitler), les appels communistes à la grève générale ne trouvèrent aucun écho" ; *ibid.*, p. 213 sq. : "La capacité d'action de la KPD diminuait d'année en année et dans la mesure même où la crise diminuait la capacité de lutte du prolétariat. La masse des ouvriers en activité restait passive [...]. Chez les chômeurs également comme dans les couches moyennes appauvries, son influence était limitée. Tout au plus réussissait-elle, de temps à autre, à amener un certain nombre de chômeurs à une manifestation, qui se terminait par des heurts sanglants avec la police ou le pillage de magasins d'alimentation."

<sup>400</sup> P. Milza, *Les fascismes*. Paris, Imprimerie nationale, 1985, p. 190.

<sup>401</sup> Détails sur ces divers points in T. Feral, *Le National-Socialisme - Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Le 23 janvier 1930, suite à un exceptionnel succès aux élections régionales de Thuringe, Wilhelm Frick <sup>402</sup> décroche le poste de ministre de l'Intérieur et de l'Éducation au sein du nouveau gouvernement de coalition des droites ; après avoir imposé à ses partenaires une loi qui lui donne les pleins pouvoirs, il met en œuvre un scénario "pour la défense du génie populaire allemand" (interdiction d'ouvrages, de représentations théâtrales, de films, de concerts ; épuration des musées ; nazification de l'enseignement) qui, trois années plus tard, se [139] retrouvera au plan national <sup>403</sup>.

"Une révolution d'un type inédit, statuera Thomas Mann, sans idée contre l'idée, contre tout ce qu'il y a de plus noble, de meilleur, d'honnête, contre la liberté, la vérité, le droit" <sup>404</sup>.

[140]

<sup>402</sup> 1877-1946 , juriste de formation et haut responsable de la police bavaroise, adhère précocement à la NSDAP et participe au putsch de Munich ; député au Reichstag dès 1924, d'une fidélité absolue à Hitler, devient ministre de l'Intérieur du Reich en 1933 ; condamné à la pendaison par le tribunal de Nuremberg

<sup>403</sup> Cf. T. Feral, *Le National-Socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, pp. 63-76.

<sup>404</sup> Cit. M. Mann, *Das Thomas-Mann-Buch*, Francfort/Main, Fischer, 1965, p. 109 sq.

[141]

## Le nazisme : une culture ?

# CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

À sa libération de la prison de Spandau en 1966, Baldur von Schirach commentera ainsi la réussite de Hitler dont il avait été une des chevilles ouvrières : "Dans l'atmosphère de déclin, on cherchait un sauveur. Et voici que soudain parut [...] un homme dont les discours hypnotisaient les foules, un orateur comme il n'y en avait jamais eu dans l'histoire allemande. Cet homme fondit en une deux idées qui, jusque-là, passaient pour aussi incompatibles que l'eau et le feu, le nationalisme et le socialisme. Beaucoup y virent la formule magique [...]. Les foules des brasseries furent fascinées, aussi bien que les grands bourgeois dans les salons" <sup>405</sup>.

C'est sans conteste un des mérites de François Delpla <sup>406</sup> d'avoir récemment - en s'appuyant sur un discours public prononcé par le futur dictateur au Hofbräuhaus à Munich le 13 août 1920 - attiré l'attention sur le fait que, si effectivement Hitler a proposé comme idée force susceptible de s'ériger en révélation mystique [142] pour l'ensemble de la communauté germanique la synthèse du nationalisme et du socialisme = national-socialisme, cela n'a pu se réaliser que sur la base d'un mythe unificateur : le racisme, avec à l'époque comme cible toute

<sup>405</sup> B. von Schirach, *J'ai cru en Hitler*, Paris, Plon, 1968 ; on sait que Schirach (1907-1974) fut le grand responsable des organisations de jeunesse sous le troisième Reich ; sur ses conceptions éducatives, voir ses livres : *Die Hitlerjugend. Idee und Gestalt* (1934) et *Revolution der Erziehung* (1939).

<sup>406</sup> F. Delpla, *Hitler - Biographie*, Paris, Grasset, 1999, p. 95.

désignée : *LE Juif*, un concept dont on sait que, étant systématiquement défini par l'autre, l'extension fut illimitée <sup>407</sup>.

"Mieux qu'une docte analyse, insiste avec pertinence l'historien, ce document nous montre, encore près de sa source, le torrent qui va submerger une partie du monde. [...] Dès ce moment, la dynamique du nazisme est enclenchée [...] et, plus que la séduction de ses slogans primaires, c'est le caractère branlant de son meccano idéologique qui, la volonté et l'intelligence du chef aidant, va en faire l'une des forces les plus attractives du siècle" <sup>408</sup>.

On ne saurait mieux dire : c'est en effet en jouant avec une virtuosité peu commune sur les différents registres d'antiennes instillées depuis un siècle - et en les agglutinant avec la maîtrise manipulatrice et la détermination mégalomane que la psychiatrie reconnaît au paranoïaque <sup>409</sup> - que Hitler sut provoquer les illusions adéquates au ralliement de l'énorme majorité des Allemands à sa personne ; entendons par le réveil de la couche caractérielle en l'individu où la raison est hors-circuit, où - comme l'avait relevé le psychanalyste Rudolf Loewenstein <sup>410</sup> - "la fonction essentielle du Surmoi, le refoulement des motions pulsionnelles, se [143] trouve déléguée à un guide providentiel" que, dans sa propre insuffisance, on investit d'une infaillibilité absolue : "Führer, donne tes ordres, nous nous soumettrons" (*Führer befehl, wir folgen*) !

Et s'il a pu en être ainsi - Edith Eugen-Erdsiek l'avait montré dès 1960 avec un courage rare à l'époque <sup>411</sup>-, c'est à coup sûr que chacun y trouvait son compte : sans doute motivé par l'espoir d'un monde régénéré qui lui donnerait une nouvelle raison de vivre ; mais aussi par jouissance de se dédommager enfin des frustrations polymorphes auxquelles l'avait jusqu'ici invariablement condamné l'ordre établi, sans

<sup>407</sup> Voir à ce propos G.A. Goldschmidt, in *Quand Freud voit la Mer*, Paris, Buchet-Chastel, 1988, pp. 190-216.

<sup>408</sup> F. Delpla, *op. cit.*, pp. 75-77.

<sup>409</sup> Cf. T. Feral, "Qui était Adolf Hitler ?", in *Le National-Socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, pp. 35-47 ; voir aussi B. Gaudiot, *Adolf Hitler - L'Archaïsme déchaîné*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>410</sup> R. Loewenstein, *Psychanalyse de l'Antisémitisme* ; cit. d'après l'édition allemande (Suhrkamp, 1967, p. 43).

<sup>411</sup> in H. Buchheim et al., *Der Führer ins Nichts - Eine Diagnose Adolf Hitlers*, Rastatt, Grote, 1960, pp. 25-42.

avoir pour autant à engager sa propre responsabilité puisque "sa conscience s'appelait maintenant Adolf Hitler."

Comme l'écrivait Wilhelm Reich <sup>412</sup>, "le fascisme est l'attitude émotionnelle fondamentale de l'homme opprimé par la civilisation machiniste autoritaire et son idéologie mécaniste-mystique. [...] Il est la somme de toutes les réactions caractérielles irrationnelles de l'homme moyen."

Le fascisme est donc a priori un phénomène international latent dont l'éventuelle éclosion et la forme dépendent du contenu culturel des sociétés.

S'il a pris en Allemagne la forme particulièrement sordide qu'on lui connaît, c'est que les structures caractérielles du peuple allemand étaient imbibées d'un contenu propice à une telle dérive.

Du reste, ceux - très rares - qui y résistèrent spontanément [144] - Albrecht Betz l'a montré à propos de Heinrich Mann <sup>413</sup> - incarnaient, à différents titres et quoi qu'il en coûte, la volonté d'assurer le primat des valeurs humaines et le triomphe de la raison sur l'obscurantisme : leur univers culturel se situait ailleurs ; à savoir dans "l'interculturalité critique", c'est-à-dire la nécessité permanente d'un débat intellectuel ouvert sur tous les terrains où se joue l'avenir de l'homme.

Bien sûr, il serait totalement erroné de croire que l'accession de Hitler au pouvoir s'est déroulée sans embûches ; les crises - tant externes qu'internes - qui n'ont cessé de ponctuer son parcours, ont été multiples, et il apparaît aujourd'hui clairement qu'il n'aurait pas été très difficile de le mettre à de nombreuses reprises définitivement hors-jeu <sup>414</sup>.

Cependant, ce qui a à l'évidence totalement échappé aux acteurs politiques de l'époque, c'est que le fonctionnement et la stratégie de la NSDAP ne relevaient pas d'un parti structuré au sens classique du terme, mais d'un "mouvement" (*Bewegung*) ; ce qui veut dire que, loin de s'inscrire dans une stratégie programmatique conventionnelle et

<sup>412</sup> W. Reich, *La Psychologie de Masse du Fascisme*, Paris, Payot, 1974, pp. 11-12.

<sup>413</sup> A. Betz, *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der dreissiger Jahre*, Munich, Text und Kritik, 1986.

<sup>414</sup> Voir T. Feral, *Le National-Socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, p. 33 sq.

frontale, tout son effort a porté sur le réveil des pulsions archaïques en œuvrant par rapport aux frustrations de la société allemande.

Quelle que soit la direction dans laquelle on regarde, l'action permanente des doctrinaires et propagandistes nazis a été de casser le Surmoi constitué au fil des générations par la religion et le rationalisme en lesquels [145] ils voyaient "des glaives brandis par les Juifs pour faire violence à la loi naturelle de la lutte pour la vie" ; en perdant le sens de sa race, de son sang et de son sol, l'homme, devenu incapable de s'intégrer à la totalité cosmique, est voué à la dégénérescence ; il faut donc qu'il capitule devant ce qui doit s'accomplir pour que, dans le respect des lois et du rythme de l'univers, il parvienne au bonheur absolu de l'Homme-Dieu, ou si l'on préfère du Surhomme ; ainsi la faculté de raison, élément purement négatif puisque source des conflits avec les principes naturels auxquels l'homme doit justement d'exister, est assimilée à une infirmité.

En 1834, dans sa *Contribution à l'Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne* - très exactement un siècle avant la fameuse "Nuit des longs couteaux" cautionnée par Hindenburg et dans la foulée de laquelle Hitler allait être consacré "unique titulaire de l'idée d'État" par les industriels, l'armée, et un plébiscite populaire (19 août) -, Heinrich Heine avait eu le pressentiment d'un temps futur où surgirait une pensée qui, négatrice des valeurs qui la refoulaient, renouerait "le contact avec les puissances naturelles originelles" pour finir par déchaîner "les forces démoniaques du vieux panthéisme germanique" porteuses de "sauvagerie" et d'"absurde folie meurtrière" <sup>415</sup>.

Aujourd'hui, alors qu'un courant "nouvel âge" - profitant du malaise ambiant pour discréditer la raison et exalter l'harmonie fusionnelle sous l'égide de doctrines [146] mystificatrices sectaristes et intégristes <sup>416</sup> - entraînent un nombre croissant d'adeptes vers une eschatologie unificatrice "de même nature que les grandes espérances qui soulevaient les masses à Nuremberg" <sup>417</sup>, il n'est pas négligeable de se souvenir que les pensées a priori subalternes du spectre culturel de nos

<sup>415</sup> H. Heine, *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*, Leipzig, Reclam, 1961, p. 185.

<sup>416</sup> On relira avec profit à cet égard : G. Bataille, *La Structure psychologique du Fascisme*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970, Vol. 1, p. 362 sq.

<sup>417</sup> C. Olivier, *L'Ogre intérieur*, Paris, Fayard, 1998, p. 217.



sociétés finissent toujours par se faire dominantes si l'on ne se mobilise pas efficacement pour leur barrer la route.

"On ne peut faire preuve d'humanité avec des cervelles brouillées", exhortait Hans Henny Jahnn au début des années vingt <sup>418</sup>, alors même que Sigmund Freud évoquait dans une lettre au pasteur zurichois Oskar Pfister "la terrible dualité" en laquelle se jouait l'avenir : *Ananké* ou *Logos* <sup>419</sup>.

Ananké ou Logos, tel est indubitablement le choix décisif qu'auront encore à faire les enfants du nouveau siècle d'ici l'horizon 2030. Souhaitons qu'ils aient enfin "l'audace insolente de dire je" en pensant nous, c'est-à-dire sans jamais mutiler cet autre qui lui aussi est je et par lequel je n'a pas à être mutilé <sup>420</sup>.

<sup>418</sup> in *Le Couronnement de Richard III*, drame dont la première eut lieu à Leipzig le 5 février 1922 ; cf. A. Lauterwein, *Splendeur et Misères de Hans Henny Jahnn*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 204.

<sup>419</sup> En 1922 ; cf. Correspondance de Sigmund Freud avec le Pasteur Pfister, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>420</sup> Cf. T.W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la Vie mutilée*, Paris, Payot, 1991.

[147]

**Le nazisme : une culture ?**

## **NOTES ET RÉFÉRENCES**

[Retour à la table des matières](#)

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[148] [149] [150] [151] [152] [153] [154] [155] [156] [157] [158] [160]  
[161] [162] [163] [164] [165] [166] [167] [168] [169] [170] [171] [172]  
[173] [174] [175] [176] [177] [178] [179] [180] [181] [182] [183] [184]

[185]

**Le nazisme : une culture ?**

## **BIBLIOGRAPHIE**

[Retour à la table des matières](#)

Les livres et revues directement utilisés pour la rédaction de cet essai ont tous été dûment répertoriés dans les notes et références au fur et à mesure de leur mention dans le texte. Le nom de leur auteur est systématiquement recensé en index.

Mes remerciements vont à tous les archivistes, bibliothécaires et documentalistes qui ont bien voulu m'aider de leurs irremplaçables compétences.

Je tiens également à adresser ma gratitude aux éditions J.B. Metzler de Stuttgart dont les publications suivantes ont constitué un important apport à ma réflexion :

T. Anz et M. Stark, *Expressionismus. Manifeste und Dokumente zur deutschen Literatur 1910-1920*, 1982.

T. Anz, *Literatur des Expressionismus*, 2000.

W. Asholt (édit.), *Manifeste und Proklamationen der europäischen Avantgarde 1909-1938*, 1995.

S. Becker (édit.), *Neue Sachlichkeit im Roman*, 1995.

W. Beutin (édit.), *Deutsche Literaturgeschichte*, 19945.

M. Brauneck, *Naturalismus. Manifeste und Dokumente zur deutschen Literatur 1880-1900*, 1986.

[186]

M. Brauneck. *Die Welt als Bühne*, vol. 3 et 4, 1999 et 2001.

- R. Brinkmann, *Expressionismus*, 1980.
- H. Eggert et C. Garbe, *Literarische Sozialisation*, 1995.
- W. Fähnders, *Anarchismus und Literatur*, 1987.
- W. Fähnders, *Avantgarde und Moderne von 1890 bis 1933*, 1998.
- M. Hahner, *Deutsches Exilarchiv 1933-1945*, 1989.
- B. Hillebrand, *Ästhetik des Nihilismus*, 1991.
- S. Hoefert, *Das Drama des Naturalismus*, 1993.
- W. Jacobsen (édit.), *Geschichte des deutschen Films*, 1993.
- E. John, *Musikbolschewismus 1918-1938*, 1994.
- G. Kosch et M. Nagl, *Der Kolportage-Roman*, 1993.
- W. Krull, *Prosa des Expressionismus*, 1984.
- A. Linke, *Sprachkultur und Bürgertum. Zur Mentalitätsgeschichte des 19. Jahrhunderts*, 1996.
- H. Lethen, *Neue Sachlichkeit 1924-1932*, 2000.
- M.H. Ludwig, *Arbeiterliteratur in Deutschland*, 1976.
- P. Nusser, *Trivilliteratur*, 1991.
- K. Petersen, *Literatur und Justiz in der Weimarer Republik*, 1988.
- K. Petersen, *Zensur in der Weimarer Republik*, 1995.
- [187]
- N.J. Schürgers, *Politische Philosophie in der Weimarer Republik*, 1989.
- G. Scheidt, *Der Kolportagebuchhandel 1869-1905*, 1994.
- M. Vogt (édit.), *Deutsche Geschichte*, 1997.
- W. Wülfling (édit.), *Handbuch literarisch-kultureller Vereine, Gruppen und Bünde 1825-1933*, 1998.

À noter en outre que la "Sammlung Metzler" propose sous forme de petits volumes d'un prix modique de remarquables introductions aux acteurs et problématiques culturels (Documentation : [w.w.w.metzlerverlag.de](http://www.metzlerverlag.de)).

Il convient enfin de signaler le travail du germaniste, conseiller diplomatique et ambassadeur, Pierre Maillard, De Gaulle et le Problème allemand, Paris, F.-X. de Guibert, 2001, qui montre dans le détail (pp. 13-71) comment les acteurs les plus en vue de la pensée antidémocratique allemande ont été perçus en France, et notamment, avec une rare lucidité pour l'époque, par celui qui n'était encore que le capitaine De Gaulle.

[188]

**Le nazisme : une culture ?**

## **INDEX DES NOMS PROPRES**

[Retour à la table des matières](#)

- Aberdam D. 179  
Adler A. 35  
Adorno T. 51, 184  
Alexander G. 48  
Alff W. 11  
Amar A. 165  
Andersch A. 147  
Angel P. 167  
Angelloz J.F. 119, 168, 178  
Apollinaire G. 66  
Argelès J.M. 179  
Arendt H. 64, 74, 166  
Arminius 82, 167  
Arndt E.M. 79, 81, 84  
Arp H. 43  
Arvon H. 16, 148, 150, 151, 152,  
153, 172, 176  
Asmussen G. 111  
Auzias C. 17  
Avenarius F. 99
- Baader J. 44  
Baargeld J.T. 44  
Badia G. 151, 154, 159, 179  
Bakounine M.A. 39  
Balázs B. 50
- Ball H. 41, 43, 44  
Bandel E. von 167  
Bandet J.L. 14, 148, 149, 167,  
168, 174  
Barck S. 152  
Barrès M. 174  
Barron S. 154, 162  
Bartels A. 92, 100, 127, 131,  
132, 166, 170  
Barthel M. 46  
Baruch L. cf. Börne  
Bataille G. 184  
Bauer B. 85  
Bauer G. 122  
Bausinger H. 173  
Bayer M. 111  
Beauvoir S. de 19  
Bebel A. 89  
Becher J.R. 41, 43, 119, 134  
Becker N. 84  
Beckmann M. 50  
Behrens P. 51
- [189]  
Békessy J. cf. Habe  
Beller S. 62, 161, 162, 176  
Bellmer H. 151

- Benjamin W. 43, 49, 109  
 Benn G. 32, 41, 43, 74, 116  
 Bensimon D. 14, 15, 159, 163  
 Berdiaev N. 16  
 Berg G. 153  
 Bergengruen W. 61  
 Bergeron L. 169  
 Bernanos G. 57, 160  
 Bernhard T. 102  
 Bernardi F. von 93  
 Bertram E. 116  
 Beta O. 94  
 Bethmann Hollweg T. von 126  
 Betz A. 144, 162, 184  
 Beumelburg W. 119, 126  
 Beyerlein F.A. 96  
 Bianquis G. 167  
 Bideau P.H. 13, 174  
 Binding R. 29, 126  
 Binnebesel B. 59  
 Bismarck O. von 28, 87, 88, 89, 90, 92, 126, 169, 170  
 Bley F. 96  
 Bloch E. 51, 52, 118, 178  
 Bloem W. 127  
 Blüher H. 107, 110, 175  
 Bock H.M. 158  
 Bodganov A.A. 47, 48  
 Bohr N. 35  
 Bohrt 29  
 Bölsche W. 105  
 Bonhoeffer O. 59  
 Bonn F. 80  
 Bonsels W. 111, 176  
 Borchardt R. 29, 63, 148  
 Borchert W. 173  
 Borchmeyer D. 171, 174  
 Borkenau F. 125, 179  
 Borne L. 83  
 Bötticher de Lagarde P. 102, 126, 173  
 Bouchez M. 176  
 Brandi W. 168  
 Brecht B. 18, 22, 36, 43, 51, 53, 123, 127, 133, 134, 136, 150, 153, 155, 181  
 Bredel W. 47  
 Brehm B. 120  
 Brenner H. 181  
 Breton A. 34, 44, 149, 151  
 Broch H. 25, 147  
 Brod M. 41, 42, 149  
 Bröger K. 119  
 [190]  
 Bronnen A. 43, 53, 155  
 Buache F. 149  
 Buber M. 45. 161  
 Buchheim H. 183  
 Büchner G. 83  
 Budde E. 94  
 Bürgers H. 85  
 Burte H. 96  
 Busch F. 65  
 Buschinger D. 12  
  
 Carus C.G. 104  
 Casalis G. 168  
 Cassau K. 94  
 Cassirer P. 58, 159  
 Castellan G. 125  
 Chamberlain H.S. 73, 102, 165  
 Char R. 14  
 Châtellier H. 152  
 Chauvelot D. 13  
 Claudel P. 57  
 Clausen E. 111  
 Clauss L.F. 132  
 Cohen D. 18

- Cohn L. cf. Ludwig  
 Colonomos F. 173  
 Comini A. 163  
 Connes G. 178  
 Conrad M.G. 105  
 Conradi H. 105  
 Courths-Mahler H. 94, 171  
 Croce B. 80, 82, 86, 167, 169, 170  
 Cuno W. 124  
 Curtius E.R. 58, 158
- Dahlmann F.C. 87  
 Dahn F. 80, 93, 167, 171  
 Damerius H. 47  
 D'Annunzio G. 29  
 Darré W. 132, 133  
 Darwin C. 35  
 David C. 105, 174  
 Davidsohn H. cf. Hoddis  
 Dawes (plan) 138  
 Dehmel R. 22, 114  
 Delpla F. 141, 142, 183  
 Deltmann L. 97  
 Déri E. 180  
 Dietzen R. cf. Fallada  
 Dilthey W. 98  
 Dinter A. 102, 172, 173  
 Ditzen R. cf. Fallada  
 Dix O. 50, 70, 119  
 Döblin A. 33, 50, 124, 127  
 Doehlemann, F. 159  
 Dolituss E. 160  
 Donat H. 182  
 Donath A. 159, 163  
 Dostoïevski F.K. 22  
 Dracoulidès N.N. 66, 162  
 Droysen J.G. 87  
 Droz J. 89, 166, 169, 170, 174
- Dube W.D. 149, 164  
 Dudow S. 136  
 Duparc F. 18  
 Dupeux L. 55, 152, 157, 158, 166, 172  
 Dupuy M. 172  
 Dürer A. 131  
 Durieux T. 42  
 Durus-Keményi A. 50  
 Düwel K. 173  
 Dwinger E.E. 120
- Ebert F. 129, 177  
 Ebnet K.H. 171, 172  
 Eckart D. 106, 122  
 Eckhart J. 57  
 Eckmann S. 154  
 Edschmidt K. 33  
 Eggebrecht A. 123, 182, 179  
 Ehrenstein A. 63  
 Eich G. 62, 161  
 Eichendorff J. von 80  
 Einstein A. 35, 65  
 Eisler H. 65, 162  
 Eisner K. 71  
 Engel E. 103  
 Engels F. 112  
 Engelsing R. 93, 170  
 Erasme 165  
 Ernst M. 44  
 Ernst P. 46, 151  
 Erzberger M. 123  
 Eschenbuch T. 180  
 Eugen-Erdsiek E. 143  
 Ewers H.H. 156
- Fahrner R. 58  
 Fallada H. 50, 124  
 Fauconnet A. 90, 170



- Faye J.P. 105, 110, 111, 155,  
174, 176, 177, 180
- Fechner G.T. 104
- Fehrenbach K. 123
- Feininger L. 51
- Feistel-Rohmeder B. 131
- Felice Ph. de 114
- Fermigier A. 163
- Feuchtwanger L. 28, 147, 155
- Fichte J.G. 79, 91  
[192]
- Fischer K. 109, 110
- Flechtheim O.K. 120, 151, 152,  
155, 171, 176, 178, 179,  
180, 181, 182
- Flex W. 117
- Foerster F.W. 127, 180
- Follen K. 81
- Fontaine A. 151
- Fontette F. de 173
- Ford H. 49
- Förster B. 110
- Förster P. 110
- Foucault M. 70, 164
- François-Joseph d'Autriche 169
- Frank L. 41, 94, 124, 150, 179
- Frantz C. 91
- Frédéric 1er Barberousse 168
- Frédéric II von Staufen 168
- Frédéric-Guillaume 1er 59
- Frédéric-Guillaume IV 83, 84,  
85, 86, 169
- Frenssen G. 28, 96
- Freud S. 30, 33, 35, 63, 64, 146,  
148, 183, 184, 162
- Freytag G. 80, 93, 167, 170, 171
- Frick W. 139, 183
- Friedel V.H. 97, 98
- Fritsche P. 106
- Fromm E. 51, 130, 181
- Gagem H. von 86
- Gandouly J. 180
- Ganghofer L. 28
- Gangl M. 158
- Gaudiot B. 183
- Geibel E. 80
- Geiger W. 153
- Geissler M. 96
- George S. 29, 63, 112, 115, 176,  
177
- Gerlach Leopold von 85
- Gerlach Ludwig von 85
- Germain A. 148, 149
- Gisselbrecht A. 158
- Glaeser E. 50, 120
- Gneisenau A. von 166
- Gobineau J.A. de 102
- Goebbels J. 62, 116, 137, 159
- Goedel D. 177
- Goethe J. W. von 13, 175
- Goldschmidt G.A. 72, 130, 158,  
183, 165, 181
- Goltz C. von 111, 176
- Goltz R. von 111, 176
- Golyscheff J. 44  
[193]
- Gorki M. 134
- Görres J. von 81, 104
- Got A. 177
- Gotsche O. 46
- Grabein P. 111
- Graf O.M. 45
- Gräff O. 111
- Grandjonc J. 151, 169
- Grass G. 168, 171
- Griese F. 99
- Grimm H. 127

- Grimm J. et W. 167  
 Groddeck G. 55, 157  
 Groener W. 120  
 Gropius W. 51, 123, 154  
 Gross O. 39, 150  
 Grosz G. 44, 50, 119, 178  
 Grube M. 80  
 Gruber E. 158  
 Grün C. 85  
 Grünberg K. 47  
 Guérin And. 170  
 Guillaume 1er 88, 168, 170  
 Guillaume II 22, 28, 41, 70, 92,  
 95, 113, 119, 126, 132, 148  
 Guislain P. 177, 180  
 Guizot F. 84  
 Gumbel E.J. 179  
 Gundelfinger F. cf. Gundolf  
 Gundolt F. 116  
 Gunther H.F.K. 133
- Habe H. 61, 160  
 Habel F.L. 115  
 Hadwinger V. 149  
 Haeckel E. 35  
 Hagelstange R. 60  
 Hahn O. 65  
 Hahnemann C. 104  
 Halbe M. 99  
 Haller CL. 83  
 Hansen E. cf. Nolde  
 Hardenberg F. von cf. Novalis  
 Harlan V. 161  
 Hart H. 105, 174  
 Hart J. 105, 174  
 Hasenclever W. 33, 41  
 Hasse E. 93  
 Hauptmann G. 22, 23, 113  
 Haydn J. 168
- Heartfield J. 44, 119, 151  
 Hebbel F. 131  
 Heckel E. 32, 68  
 Heer F. 160  
 Hegel F. 14, 83, 90  
 Heiber H. 130, 181  
 [194]  
 Heidegger M. 14, 56, 74, 158,  
 166  
 Heine H. 13, 16, 26, 83, 145,  
 147, 184  
 Helms H.G. 175  
 Herbet D. 160  
 Herder J.G. 79  
 Hermann cf. Arminius Hermlin  
 S. 154  
 Hervier J. 153  
 Herwegh G. 85  
 Herzfeld H. cf. Heartfield  
 Herzfelde W. 44, 151  
 Herzl T. 63  
 Herzog R. 96  
 Herzog W. 114  
 Hess M. 85  
 Hess R. 173  
 Hesse H. 15, 59, 156  
 Heyder F. 96  
 Heym G. 32  
 Hilbert D. 35  
 Himmler H. 173  
 Hindemith P. 65  
 Hindenburg P. von 120, 129,  
 130, 135, 145, 181  
 Hitler A. 13, 16, 53, 54, 56, 59,  
 65, 73, 97, 103, 125, 128,  
 132, 133, 135, 137, 141,  
 142, 143, 144, 145, 154,  
 157, 158, 160, 176, 182, 183  
 Hochhuth R. 159

- Hoddis J. van 39, 150  
Hoernle E. 46  
Hoffmann H. 96  
Hoffmann W. cf. Kolbenhoff  
Hoffmann von Fallersleben A.  
84, 169  
Holitscher A. 48  
Holz A. 22  
Horváth O. von 61, 160, 181  
Huch R. 58  
Huelsenoeck R. 44  
Hugenberg A. 28, 114, 127, 128,  
129, 180  
Humboldt W. von 79  
Husserl E. 14, 23, 51  
  
Ibsen H. 22  
Imhoff G. 166  
  
Jäckel E. 156  
Jacobsen F. 111  
Jahn F.L. 80, 81, 112  
Jahnn H.H. 146, 184  
[195]  
Jähns M. 91  
Janik A. 166  
Jaspers K. 56, 57, 158  
Jeske W. 153  
Jdanov A.A. 153  
John E. cf. Marlitt  
Johst H. 43, 53, 155  
Joli J. 150  
Jourcin A. 170  
Juliana L.E.M.W. 161  
Jung C.G. 35, 70, 164  
Jünger E. 50, 53, 55, 108, 109,  
119, 127. 153, 156, 175  
Jutzi P. 124  
  
Kahn E. 69  
Karrer O. 57  
Kästner E. 50  
Kafka F. 30, 33, 148, 149, 172  
Kampf A. 97  
Kandinsky W. 33. 51, 70  
Kant I. 79, 90, 91, 166  
Kantorowitz A. 152, 153, 160,  
161  
Kapp W. 46, 123, 176, 179  
Kast P. 46  
Kaznelson S. 165  
Keil E. 100  
Keller P. 96  
Kempner A. cf. Kerr  
Kerner J. 80  
Kerr A. 41, 102  
Ketelsen U.K. 176  
Kick W. 159  
Kilchner A.B. 165  
Killy W. 180  
Kirchhoff J. 59  
Kirchner EL. 32, 68  
Kisch E.E. 43, 149  
Kittel H. 127  
Kläber K. 47, 134  
Klages L. 63, 98  
Klee P. 23, 25, 33, 35, 66, 68, 70,  
147, 149, 162, 163  
Kleist H. von 167  
Klemperer O. 64  
Klepper J. 59  
Klitzsch L. 128  
Kneib A. 31, 148, 149  
Knopf J. 153  
Koch F. 102  
Koeppen W. 62  
Kogon E. 55, 157  
Kolb A. 41

- Kolbenheyer E.G. 99  
 Kolbenhoff W. 52, 117, 147,  
 [196]  
 154, 171, 181  
 Kollwitz K. 23, 119, 123  
 Kommerell M. 116  
 Könnemann E. 151, 179  
 Korff H.A. 125  
 Korn K. 126, 180  
 Körner K.T. 79  
 Kösting K. 91  
 Kotzebue A. von 81 167  
 Kracauer S. 177  
 Kraepelin E. 69, 104  
 Kranz P.A. cf. Noth  
 Kraus K. 28, 63, 64, 71, 119, 164  
 Krének E. 64  
 Krenker D. 1 26  
 Kretzer M. 106  
 Krille O. 46  
 Krockow C. von 167  
 Kröger T. 99  
 Kropotkine P.A. 39  
 Krüger H. 17  
 Krulic J. 158  
 Krusch H.J. 151, 179  
 Kubin A. 33  
 Kubrick S. 154  
 Kugler F. 80  
 Kurella A. 45, 110  
 Kürschner J. 119, 178  
 Kürten P. 128  
 Küster F. 119  
 Kutschera F. 111  
  
 Lagarde P. de cf. Bötticher  
 Lamartine A. de 84  
 Lämmert E. 173, 179  
 Lamprecht K. 93  
  
 Landauer G. 45, 71  
 Lang F. 34, 128, 180  
 Langbehn J. 102, 126, 173  
 Lange F. 93  
 Lange H. 59  
 Langgässer E. 61  
 Lanz von Liebenfels J. 64  
 Laqueur W. 109, 155, 175  
 Lask B. 47, 134  
 Lasker-Schüler E. 41, 71  
 Lasswitz K. 94  
 Lauff J. 28  
 Lauterwein A. 184  
 Legrand M D. 165  
 Le Fort G. von 60  
 Legien C. 120  
 Lehmann J.F. 133  
 Leibniz G.W. 35  
 Leiser E. 161  
 [197]  
 Lenbach F. von 71  
 Lénine W. I. 44, 48, 152, 170  
 Lenk G.A. 111  
 Lenz S. 58  
 Leppin P. 149  
 Le Rider J. 158  
 Lersch H. 119  
 Lessing Th. 98  
 Lethen H. 152  
 Letourneau P. 178  
 Leuilliot P. 87, 169  
 Leuner H. 163  
 Levin G. cf. Walden  
 Leviné E. 45, 71, 121  
 Levisse-Touzet C. 159  
 Levrat J. 74, 158, 166  
 Lhermitte J. 162  
 Libenyi 88, 169  
 Lichtenberg B. 59

- Liebermann M. 58, 71, 114, 159, 164  
 Liebermann von Sonnenberg M. 91  
 Liebknecht K. 42, 51, 98, 113, 121, 123, 130  
 Liebknecht W. 89  
 Lingerat P. 177  
 Lingner M. 151  
 Lippe-Biesterfeld A. von 161  
 Lippe-Biesterfeld B. von 161  
 Lissauer E. 97  
 List F. 91  
 Loewenstein R. 142, 183  
 Loewy A. 14  
 Loewy E. 178, 180  
 Lohenstein D.C. von 167  
 Lohr A. 97  
 Löns H. 97  
 Loiseaux G. 156  
 Löns H. 28, 172  
 Lorbeer H. 47  
 Lowsky M. 171  
 Ludendorff E. 111, 114, 134  
 Ludwig E. 63, 92, 130, 170, 161  
 Ludwig E.L. 167  
 Lueger K. 156  
 Lukács G. 17, 30, 48, 148, 172  
 Luther M. 82, 88, 168  
 Lüttwitz W. 123  
 Luxemburg R. 42, 51, 113, 121  
  
 McCarthy J. 154  
 Mackay J.H. 106  
 Macke A. 42  
 Malinowski B. 51  
 Mann H. 23, 41, 102, 113, 114, 127, 134  
 [198]  
 Mann K. 115  
 Mann M. 147, 157, 158, 183  
 Mann O. 147, 149, 161, 172  
 Mann T. 22, 55, 102, 113, 115, 116, 123, 133, 134, 139, 144, 157, 158, 176, 181, 183  
 Marc F. 33, 42  
 Marchwitza H. 46  
 Marcuse H. 24, 51, 152  
 Marens S. 159  
 Marlitt E. 94, 171  
 Marnat M. 162  
 Marsault E. 173  
 Marut R. cf. Traven  
 Marx K. 39, 72, 85, 112  
 Marx W. 129  
 Masset P.  
 Massin B. 164, 173, 174  
 May K. 94, 171  
 Mehring F. 48, 113  
 Mehringer H. 159  
 Meidner L. 33  
 Meinecke F. 55  
 Mendel G. 9, 16, 17, 108, 117, 131, 175, 177, 181  
 Mendel J.G. 35  
 Mendelsohn E. 51  
 Mentzer A. 152, 161  
 Menzel A. von 80  
 Merlio G. 158, 178  
 Mertens C. 130  
 Metternich K. von 78, 81, 85, 86  
 Metzger A. 23  
 Meyerhold V. 48  
 Meyrink G. 149, 156  
 Michaux H. 66, 163  
 Mielke H. 96  
 Milestone L. 136  
 Milza P. 158, 183

- Minder R. 172, 180  
 Minkowski E. 64  
 Miroglio A. 172  
 Moeller van den Bruck A. 115  
 Möller W. 130  
 Mosse G.L. 167  
 Mühsam E. 45, 53, 71, 114, 151  
 Müller A. 84, 168  
 Müller E. 59  
 Müller F. 59  
 Müller H. 122  
 Munch E. 32  
 Münzenberg W. 44, 128  
 Murnau W. 34  
 Musil R. 41, 127  
 Musset A. de 14, 84  
 Mussolini B. 106  
 [199]  
  
 Nadler J. 58, 125  
 Napoléon 1er 78, 81, 91, 112  
 Narbutt S. 177  
 Natorp P.G. 126, 180  
 Naumann F. 95, 122  
 Neumann H. 125, 155  
 Niekisch E. 45  
 Niemöller M. 56, 159  
 Nietzsche E. 13, 110  
 Nietzsche F. 13, 73, 88, 95, 98,  
 99, 165, 166, 171, 172  
 Nolde E. 32, 43, 58, 74, 159  
 Nordau M. 69  
 Noske G. 120, 154  
 Noth E.E. 117  
 Novalis 105, 174  
 Nurdin J. 158, 165  
  
 Obenhauer K.J. 158  
 Olbrich J.M. 51  
  
 Olf-Nathan J. 173  
 Olivier C. 184  
 Ory P. 156  
 Ossietzky C. von 114, 119, 135,  
 136, 155, 182  
 Ott H. 14  
 Ottwald E. 46, 136  
  
 Pabst G.W. 136  
 Paetel K.O. 116  
 Palmier J.M. 108, 149, 150, 153,  
 155, 175, 182  
 Panzer F. 102, 103  
 Papen F. von 182  
 Paracelse 104  
 Paraiso J.Y.O. 157  
 Pastor W. 106  
 Pätzold K. 176  
 Pawel E. 99, 148, 149, 164, 172  
 Pechel R. 74, 166  
 Pechstein M. 32  
 Pédamon M. 168  
 Perrissin-Fabert J.P. 161  
 Petersen J. 103  
 Pettenkoffer Max von 104  
 Pfemfert F. 114  
 Pfister O. 146, 184  
 Phelps R.H. 181  
 Picabia F. 44  
 Picasso P. 66, 70, 163  
 Pie XI 158  
 Pinthus K. 43, 150  
 Piscator E. 48  
 Planck M. 35, 104, 114  
 Plievier T. 47, 120  
 [200]  
 Poerio A. 83  
 Poincaré R. 123  
 Polenz W. von 99, 173

- Poliakov L. 156  
 Politzer G. 74, 165  
 Politzer H. 148  
 Pongs H. 125  
 Popert H. 110  
 Porzio D. 163  
 Poulet J. 163  
 Powys J.C. 17  
 Prassek J. 59  
 Preuss H. 122  
 Pringsheim K. 133  
 Prinzhorn H. 69, 70, 163  
 Prokesch 88  
 Pross H. 167, 175  
 Proudhon P.J. 39  
 Pucinelli B. 158, 161  
  
 Quidde L. 41  
 Quint J. 57  
  
 Raabe W. 131  
 Radek K. 46, 155  
 Ragache G. et J.R. 156  
 Ranke L. von 91  
 Rathenau W. 122, 123, 133, 155, 178  
 Rathke E. 164  
 Ratzel F. 93  
 Rauschnig H. 105, 174  
 Recker K.A. 159  
 Reich W. 17, 51, 52, 143, 183  
 Reiling-Radvanyi N. cf. Seghers  
 Reinhardt M. 114  
 Remark P. cf. Remarque  
 Remarque E.M. 120, 136, 182  
 Renn L. 50, 119  
 Reves E. 174  
  
 Richard L. 38, 39, 147, 149, 150, 151, 153, 156, 158, 166, 172, 176, 177, 178, 182  
 Richter P. 59  
 Richter T. 154  
 Ridé J. 147, 160, 168  
 Riegel P. 160  
 Riemann B. 35  
 Riess C. 178  
 Riffard P.A. 174  
 Rilke RM. 149  
 Rimbaud A. 66  
 Rinser L. 60  
 Rinsum W. von 160  
 Ritter J.W. 104  
 Rivière J. 180  
 [201]  
 Rodtchenko A. 51  
 Roger A. 13  
 Rohe M. van der 51, 154  
 Röhm E. 107  
 Rolland R. 113, 134  
 Rollin M.S. 161  
 Rony J.A. 174  
 Rosenberg A. 73, 74, 122, 133, 165  
 Rosenow E. 99  
 Rosenthal G. 162  
 Rosenzweig F. 63, 161  
 Rossbach G. 112, 176  
 Roth J. 53, 155  
 Rothacker E. 102  
 Rouguemère P. 162  
 Roussel H. 151  
 Rousset O. 65, 162  
 Rubiner L. 114  
 Ruch R. 58, 159  
 Rück F. 46  
 Rückert F. 80

- Rudent G. 162  
 Ruge A. 85  
 Ruge W. 150  
 Rust B. 159
- Sachse C. 164  
 Sahl H. 151  
 Salomon B. von 53  
 Salomon E. von 50, 53, 108, 155  
 Sand KL. 81  
 Sandoz G. 157  
 Sarkowitz H. 152, 161  
 Sartre J.P. 15, 24, 27, 36, 147,  
 149, 162  
 Savigny F.K. von 83  
 Schacht H. 122  
 Scharf L. 106  
 Scharnhorst G. von 166  
 Schauwecker F. 119  
 Scheidemann P. 122  
 Schenda R. 93, 170  
 Schenkendorf M. von 79  
 Schickele R. 41  
 Schiele E. 69, 163  
 Schiller F. 13, 126  
 Schirach B. von 141, 183  
 Schlageter A.L. 124, 155  
 Schlegel F. von 98  
 Schmid E. cf. Edschmidt  
 Schmidt A. 94, 171  
 Schmidt-Rottluff K. 32, 68  
 Schmuhl H.W. 174  
 Schneckenburger M. 84  
 Schneider C. 70, 164  
 [202]  
 Schneider J. 46  
 Schneider P. 59  
 Schneider R. 60  
 Schnitzler A. 63, 64, 162
- Scholem G. 179  
 Scholz G. 47  
 Schom A. 161  
 Schönberg A. 64  
 Schönerer G. von 111  
 Schönlank B. 46  
 Schopenhauer A. 13, 100  
 Schrimpf G. 47  
 Schröder R A. 60  
 Schröter K. 181, 176  
 Schultze-Nauburg P. 100, 132  
 Schuschnigg K. von 160  
 Schwarzenberg F. zu 86  
 Schwarzinger H. 160  
 Schwetschke E. 92  
 Schwitters K. 44  
 Seeliger E.G. 96  
 Seghers A. 47  
 Seidel I. 59  
 Seuse H. 57  
 Sieburg F. 57  
 Siemsen H. 178  
 Sigel R. 174  
 Sigmann J. 83, 168  
 Simmel G. 98  
 Simon E. 162  
 Skowronnek F. 97  
 Socrate 98  
 Soergel A. 29  
 Sonnenburg F. 93  
 Sontheimer K. 40, 77, 118, 150,  
 157, 166  
 Sorge R. 33, 42  
 Spamer A. 57  
 Spam O. 155  
 Speer A. 126, 180  
 Spengler O. 57, 122, 158, 178  
 Spenlé J.E. 171  
 Sperber M. 64



- Spiewok W. 12  
Spitteler C. 175  
Stadler E. 32, 42  
Staël Mme de 12  
Stahl F. 70  
Stahl F. J. 86  
Stahremberg E. von 160  
Stapel W. 74, 101, 166  
Stavenhagen F. 99  
Stehr H. 28, 59  
Steiner R. 174  
Steinhoff H. 137  
Stellbrink F. 59  
[203]  
Stem F. 157, 165, 173, 175, 177,  
178  
Stern J.P. 157  
Stern M.R. von 106  
Sternheim C. 25, 33, 147  
Stinnes H. 120  
Stirner M. 39, 106, 110, 175  
Stocking G.W. 173  
Stoecker A. 56, 155  
Stramm A. 32  
Stratz R. 29  
Strauss E.G. 114  
Strauss H. 164  
Streicher J. 173  
Stresemann G. 125  
Strobl K.H. 96  
Strübe H. cf. Burte  
Studniczka H. 148  
Sudermann H. 114  
Supf P. 112  
Sütterlin L. 104  
  
Tacite M.C. 168  
Tanera K. 91  
Tannenberg R. 93  
  
Tarnow F. 49  
Tauler J. 57  
Tenbrock H.A. 87, 168, 169, 170  
Thälmann E. 129  
Thiers A. 84  
Tilly J. de 61  
Tôlier E. 43, 45, 155  
Tolstoï L. 22  
Tönnies F. 100, 158  
Toulmin S. 166  
Toulouse-Lautrec H. de 69, 163  
Trakl G. 32, 42  
Traven B. 45, 46  
Treitschke H. von 92  
Troeltsch E. 98  
Trotski L. 51  
Tucholsky K. 114, 135, 155  
Tzara T. 44  
  
Uhland L. 80  
Uhse B. 46  
  
Vacher de Lapouge G. 102  
Valsecchi M. 163  
Varus P.Q. 167  
Vergne-Cain B. 162  
Vesper W. 119  
Viesel H. 45, 151, 163  
Vieth von Golssenau A. cf. Renn  
Vinnen C. 71  
Virchow R. 89  
[204]  
Voelkel M. 115  
Vogeler H. 138  
Vogt O. 104  
Volmat R. 163, 164  
Wachler E. 130  
Wagenbach K. 99, 148, 149, 172

- Wagner R. 12, 13, 25, 95, 131, 147, 165, 171, 174  
Walden H. 33, 71  
Walloth W. 106  
Walter B. 64  
Wassermann J. 63  
Weber E. 1 76  
Weber M. 54, 55, 155, 156  
Weber Mar. 163  
Webern A. 64  
Weck G. 92  
Wedekind F. 33  
Wehner J.M. 120  
Weierstrass K. 35  
Weisenborn G. 58, 159  
Weiskopf F.C. 50  
Weiss K. 60  
Weissbecker M. 176  
Werfel F. 41, 42, 149  
Werner A. von 71  
Westarp A. 92  
Weygand W. 70  
Weyrauch W. 62  
Wiechert E. 60  
Wiene R. 34  
Wiener O. 149  
Wild A. 182  
Wimbauer T. 153  
Winckler L. 93, 170  
Wirsing G. 57, 158  
Wirth J. 123  
Wittelsbach de Bavière 24  
Wittgenstein L. 74, 166  
Wittfogel K.A. 136  
Wolf F. 47  
Wolfenstein A. 45  
Wolff C. 35  
Wolff T. 101  
Wolfskehl K. 63, 161  
Wollenberg E. 45  
Wulf J. 148, 158, 160, 166, 173, 177  
Wundt M. 101, 172  
Wundt W. 172  
Wyneken G. 110  
Young (plan) 138  
Zerkaulen H. 119  
[205]  
Zetkin C. 113, 125  
Ziegler H. S. 132  
Ziesel K. 168  
Zille H. 124  
Zola E. 22  
Zörgiebel K. 135  
Zweig A. 63, 119, 134  
Zweig S. 63, 161, 165

[206]

## Table des matières

Préliminaire [9]

Avant-propos [11]

Section I. Culture et modernité [21]

A. Une entreprise de subversion ? [21]

B. L'art n'est pas neutre [26]

C. Autour de l'expressionnisme [30]

D. Et sur le plan politique ? [34]

Section II. Après 1918 [41]

A. L'esthétisation de la politique [41]

B. Au nom de la lutte des classes [45]

C. Cacophonie conceptuelle [53]

D. Une affaire de fous ? [65]

Section III. La pensée antidémocratique [77]

A. Genèse [77]

B. Une eschatologie nationale [95]

C. Transports extatiques [106]

D. Weimar [118]

Conclusion [141]

Notes et références [147]

Bibliographie [185]

Index [188]

[207]

*Collection* Allemagne d'hier et d'aujourd'hui  
dirigée par Thierry Feral

Déjà parus

Thierry FERAL, *Justice et nazisme*, 1997.

Thierry FERAL, *Le national-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, 1998.

Thierry FERAL, Henri BRUNSWIC, Anne HENRY, *Médecine et nazisme*, 1998.

Thierry FERAL, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, 1999.

Élise JULIEN, *Les rapports franco-allemands à Berlin, 1945-1961*, 1999.

François LABBÉ, Anarcharis Cloots. *Le Prussien francophile*, 1999.

Christoph-Martin WIELAND, *Les Abdéritains* (traduction de Jean DEMÉLIER), 2000.

Herma BOUVIER, Claude GERAUD, Napola. *Les écoles d'élites du troisième Reich*, 2000.

Doris BENSIMON, Adolph DONATH, *Parcours d'un intellectuel juif germanophone*, 2000.

Christiane KOHSER-SPOHN, *Mouvement étudiant et critique du fascisme en Allemagne dans les années soixante*, 2000.

Friedrich SPEE VON LANGENFELD, *Allemagne 1631 : un confesseur de sorcières parle. Cautio criminalis* (traduction et présentation d'Olivier MAUREL), 2000.

Daniel COHEN, *Lettre à une amie allemande*, 2000.

Pierre MASSET, *Les rapports du judaïsme et du christianisme. L'étoile de la rédemption de Franz Rosenzweig*, 2000.

Andréa LAUTERWEIN, *Splendeurs et misères de Hans Henny Jahnn (1898-1959)*, 2000.

*FIN*